ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 6, CANADA

CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLECTION

DE

L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE

DÉDIÉE

A LA JEUNESSE

EXEMPLAIRE SPÉCIALEMENT IMPRIMÉ POUR

Mlle Eugénie VIOLLET.

Paris. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE BOILEAU

TOME PREMIER

PARIS

PUBLICATION DE L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE

RUE DE FLEURUS, 9

1872

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrespotiqu00boil

NOTICE

SUR

BOILEAU DESPRÉAUX.

Nicolas Boileau Despréaux est né à Paris le 1er novembre 1636. Nous disons qu'il est né à Paris, et il y a de bonnes autorités qui le soutiennent; on a même été jusqu'à désigner la maison où il est né. C'est celle qui fait le coin du quai des Orfévres et de la rue du Harlay; à moins que ce ne soit une autre maison, située dans la rue de Jérusalem. Les mêmes autorités qui le font naître à Paris le font baptiser dans la chapelle du Palais. Cependant des témoignages non moins précis établissent qu'il est né à Crône, petit village des environs de Paris, qu'il y a été baptisé, et que son nom de Despréaux lui fut donné par son père à cause de cela : Boileau Despréaux, c'est-à-dire Boileau né aux préaux, dans les prés, à la campagne. On peut s'étonner que ce point n'ait pas été mieux éclairci, car c'est la seule obscurité qui plane sur la vie du poëte. Cette vie n'est pas chargée de beaucoup d'événements, et plusieurs écrivains, sans

compter Boileau lui-même, se sont donné la tâche de la raconter dans tous ses détails.

Son père, Gilles Boileau, était greffier du Parlement.

Fils d'un père greffier....

Boileau nous dit de plus que son père était un très-galant homme, d'humeur douce et facile; circonstance qui lui paraît fort extraordinaire, à cause de l'extrême méchanceté dont il se vante. La noblesse de sa famille remontait jusqu'à saint Louis, ou tout au moins jusqu'à Charles V, qui avait pour confesseur Hugues Boileau, trésorier de la Sainte-Chapelle. Cette illustre origine fut prouvée par un arrêt du Parlement. Les mauvaises langues prétendirent que les vers du poëte lui avaient tenu lieu d'une généalogie en règle; et c'est de quoi la postérité se soucie fort peu. Boileau le greffier se maria deux fois; il eut plusieurs enfants du premier lit, entre autres Boileau-Puymorin, qui fut contrôleur de l'argenterie du roi. Nicolas Boileau n'est que le onzième enfant de Gilles Boileau. Son frère aîné, nommé aussi Gilles Boileau, du nom de leur père, était un poëte estimé, qui entra à l'Académie française vingt-cinq ans avant son cadet, et eut bien de la peine à lui pardonner d'être plus célèbre que lui. Un autre frère de Boileau fut chanoine de la Sainte-Chapelle, et prédicateur; un autre, chez lequel il passa une partie de sa vie, était greffier du conseil de la grand'chambre; c'est Jérôme Boileau, que son

frère l'illustre poëte préféra toujours, quoiqu'il fût joueur, et que sa femme fût ridicule et impertinente.

La jeunesse de Boileau fut très-malheureuse. Il était sacrifié à ses aînés, et ne passait d'ailleurs que pour un petit génie. « Ce sera un bon enfant, disait le père, qui n'avait d'orgueil que pour Gilles ; il ne dira jamais de mal de personne. » On le reléguait dans une espèce de poivrière placée au-dessus des toits, froide en hiver, chaude en été, d'où il ne voyait que les toits du palais de justice, et qu'il quitta avec bonheur, pour descendre.... au grenier, où on eut enfin la charité de l'installer. Il avait été taillé de la pierre à l'âge de quatre ans, et fort mal taillé. Il en souffrit toute sa vie. Les biographes ont tiré mille contes de son infirmité, et y ont joint pour surcroît la ridicule histoire d'un duel avec un dindon, qui guérit Boileau pour le reste de ses jours de tout penchant et de tout besoin amoureux. Quand il quitta les jésuites, chez lesquels on le fit étudier au collége d'Harcourt, on voulut le mettre dans la chicane. Il eut un pupitre chez M. Dongois, son beau-frère, greffier au Parlement, l'illustre M. Dongois, comme il l'appelle ; mais il fut honteusement chassé pour le crime de s'être endormi en écrivant sous la dictée de son parent. Reçu avocat, il fit ses débuts au Parlement avec un tel succès qu'il fallut dès ce premier jour renoncer à l'espoir d'attendrir les procureurs, et d'obtenir de leur grâce le moindre sac de procès. Rebuté de ce côté, Despréaux se fit d'église.

Il obtint un bénéfice simple de huit cents livres, le prieuré de Saint-Paterne qu'il garda neuf ans. On assure qu'il aima une de ses parentes, nommée Marie Poncher de Bretonville; qu'elle voulut résolûment se faire religieuse, et qu'il vendit son bénéfice pour payer sa dot. Cette aventure amoureuse, dont il nous est resté une pièce de vers qui n'est pas la meilleure de Boileau, est la seule trace de tendre sentiment qu'on puisse trouver dans toute sa vie.

On peut suivre jour par jour le développement de sa veine poétique, comme il l'aurait appelée lui-même, car il a pris soin de placer dans une édition faite sous ses yeux la table chronologique de ses œuvres. A vingt ans, son bagage littéraire se composait du *Sonnet sur la mort d'une parente*, de deux *Chansons*, et de l'*Ode contre les Anglais*. Il dit dans une note qu'il avait fait cette ode à dix-sept ans, mais que depuis, il l'avait *accommodée*. La vérité est qu'il l'avait faite à dix-huit ans, mais il se rajeunissait toujours d'un an, parce qu'un jour que Louis XIV lui demandait son âge, il lui avait répondu : « Sire, je suis né *un an* avant Votre Majesté, pour raconter ses grandes actions. » Il aurait perdu ce bon mot qui est assez médiocre, et ce trait de courtisan qui n'est pas des plus fins, s'il avait dit la vérité, car il était né, non pas un an, mais deux ans avant le roi.

Ce fut à vingt-quatre ans que Boileau composa sa première satire. C'est une imitation de la troisième satire de Juvénal où le poëte latin nous représente Umbritius quittant Rome à cause des vices dont elle

est pleine, et des embarras qui en rendent le séjour insupportable. Boileau a tiré deux satires de ce sujet : l'une, que les éditions placent la première, contre les vices de Paris ; l'autre, que les éditions placent la sixième, contre les embarras de Paris. Furetière fut le premier qui vit cette satire, en fourrageant parmi les papiers de Boileau, un jour qu'il allait visiter son frère Gilles Boileau, l'académicien, et par ses louanges, il inspira de la confiance à l'auteur, qui laissa courir quelques copies. Le succès fut assez grand, et l'on compta dès lors un poëte de plus « sur le Parnasse. » Artémise et Julie, c'est-à-dire en langue vulgaire, la marquise de Rambouillet et la duchesse de Montausier appelèrent Boileau dans leur cercle. Mais il n'était pas fait pour plaire au monde des précieuses, et lui-même s'en dégoûta dès le premier jour. Il y trouva Chapelain et Cotin dans toute leur gloire ; et le véritable service que lui rendit l'hôtel de Rambouillet, fut de lui fournir pour les satires suivantes ces deux illustres victimes. Il y trouva aussi Mme de La Fayette et Mme de Sévigné, qui étaient bien dignes de n'y pas aller, qui l'apprécièrent sur-le-champ, et le comptèrent désormais parmi leurs fidèles. L'amitié de Mme de La Fayette lui valut celle de M. de La Rochefoucauld. De proche en proche, il se lia avec Racine, Molière, La Fontaine. Il eut l'avantage, inappréciable pour tout écrivain, et nécessaire surtout à un critique, de vivre dans le commerce intime des esprits les plus distingués et les plus délicats de son temps. L'amitié qui

l'unit à Racine fut tendre, dévouée, sans réserve. Ils ne furent séparés que par la mort, et pendant les longues années que dura leur intimité, jamais l'un d'eux ne livra un vers au public sans l'avoir fait d'abord juger et corriger par son ami.

Boileau et Racine, cela va sans dire, eurent un grand nombre d'ennemis. Cependant Racine était le meilleur des hommes, doux, tendre, généreux, et sinon modeste, ayant tout l'extérieur et tous les agréments de la modestie. Boileau, de son côté, moins affectueux, plus disposé à la domination, incapable de dissimuler ses antipathies, était une nature droite, franche, faite pour inspirer l'estime et la confiance. Mais le génie de l'un et la sévérité de l'autre, leurs succès à tous les deux, la gloire même qui leur vint de leur vivant, et dès leur jeunesse, amentèrent contre eux ce qui restait de l'école des précieuses, les poëtes longtemps admirés et qu'ils mirent dans l'ombre, les nouveaux venus qu'ils éclipsèrent, et toute cette foule d'esprits dénigrants et médiocres que la gloire d'autrui importune. Boileau n'avait pas comme son ami et comme Molière, de ces succès d'enthousiasme qui passionnent la foule pendant des années ; mais, s'il était moins admiré et moins envié, il était bien plus redoutable. Nous sommes surpris maintenant, quand nous le voyons parler dans ses vers de l'effroi qu'il inspire, de son humeur bizarre et maligne ; quand il se qualifie lui-même de « critique achevé. » Mais, en regardant autour de nous, ne voyons-nous pas des critiques, chargés de distribuer chaque semaine, en

vile prose, au bas d'un journal, le blâme et la louange aux dramaturges, aux poëtes, aux romanciers, aux historiens, devenir, s'ils ont un peu de goût, et si leur journal a quelque importance, les oracles du succès, des maitres écoutés, applaudis au moindre mot, courtisés par les plus illustres? Il n'y avait pas de journal quotidien du temps de Boileau ; encore moins de feuilletons hebdomadaires. Il fallait lire soi-même, ou s'en rapporter à des nouvellistes mal famés. Deux hommes seuls remplissaient le métier de critique : Molière par ses comédies, Boileau par ses satires ; et celui-ci était même le critique en titre d'office. C'était son métier de faire la guerre aux mauvais vers et aux méchants poëtes, et de consacrer les réputations légitimes. On voyait, on sentait qu'il avait le goût juste, à ce degré qui est du génie, et qui donne aux jugements de certains esprits une sorte d'infaillibilité. Ses ennemis niaient timidement son autorité et la reconnaissaient en secret ; lui-même n'en doutait pas. Il parlait volontiers sur un ton d'oracle, parce qu'il avait la conscience de décider en dernier ressort. Sans lui, on ne faisait que du bruit ; avec lui, on arrivait à la gloire. Ses satires, qui paraissaient de loin en loin, car il travaillait lentement : « Et qu'importe, disait-il? le public ne s'informera pas du temps que j'ai mis à écrire, » ses satires paraissaient d'abord à petit bruit, en petit comité. Il les lisait lui-même avec beaucoup d'art et d'entrain ; on les copiait ; on les colportait. Perrault et Chapelain apprenaient tout les premiers le nou-

veau sarcasme qui courait contre eux. Enfin, la pièce, relue par Racine, corrigée, limée, arrangée par l'auteur, paraissait chez Barbin, dans la galerie du Palais. Tout Paris se l'arrachait; toutes les correspondances l'envoyaient à tous les bouts de l'Europe lettrée; et en très-peu de temps on la savait par cœur. Le style de Boileau manquait peut-être un peu d'élévation; il avait plus de dignité que de grâce; mais il excellait à enfermer dans un vers bien frappé une sentence juste, et ses mots heureux, quelquefois profonds à force de bon sens, passaient aussitôt en proverbes. Il chercha et il obtint le rôle de maître et de juge suprême en matière d'écrits; il eut à lui seul plus d'autorité que n'en avaient eu quelques années auparavant les bureaux d'esprit, cercles ou ruelles, dont Molière avait fait si bonne justice. Il ne faut pas oublier ces circonstances en lisant Boileau et en le jugeant. Ses écrits ne sont pas son seul titre devant la postérité. Il a contribué par ses conseils, par ses leçons, et surtout par ses critiques, à former ce qu'on appelle en littérature le siècle de Louis XIV. Pour tenir le haut du pavé dans la critique, il faut en tout temps être un esprit bien doué, d'un jugement fin et rapide, d'une pénétration extrême, d'une vaste et solide érudition, et par-dessus tout d'un goût délicat et sûr; mais ce rôle est bien autrement important quand il ne s'agit pas seulement de juger, et qu'il faut arracher son siècle à la manière, au faux brillant, à l'affectation du goût espagnol, pour le ramener, ou tout au moins pour

le maintenir et le guider dans la voie suivie par les écrivains du temps de Périclès et de celui d'Auguste. Après avoir loué Boileau d'avoir eu constamment du goût, du bon sens, de la correction, de la dignité, il faut le louer d'avoir concouru plus que personne à donner les mêmes qualités aux plus éminents de ses contemporains.

On pourrait presque dire qu'indépendamment de l'autorité que lui donnait son mérite, Boileau avait une sorte de caractère officiel pour dominer ce qu'on appelait, même alors, la république des lettres. Non pas qu'il ait jamais été chargé, comme Chapelain, de distribuer des récompenses ; mais tout le monde, dans ce temps-là, avait les yeux fixés sur la cour, toute la cour sur Louis XIV ; et Louis XIV prenait volontiers l'avis de Boileau. Il convenait au grand roi d'avoir son poëte satirique, comme il avait Molière pour la comédie, Racine pour la tragédie, Quinault pour les opéras. Nous ne sentons pas bien aujourd'hui ce que c'était pour un poëte que d'entendre sortir son nom de la bouche de Boileau, récitant une épître nouvelle à Versailles, dans le salon du roi, en présence de Louis XIV et de toute la cour. Si le roi avait approuvé, le jugement était définitif. Ni l'Académie, ni le public n'en rappelaient. Un pauvre abbé fut si consterné de s'être trouvé enchâssé dans un hémistiche à côté de Chapelain ou de quelque autre écrivain de la même farine, qu'il en mourut.

Boileau avait été présenté à la cour par le duc de

Vivonne, en 1669. Il était alors âgé de trente-trois ans, et avait déjà publié toutes ses satires. On raconte que dans cette première entrevue, Louis XIV lui demanda de réciter quelques-uns de ses plus beaux vers, et que Boileau récita les derniers vers de l'*Épître au roi*, qui n'avaient pas paru avec cette épître, et que personne encore ne connaissait :

L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux ?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?

L'émotion du roi parut sur son visage. « Je vous louerais davantage, dit-il, si vous ne m'aviez pas tant loué. » Boileau sortit de cette première audience avec une pension de deux mille livres. Plus tard, le roi le nomma son historiographe, conjointement avec Racine, Boileau avec une pension de deux mille livres et Racine de quatre. Tout le monde sait que Louis XIV lui demanda un jour quel était le plus grand écrivain de son règne. « Sire, c'est Molière. — Je ne l'aurais pas cru ; mais vous vous y connaissez mieux que moi. » La réponse du roi est bonne ; celle de Boileau est encore meilleure ; et elle prouve qu'il n'était aveuglé ni par la jalousie, ni par l'amitié. Il avait quarante-sept ans lorsqu'il fut de l'Académie. Le roi lui demanda un jour s'il en était. « Sire, je n'en suis pas ; je n'en suis pas digne. — Vous en serez, répondit Louis XIV. Je le veux. »

Quelque temps après, l'Académie nomma La Fontaine. Le roi n'eut garde de sanctionner cette élection. Le pauvre La Fontaine n'était nullement courtisan ; et ses *Contes*, il faut l'avouer, ont beau être des chefs-d'œuvre, ils étaient fort de nature à scandaliser une cour dévote. L'Académie, quelque temps après, nomma Boileau. « C'est un bon choix, dit Louis XIV. Tout le monde applaudira. Vous pouvez à présent nommer La Fontaine. »

Boileau, comme du reste Racine et Molière, et tous les meilleurs esprits de ce temps, payait sa dette au roi par une adulation que nous avons aujourd'hui quelque peine à lui pardonner. L'éloge du roi revenait sans cesse sous sa plume, avec des expressions de tendresse et des hyperboles qui finissent par fatiguer. Tant d'éloges, pour un roi qui n'était pas toujours à louer, ne semblent pas dignes d'un critique achevé, d'un ami de la vérité, comme Boileau s'appelait lui-même. Mais il ne faut pas juger les hommes du XVIIe siècle avec nos idées du XIXe. Louer le roi était alors une chose si simple et si naturelle, que personne ne s'en faisait faute, pas même le bonhomme de La Fontaine, que le roi ne pouvait souffrir, et qui, franc, sans souci, et libertin comme il était, aurait dû détester le roi. Louis XIV avait fait beaucoup pour les gens de lettres. Louis XIII ne s'en souciait pas autrement. Un jour, on lui dit que Corneille lui dédiait un ouvrage. « Il n'est pas nécessaire, dit-il. — Mais, ajouta-t-on, il ne demande rien pour cela. — C'est fort bien fait, reprit le roi. Il me

fera plaisir. » Passer de ce roi à un prince prodigue, et amoureux de la gloire que donnent les lettres, c'était comme un rêve pour tous ceux qui tenaient la plume. Boileau fut comblé, et il se montra reconnaissant. Il y avait d'ailleurs en France comme un culte de la royauté. Aimer et servir le roi, n'était pas seulement un devoir de conscience; c'était une maxime d'honneur. Peut-être même était-ce la manière du temps de se montrer libéral, et de faire, comme on dit aujourd'hui, de l'opposition. Le peuple s'est insurgé d'abord contre la noblesse, et a fait alliance contre elle avec la royauté, jusqu'au moment où la noblesse ayant perdu toute sa force, le roi et le peuple se sont trouvés face à face. Au commencement de cette lutte, on était bien loin de penser dans la bourgeoisie, qu'on pût jamais dans l'avenir s'en prendre au pouvoir royal. On acceptait celui-là comme nécessaire et sacré, et l'on s'émancipait sur le pouvoir intermédiaire, qui gênait la royauté, en même temps qu'il opprimait le peuple. Ces sentiments étaient doublement naturels chez les poëtes, que les grands seigneurs tyrannisaient, et que le roi traitait avec familiarité. Ce n'est peut-être pas un paradoxe que de dire que Boileau était un libéral, un frondeur, selon l'expression du temps. Il louait le roi aux dépens de la noblesse. En religion, il ne déguisait point ses sympathies pour les jansénistes. Sympathiser avec une secte condamnée, c'était au moins de la hardiesse. Les plus grands courages n'allaient pas au delà. Il fallait être un abandonné

comme Des Barreaux, pour supposer même qu'on pût mettre en doute l'autorité de l'Église catholique. Ce siècle-là avait deux cultes : le roi et l'Église. Tout le monde courbait la tête devant ces deux noms ; et les frondeurs étaient eux-mêmes effrayés de leur audace quand ils écrivaient contre les jésuites ou contre les nobles.

Au reste, quel que fût le motif de l'admiration de Boileau pour le roi, elle était très-sincère, et d'autant plus honorable qu'elle ne lui arrachait aucune bassesse. Il fut toute sa vie l'ami et le défenseur des solitaires de Port-Royal. Il garda avec le roi son franc parler dans une certaine mesure. Louis XIV lui montra des vers qu'il avait faits. « Rien n'arrête Votre Majesté, elle peut tout, dit-il. Elle a voulu faire de mauvais vers, elle y a réussi. » On a cru même qu'à plusieurs reprises, il parla de ce misérable Scarron, des sottes comédies du pauvre Scarron, en présence du roi et de Mme de Maintenon. Ces anecdotes, quoique appuyées sur de bons témoins, doivent paraître suspectes. Les courtisans, et il l'était, ne sont pas si oublieux. On prétend que Racine le reprenait, et que Boileau parodiant un vers latin, lui déclarait que son amour pour le roi n'irait pas jusqu'à le forcer de pardonner à l'inventeur du genre burlesque. Il est malaisé de concilier ces récits avec celui de Saint-Simon, qui attribue la mort de Racine à un oubli de ce genre, et à la disgrâce qui en résulta. On comprend mieux une distraction de Racine que de Boileau. Boileau était grave, compassé, ré-

servé; l'imagination ne l'entraînait pas; il pesait ses paroles. Il a inventé ce fameux vers, pour exprimer l'inaction du roi pendant le passage du Rhin :

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Ce vers est d'un courtisan bien habile, qu'on a peine à se représenter parlant du misérable Scarron, devant sa veuve, et surtout devant son successeur. Comme Boileau avait une réputation un peu exagérée de brusquerie, ses biographes lui ont prêté ces fières réponses; et en les rejetant, il nous reste assez de faits avérés pour attester que, tout courtisan qu'il était, Boileau avait conservé le droit de parler en homme devant Louis XIV. Voici par exemple un fait moins invraisemblable, et plus honorable pour Boileau, qui paraît mieux constaté. Corneille mourant avait été privé de sa pension : Boileau rapporta le brevet de la sienne. Ce trait, en tout temps, serait d'un noble cœur. Il était héroïque sous Louis XIV. On n'accepta pas ce sacrifice, et le vieux poëte de génie reçut un secours.

En somme, soit à la cour, soit dans le monde, soit dans la vie privée, la conduite de Boileau était toujours droite. Il disait partout la vérité sans sourciller, et rendait hautement témoignage à ses opinions et à ses amitiés. Il était ennemi de bonne foi, mais ennemi sans ménagement; bon ami, mais sans fausse complaisance. Nous citions tout à l'heure une preuve de son admiration pour Molière : il le mettait au-dessus

de ses contemporains, et le traitait avec sévérité dans son *Art poétique*. Il y avait une liberté d'allure dans Molière, une variété de tons, et quelquefois, un dédain des règles qui ne pouvait plaire au grave et majestueux Boileau, toujours épris de ses formules, et qui se trouvait lui-même si bizarre pour avoir fait une satire sur l'équivoque et une épître à son jardinier. Surtout, il ne pouvait lui passer de monter sur les planches, et jouer lui-même ses propres pièces, et

..... Ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe.

Sur la fin, et quand Molière n'en pouvait plus, il le supplia de quitter le théâtre. « Mon honneur, dit Molière, m'empêche de quitter ! » Il voulait dire, qu'en se retirant, il mettrait cent pères de famille à l'aumône. Et peut-être, qui sait ? le valet de chambre tapissier du roi, qui sentait ce qu'il valait, et qui souffrait des dédains que lui attirait sa profession, voulait-il rester comédien jusqu'au dernier jour, de peur de recevoir après sa retraite des honneurs qui auraient été une insulte pour sa vie passée. Boileau n'entendait pas tout cela. « Le bel honneur, disait-il, de se barbouiller la figure tous les soirs, et de se faire donner des coups de bâton entre six chandelles ! »

Il n'en fut pas moins fidèle à Molière jusqu'au bout, et cette fidélité l'honore d'autant plus que Racine, son meilleur ami, était brouillé avec Molière. Cette brouillerie est peut-être une tache, et elle est à coup sûr un malheur dans la vie, d'ailleurs

si pure, de Racine, et on peut être sûr que Boileau la lui reprocha souvent dans les épanchements de l'amitié. Il n'avait pas de secret pour Racine, qui n'en avait pas pour lui. Ils se communiquaient leur prose et leurs vers, et mettaient en commun leurs sentiments, leurs intérêts, toute leur vie. Cette belle amitié commença en 1664. Boileau était déjà célèbre, et Racine, plus jeune, n'était guère connu que par une ode assez médiocre, *la Renommée aux Muses*. Boileau écrivit quelques notes critiques sur un exemplaire de cette ode, qui fut remis à Racine. Une entrevue s'ensuivit, et ce fut l'origine de leur liaison. Lorsque Racine mourut, trente-cinq ans après, Boileau vint recueillir le dernier soupir de son ami. Le malade se souleva avec peine, et lui dit en l'embrassant : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Boileau ne se consola jamais. Il vécut désormais loin de la cour, et se confina dans sa maison d'Auteuil. On lui conseillait de retourner à Versailles. « Qu'irais-je y faire? répondait-il tristement. Je ne sais plus louer. »

Il n'avait jamais joui d'une forte santé. Il eut une extinction de voix qui dura près de deux ans, et dont les eaux de Bourbon eurent grand'peine à le guérir. Ses dernières années furent tourmentées par des infirmités. Il était sourd, sa vue était affaiblie. Il s'occupait à surveiller les dernières éditions de ses œuvres. Il jouissait de toute sa gloire, que personne ne lui contestait, et dont il ne doutait nullement. Il était convaincu que son siècle était un grand siècle,

et après ceux de Périclès et d'Auguste, glorieuses époques pour lesquelles il avait un véritable culte, il ne voyait rien à comparer au siècle de Louis le Grand. Il croyait assister à la fin de ce siècle et à la décadence littéraire. Loin d'encourager les nouveaux poëtes, il les traitait de barbares. Les succès de Crébillon et de Fontenelle lui faisaient regretter ses sévérités pour les Cassagne et les Lasserre. Ce dédain pour les tentatives nouvelles, cet amour exclusif de son temps, cette confiance absolue dans ses jugements et dans ses principes, complètent bien son caractère. Il devait finir ainsi. Il n'avait pas été moins décidé au commencement de sa carrière contre l'école de Ronsard et l'influence de Chapelain. C'était un esprit d'une qualité excellente, mais tout d'une pièce, et fort inaccessible à tout ce qui ne répondait pas à sa manière de comprendre le beau dans les arts.

Son intérieur n'avait jamais été fort attrayant. Quand il fut vieux garçon et malade, il devint morose et solitaire. Il jouait volontiers aux quilles. « Il faut avouer, disait-il, que j'ai deux grands talents aussi utiles l'un que l'autre à la société, l'un de bien jouer aux quilles, et l'autre de bien faire des vers. » Il logea d'abord chez son frère Jérôme, puis chez son neveu Dongois. Il s'était donné une maison de campagne en 1685; il avait alors quarante-neuf ans. C'est sa chère maison d'Auteuil, dont il a parlé si souvent, et où il vivait fort retiré.

Sa vie, en effet, s'y écoulait douce et unie. Il la passait sans trouble dans cette retraite, constamment

occupé de son art, dans l'intimité de Racine, choyé et aimé de tout ce qu'il y avait alors d'esprits distingués. Molière, La Fontaine et Chapelle, formaient, avec son cher Racine, sa société habituelle et allaient souvent le visiter dans son jardin d'Auteuil, pendant la belle saison. Qui n'a été voir, au moins au printemps, ce village si charmant avant les malheureuses dévastations d'une année de guerre et de discordes civiles, ce village consacré par tant de souvenirs, et cette maison si humble, à un seul étage, aux murs tapissés de vignes, où Boileau fit ses premiers vers?

Auteuil! lieu favori, lieu saint pour les poëtes,
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux, l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art, dont il offre un modèle.
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse et le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries.
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs, le tragique délire....
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

(Chénier, *La Promenade.*)

C'est là, dans cette retraite d'Auteuil, entouré de ces grands écrivains, qui tous étaient ses amis, que Boileau a passé les heures les plus fortunées de sa

vie, avec trois compagnes charmantes, la nature, l'amitié et la poésie. Car cet homme qu'on s'est plu à dire si froid, goûtait ces trois biens avec transport. Il manifeste ces goûts vifs et simples en cent endroits de ses écrits, mais notamment avec un singulier bonheur d'expression et une vivacité toute poétique dans ses délicieuses Épîtres à Lamoignon et à son jardinier d'Auteuil. Il y a peu de passion dans l'Épître au jardinier Antoine, si l'on entend par ce mot un grand élan désordonné; mais quel charme! quel naturel! quel abandon! dans ce passage sur le travail du poëte comparé à celui du jardinier :

Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.
Oh! que tu changerais d'avis et de langage,
Si deux jours seulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu poëte et bel esprit,
Tu t'allais engager....

Certes, il n'y a là rien d'extravagant, mais tout cela est senti et passionné au degré qui convenait au caractère grave du poëte. Sans doute, on ne le voit s'écrier nulle part comme Horace :

O rus, quando te aspiciam!

ou bien encore comme Virgile :

O fortunatos nimium, sua si bona noriut,
Agricolas!

Mais il ne s'en suit pas, que pour exprimer ses

sentiments d'une manière différente, il n'aime pas la campagne et la nature d'une égale passion. Comme on sent, on l'exprime. Ainsi Boileau qui n'affecta jamais rien, et ne prend la peine d'exprimer que ce qui le touche, ne va-t-il point chanter à tout venant les forêts, les prairies et les champs :

Et dans son cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres.

Boileau rime au contraire selon qu'il est inspiré, au gré de sa verve et de ses préoccupations du moment, et c'est justement un des côtés distinctifs de son talent.

Après la mort de Racine, il ne sortit plus de sa résidence d'Auteuil que pour aller à l'Académie, ou faire quelque visite à ceux de ses parents qu'il affectionnait le plus. Comme il survécut à Molière et à Racine, et qu'il était le seul représentant désormais d'une grande époque littéraire, les écrivains de quelque renom et la plupart des jeunes poëtes désiraient faire une visite à la maison d'Auteuil. Boileau était sensible à cet empressement. Il recevait avec politesse, mais sans cordialité, en homme qui ne veut plus vivre que dans ses souvenirs. Le Verrier voulut acheter cette maison ; il consentit à la vendre par complaisance, et sur la promesse qu'on lui fit qu'il y serait toujours comme chez lui. Il y retourna plusieurs fois en effet ; mais un jour qu'il ne retrouva plus un berceau sous lequel il avait coutume de s'asseoir : « Antoine, dit-il au jardinier, qu'est devenu mon berceau ?

— M. Le Verrier l'a fait abattre. — Je ne suis plus le maître ici : qu'y viens-je faire ? » Ce fut son dernier voyage à Auteuil. Ce fut peut-être aussi son dernier chagrin.

Il s'était établi en dernier lieu au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Lenoir, son confesseur. C'est là qu'il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 17 mars 1711. Il fut enterré dans la Sainte-Chapelle du palais. Ses cendres furent transférées sous la Révolution au musée des monuments français; on les a transportées depuis à l'église de Saint-Germain des Prés. Voici l'inscription qu'on peut lire sur un pilier voisin de la sacristie, dans le pourtour du chœur de cette église :

« Hoc sub titulo fatis diu jactati in omne ævum
« tandem compositi jacent cineres Nicolai Boileau
« Despréaux, Parisiensis, qui versibus castissimis
« hominum et scriptorum vitia notavit, carmina scri-
« bendi leges condidit, Flacci æmulus haud impar,
« in jocis etiam nulli secundus. Obiit xvii mart.
« M DCC XI. Exequiarum solemnia instaurata xiv jul.
« M DCCC XIX, curante urbis præfecto, parentantibus
« suo quondam regia utraque tum Gallicæ linguæ,
« tum Inscriptionum humaniorumque litterarum
« Academia. »

« Ici reposent enfin pour l'éternité, après des fortunes diverses, les cendres de Nicolas Boileau Despréaux, né à Paris, qui critiqua en beaux vers les mœurs et les écrivains de son temps, dicta des lois à la poésie,

fut le rival heureux d'Horace, et dans l'art de plaisanter avec grâce ne le céda à aucun poëte. Il mourut le 17 mars 1711. Ses cendres ont été transportées ici solennellement le 14 juillet 1819, par les soins du préfet de la Seine, et sous les auspices de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il avait été membre. »

On voit par les nombreux legs que contient le testament de Boileau, qu'il laissait un capital d'environ 90 000 livres. Il jouissait en outre d'une rente de 1500 livres sur l'hôtel de ville de Lyon, et de 4000 livres de pension. Il n'avait jamais voulu tirer de profit pécuniaire de ses ouvrages. Cette petite fortune ne laissait pas d'être considérable en ce temps-là, et pour un poëte. Nous voyons par le même testament que Boileau avait à son service un valet de chambre, un petit laquais, une servante, un cocher, un jardinier. Il avait toute sa vie été fort économe, quoiqu'il sût se montrer généreux dans l'occasion. Racine aurait été plus magnifique, s'il n'avait été père d'une famille nombreuse. Il semble qu'on devinerait ce détail de leur caractère, rien qu'en lisant leurs écrits, si on ne le savait pas d'ailleurs.

Les œuvres poétiques de Boileau contiennent les *Satires*, les *Épîtres*, l'*Art poétique*, le *Lutrin*, et quelques ouvrages de moindre importance. Les *Satires* commencèrent sa réputation et décidèrent en quelque sorte de son rôle dans les lettres. Les *Épîtres*, qui sont l'ouvrage de sa maturité, sont en général mieux

composées. Le style en est plus correct et plus facile ; Boileau y possède pleinement cet art si apprécié au XVIIe siècle, si inconnu de nos jours, et que personne ne poussa jamais plus loin, de dire noblement les choses les plus vulgaires. Au fond, les *Épîtres* ne sont guère que des satires, sous un titre différent. Elles sont, comme les satires, un peu guindées, un peu solennelles, et n'ont pas cet aimable laisser aller des épîtres d'Horace. Il s'en faut que Boileau, dans les épîtres et dans les satires, se soutienne toujours à la même hauteur. Quatre de ses épîtres, la IVe, la VIe, la VIIe et la IXe, sont, sans comparaison, les meilleures. Il faut placer ensuite la VIIIe et la Xe. Au contraire, la IIe épître, par exemple, et celle qu'il a écrite dans sa vieillesse *sur l'Amour de Dieu*, sont des ouvrages où l'on ne peut guère louer que la sagesse et la correction, qualités par trop négatives. L'épître *sur l'Amour de Dieu* était pourtant l'ouvrage de prédilection de Boileau. Il est vrai que le cardinal de Noailles l'avait approuvée, et « avait daigné donner à l'auteur d'utiles conseils. » Après une déclaration si précise, on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que l'épître *sur l'Amour de Dieu* est au moins un ouvrage orthodoxe. L'*Art poétique* peut être considéré comme le chef-d'œuvre de Boileau. Son talent, d'une nature essentiellement dogmatique, s'y déploie à l'aise et y fait merveille. La meilleure prose n'aurait pas cette précision ; bien peu de vers atteignent cette élégance. Une composition sobre, bien ordonnée, des préceptes d'une justesse parfaite, des remarques fines

et souvent profondes, placent ce poëme au même rang que la fameuse *Épitre aux Pisons*, qui est un des chefs-d'œuvre d'Horace. Le *Lutrin* est un badinage d'un goût très-délicat. Il fallait un art infini pour traiter un pareil sujet avec cette facilité et cette liberté d'allure, sans tomber dans le style bas et dans l'impiété.

On connait l'incident qui donna naissance à ce poëme. Un pupitre placé et déplacé, une querelle entre le chantre et le trésorier d'une église avaient jeté la dicorde dans un Chapitre de Paris; car quoique Boileau ait transporté à Bourges ses personnages et son action, et prétendit, par d'honorables scrupules, que son poëme n'était qu'une fiction, chacun savait que le Chapitre mis en scène était celui de la Sainte-Chapelle de Paris. L'anecdote, d'ailleurs, avait fait assez de bruit, et le Président Lamoignon causant un jour avec Boileau, le défia de traiter ce sujet en vers. Boileau accepta le défi et fit le *Lutrin*.

Quelques critiques se sont étonnés qu'un tel maitre ait traité un si pauvre sujet, et lui ont reproché d'avoir ainsi donné un mauvais exemple. On a beau leur dire que l'ouvrage est de pure plaisanterie, une réponse au défi du Président Lamoignon, ils ne veulent pas absoudre le poëte, et tout en rendant hommage aux beaux côtés du *Lutrin*, ils trouvent l'œuvre froide par l'idée qu'on a involontairement de la peine que Boileau a dû se donner.

La disproportion entre la richesse de l'art et la pauvreté de la matière ne saurait jamais être un dé-

faut, mais au contraire elle exige du poëte qu'il donne une plus grande preuve de son génie. Pour faire avec tant d'art « d'un vain pupitre un second Ilion, » quelles merveilleuses ressources d'esprit il a fallu! Les *Satires*, les *Épîtres*, l'*Art poétique* sont admirables; mais dans le *Lutrin* tout est de création, et si Boileau n'avait pas composé ce poëme, il n'aurait pas donné toute sa mesure. Nous aimons en littérature un mauvais exemple de ce genre, qui nous vaut un chef-d'œuvre.

C'est en 1667 qu'eut lieu cette fameuse querelle, et en tête de l'édition qui parut en 1713, deux ans après la mort de l'auteur, se lisent les lignes suivantes qu'il avait écrites lui-même :

« Le trésorier remplit la première dignité du Chapitre dont il est ici parlé; il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la seconde dignité. Il y avait autrefois dans le chœur un énorme pupître ou lutrin, qui le couvrait presque en entier; il le fit ôter. Le trésorier voulut le faire remettre. De là arriva une dispute qui fait tout le sujet du poëme. »

Le prélat terrible qui figure au premier vers du premier chant, s'appelait Claude Auvry. Il passa du siége de Coutances à la dignité de Trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris. Le chantre se nommait Jacques Barsin; était fils du maître des requêtes La Galissonnière. L'antique chapelle, située dans l'enceinte du Palais de Justice, est la chapelle bâtie au temps de saint Louis et restaurée de nos jours par

MM. Viollet-Leduc et Lassus. Les souvenirs historiques qui se rattachent à la Sainte-Chapelle sont nombreux et retracés dans divers ouvrages ; nous n'avons donc pas à nous y arrêter ici. Disons seulement que les quatre premiers chants du *Lutrin* sont ravissants, même pour nous, qui ne sommes plus, comme les contemporains de Boileau, de justes appréciateurs de toutes les convenances, et qui n'avons plus le sentiment des plaisanteries discrètes. Ils n'ont rien de comparable en leur genre, et surpassent de beaucoup pour l'invention, pour la richesse et la nature des peintures, pour la perfection du style, la *Boucle de Cheveux enlevée* de Pope, à laquelle ce poëme a été quelquefois comparé. Ces quatre chants (car il faut se garder de parler des deux derniers) dérangent un peu l'idée qu'on se fait du talent et du caractère de Boileau. On pouvait attendre de lui de la sagacité, de la noblesse ; mais, sans ce joli poëme, on n'en aurait pas attendu de l'enjouement.

Quant aux deux derniers, ils furent composés neuf ans après les quatre premiers. Nous voudrions expliquer cette longue interruption d'un ouvrage qui avait obtenu un si grand succès. Boileau, sans partager tous les scrupules religieux qui avaient irrévocablement éloigné du théâtre et de la poésie son ami Racine, en avait été frappé ; le genre qui était le sien n'offrait aucun danger pour le cœur et l'imagination, mais en voyant son ami ne plus faire de vers, il s'y sentait moins disposé lui-même. La tâche d'historiographe qui lui fut confiée à peu près à

cette époque, l'obligea ainsi que Racine à des travaux d'un genre bien différent. Il remplaça les vers par des investigations historiques et par des recherches qui se rapportaient au règne de Louis XIV. Telle fut la cause du retard que mit Boileau à faire paraître les deux derniers chants ; mais ce qu'on s'explique moins, c'est qu'il ait consacré son sixième chant presque entier à la louange du président Lamoignon, quand avec vingt vers ajoutés au cinquième, il aurait pu terminer son poëme.

Nous ne dirons rien de ses poésies diverses ; et l'*Ode sur la prise de Namur* ne mériterait même pas d'être mentionnée, sans la curieuse correspondance à laquelle elle donna lieu entre Boileau et Racine.

Signalons, parmi les œuvres en prose, l'*Arrêt burlesque*, le *Dialogue des héros de roman*, et les lettres écrites au duc de Vivonne, sous les noms et dans le style de Balzac et de Voiture. La traduction du *Traité du Sublime* n'a d'autre mérite que l'exactitude. Boileau ne daignait pas travailler sa prose, et n'était éloquent que dans les vers.

Il avait revu lui-même les épreuves de l'édition de 1701, et, chose remarquable, c'est la seule des éditions faites de son vivant qu'il ait signée en toutes lettres. Il venait de commencer en 1710 une édition qui devait être plus complète et plus correcte que les autres. Son intention était d'y insérer sa satire *sur l'Équivoque*, qu'il avait composée à l'âge de soixante-neuf ans, et qui n'était encore que manuscrite ; mais il fallait pour cela une permission, qui lui fut refusée.

L'édition resta donc interrompue, et fut reprise, après la mort de l'auteur, par Valincour et l'abbé Renaudot. Elle parut en un seul volume in-4° divisé en deux parties. C'est l'édition de 1713, à laquelle la plupart des éditeurs suivants se sont référés. La satire *sur l'Équivoque* n'y était pas comprise, quoiqu'elle eût été publiée séparément en Hollande, quelques mois après la mort de l'auteur.

Quoique Boileau n'ait pas été ce qu'on appelle un homme du monde, et qu'il aimât peut à causer, on citait un grand nombre de mots de lui, peut-être parce qu'on était accoutumé à citer ses vers, et qu'on mit sous son nom des traits d'esprit inventés par les faiseurs de nouvelles. Parmi les anecdotes recueillies par Brossette, Renaudot, Monchesnai, Cizeron-Rival, bien peu méritent d'être tirées de l'oubli. Il assistait un jour à une discussion entre Molière et l'avocat Fourcroy, qui avait des poumons formidables ; il dit en se tournant vers Molière : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme celle-là? » Le libraire Barbin le fit dîner à la campagne dans une maison trop petite, où il y avait grande compagnie : « Je vous laisse, dit Boileau ; je retourne à Paris pour respirer. » Condé lui montra son armée toute composée de recrues, dont le plus âgé n'avait pas dix-huit ans : « Qu'en dites-vous, lui dit le prince. — Monseigneur, je crois qu'elle sera fort bonne, quand elle sera majeure. » On lui présenta, dans une soirée, une demoiselle, qui chanta et dansa médiocrement. « On vous a tout appris, ma-

demoiselle, lui dit Boileau, excepté à plaire ; et c'est ce que vous savez le mieux. » On ne s'attendait pas à ce madrigal. Il était aimable quand il voulait, et avait quelques talents de société (sans parler du jeu de quilles). Il imitait à ravir la voix, la déclamation et les gestes, de toutes les personnes qu'il voyait et entendait, et contrefit une fois Molière devant Louis XIV. Une autre fois il imita en dansant M. Jeannart, l'oncle de La Fontaine. Si Racine n'en avait pas fait le récit, personne ne croirait jamais que Despréaux eût pu danser.

Parmi les anecdotes qu'il se plaisait à raconter, en voici deux qui revenaient souvent dans sa conversation, et qui sont assez piquantes. Mlle de Lamoignon, sœur du Premier Président, grande dévote, et personne du reste accomplie, lui reprochait un jour ses satires ; « Car il ne faut, disait-elle, médire de personne. C'est une règle absolue. — Mais quoi, dit-il, le Grand-Turc ? — Non vraiment : c'est un souverain ! — Mais le diable ? » L'objection embarrassa la dévote, qui réfléchit un moment. « Non, dit-elle à la fin ; il ne faut jamais dire de mal de personne. »

« Un bon prêtre à qui je me confessais, disait Boileau, me demanda quelle était ma profession. — Poëte. — Vilain métier ! Et dans quel genre ? — Satirique. Encore pis. Et contre qui ? — Contre les faiseurs d'opéras et de romans. — Achevez votre *Confiteor*. »

Nous avons vu Boileau danser tout à l'heure. Voici

qui est encore plus surprenant. Il faisait la guerre à Chapelle sur son ivrognerie. Chapelle se contentait de secouer les épaules, et buvait de plus belle. Boileau le rencontre un jour dans la rue, et recommence sa mercuriale. « Vous avez assez raison, dit Chapelle. Mais il fait froid, nous sommes debout. Entrons ici, vous parlerez plus à votre aise. » Il le conduit au cabaret, où l'éloquence de Boileau se donna carrière, jusqu'a ce que l'ouaille et le prédicateur fussent complétement gris.

Ces anecdotes, et beaucoup d'autres du même genre, qui traînent dans le *Bolæana* ou dans les notes de Brossette, ne peuvent que défrayer une curiosité banale, et ne nous apprennent rien sur le caractère de Boileau. Il vaut mieux se rappeler sa noble conduite lorsqu'à la mort de Colbert la pension de Corneille fut supprimée. Voici deux traits du même genre qui achèvent de peindre cette nature droite et généreuse, quoique peu expansive. Il ne pouvait voir un homme de lettres dans la peine, et si Colbert ou le roi lui manquaient, il secourait de sa bourse tous ceux dont il connaissait les embarras. C'est ainsi qu'il tira du besoin Cassandre, traducteur de la *Rhétorique* d'Aristote. Linière ne se fit pas faute de s'adresser à Boileau, et Boileau, qui ne l'aimait pas, et qui fit bonne justice de ses vers, ne lui refusa jamais un secours. Linière allait boire cet argent au cabaret, et sur un coin de la table griffonnait une chanson sur son créancier. Patru, le célèbre avocat, se trouva un jour sans ressources, et réduit à vendre

ses livres. Le marché était conclu pour une somme assez modique, lorsque Boileau accourut, surenchérit, paya sur-le-champ, et mit dans son marché la clause que Patru garderait sa bibliothèque jusqu'à sa mort, et que l'acquéreur n'en serait que survivancier. La grande Catherine lui a volé ce trait-là, en achetant la bibliothèque de Diderot. Tout ce qu'on sait de Boileau inspire l'estime, comme ses écrits. C'est quelque chose pour un poëte illustre, que d'avoir été en même temps un galant homme. On lui représentait que ses satires lui feraient une foule d'ennemis. « Je vivrai si honnêtement, dit-il, que je ne laisserai même pas de prétexte à la calomnie. » Et il tint parole. Quand il mourut, à l'âge de soixante et quinze ans, entouré de quelques amis et d'une partie de sa famille, le dernier mot qu'il prononça fut celui-ci : « C'est une grande consolation pour un poëte qui va mourir, que de n'avoir jamais offensé les mœurs. »

OEUVRES POÉTIQUES
DE BOILEAU.

PRÉFACES

COMPOSÉES PAR BOILEAU

POUR LES DIVERSES ÉDITIONS DE SES OUVRAGES.

I

PRÉFACE

POUR LES ÉDITIONS DE 1666 A 1669.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Ces satires dont on fait part au public n'auroient jamais couru le hasard de l'impression si l'on eût laissé faire leur auteur. Quelques applaudissemens qu'un assez grand nombre de personnes amoureuses de ces sortes d'ouvrages ait donnés aux siens, sa modestie lui persuadoit que de les faire imprimer, ce

seroit augmenter le nombre des méchans livres, qu'il blâme en tant de rencontres, et se rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ses satires. C'est ce qui lui a fait souffrir fort longtemps, avec une patience qui tient quelque chose de l'héroïque dans un auteur, les mauvaises copies qui ont couru de ses ouvrages, sans être tenté pour cela de les faire mettre sous la presse. Mais enfin toute sa constance l'a abandonné à la vue de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu[1]. Sa tendresse de père s'est réveillée à l'aspect de ses enfans ainsi défigurés et mis en pièces, surtout lorsqu'il les a vus accompagnés de cette prose fade et insipide, que tout le sel de ses vers ne pourroit pas relever : je veux dire de ce *Jugement sur les sciences*[2], qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son livre. Il a eu peur que ses satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie; et il a cru, enfin, que puisqu'un ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grâce, et faire de lui-même ce qu'on avoit déjà fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la première édition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'auteur honore, et devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables originaux de ses pièces, augmentées encore

1. A Rouen, en 1665.

2. Ce *Jugement sur les sciences*, dont Boileau ignorait l'auteur quand il écrivit cette préface, est l'œuvre de Saint-Evremont.

de deux autres [1], pour lesquelles il appréhendoit le même sort. Mais en même temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée de parler de leurs ouvrages en quelques endroits de ses écrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté; que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant; que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi; et qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs ouvrages, ils s'en peuvent venger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points et aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore, il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce par quelque exemple fameux, pris des plus célèbres auteurs de l'antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion que si leurs ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être censurés; et que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais.

Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées même les plus innocentes, il prie les honnêtes gens de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits qui ne savent se venger que par des

1. Les satires III et V qui paraissaient alors pour la première fois.

voies lâches, et qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique. Il est bien aise aussi de faire savoir dans cette édition que le nom de Scutari, l'heureux Scutari, ne veut dire que Scutari; bien que quelques-uns l'aient voulu attribuer à un des plus fameux poëtes de notre siècle[1], dont l'auteur estime le mérite et honore la vertu.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des satires contre les satires, de ne se point cacher. Je leur réponds que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des Muses : parce que, si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison; et si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les lois pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'auteur plus illustre, ils feront le profit du libraire; et cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque temps, et de laisser mûrir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colère. Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses, cela marque la bassesse de votre âme, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez; et le lecteur qui est de sens froid[2] n'épouse point les sottes passions d'un rimeur emporté.

Il y auroit aussi plusieurs choses à dire touchant le

1. Georges Scudéri.

2. Boileau, dans les éditions faites sous ses yeux, a écrit de *sens froid*, et non de *sang-froid*.

reproche qu'on fait à l'auteur d'avoir pris s pensées dans Juvénal et dans Horace, mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croiroit se faire tort d'y répondre.

II

PRÉFACE

POUR LES ÉDITIONS DE 1674, IN-4°; 1674 ET 1675, IN-12.

AU LECTEUR.

J'avois médité une assez longue préface, où, suivant la coutume reçue parmi les écrivains de ce temps, j'espérois rendre un compte fort exact de mes ouvrages, et justifier les libertés que j'y ai prises ; mais depuis j'ai fait réflexion que ces sortes d'avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'auteur, et, au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs, je ne crois point mes ouvrages assez bons pour mériter des éloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le lecteur saura seulement que je lui donne une édition de mes satires plus correcte

que les précédentes, deux épîtres nouvelles[1], l'*Art poétique* en vers, et quatre chants du *Lutrin*. J'y ai ajouté aussi la traduction du traité que le rhéteur Longin a composé du sublime ou du merveilleux dans le discours. J'ai fait originairement cette traduction pour m'instruire, plutôt que dans le dessein de la donner au public; mais j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la *Poétique*, avec laquelle ce traité a quelque rapport, et où j'ai même inséré plusieurs préceptes qui en sont tirés. J'avois dessein d'y joindre aussi quelques dialogues en prose que j'ai composés; mais des considérations particulières m'en ont empêché. J'espère en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au lecteur. Encore ne sais-je si je ne lui en ai point déjà trop dit, et si, en ce peu de paroles, je ne suis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

1. Les épîtres II et III.

III

PRÉFACE

POUR LES ÉDITIONS DE 1674 ET 1675, IN-12.

AU LECTEUR.

Je m'imagine que le public me fait la justice de croire que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une espèce d'aversion pour ces longues apologies qui se font en faveur de bagatelles aussi bagatelles que sont mes ouvrages. Et d'ailleurs ayant attaqué, comme j'ai fait, de gaieté de cœur, plusieurs écrivains célèbres, je serois bien injuste, si je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoutez que si les objections qu'on me fait sont bonnes, il est raisonnable qu'elles passent pour telles : et si elles sont mauvaises, il se trouvera assez de lecteurs sensés pour redresser les petits esprits qui s'en pour-

roient laisser surprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit ni à tout ce qu'on a écrit contre moi ; et si je n'ai donné aux auteurs de bonnes règles de poésie, j'espère leur donner par là une leçon assez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin qu'ils prennent de publier que ma *Poétique* est une traduction de la *Poétique* d'Horace : car puisque dans mon ouvrage qui est d'onze cents vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante tout au plus imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le supposant traduit de ce grand poëte ; et je m'étonne après cela qu'ils osent combattre les règles que j'y débite. Pour Vida, dont ils m'accusent d'avoir pris aussi quelque chose, mes amis savent bien que je ne l'ai jamais lu, et j'en puis faire tel serment qu'on voudra, sans craindre de blesser ma conscience.

IV

PRÉFACE

POUR LES ÉDITIONS DE 1683, 1685 ET 1694.

Voici une édition de mes ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint cinq épîtres nouvelles, que j'avois composées longtemps avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la poésie[1]. Elles sont du même style que mes autres écrits, et j'ose me flatter qu'elles ne leur feront point de tort; mais c'est au lecteur à en juger, et je n'emploierai point ici ma préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit : c'est qu'en attaquant dans mes satires les dé-

1. Boileau parle de son emploi d'historiographe. Les épîtres dont il s'agit sont les épîtres V, VI, VII, VIII et IX.

fants de quantité d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoique assez méchant poëte, n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode ; et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même, sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéri, et de plusieurs autres que j'ai critiqués, et qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, très-dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux.

Pour revenir à mon édition (outre mon remerciement à l'Académie et quelques épigrammes que j'y ai jointes), j'ai aussi ajouté au poëme du *Lutrin* deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, et je me persuade qu'ils consoleront aisément les lecteurs de quelques vers que j'ai retranchés à l'é-

pisode de l'horlogère[1], qui m'avoit toujours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce poëme a été composé à l'occasion d'un différend[2]....

1. Boileau, dans les éditions du *Lutrin* postérieures à 1700, remplaça l'*horlogère* par la *perruquière*.

2. La fin de cette préface est devenue la préface particulière du *Lutrin*.

V

AVERTISSEMENT

PLACÉ, DANS L'ÉDITION DE 1694, A LA SUITE DE LA PRÉCÉDENTE PRÉFACE.

AU LECTEUR.

J'ai laissé ici la même préface qui étoit dans les deux éditions précédentes, à cause de la justice que j'y rends à beaucoup d'auteurs que j'ai attaqués. Je croyois avoir assez fait connoître, par cette démarche où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces auteurs, et que j'ai été plutôt sincère à leur égard que médisant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant homme, au bout de près de vingt-cinq ans qu'il y a que mes satires ont été imprimées la première fois, est venu tout à coup, et dans le temps qu'il se disoit de mes amis, réveiller des que-

relles entièrement oubliées, et me faire sur mes ouvrages un procès que mes ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se moquer des méchans écrits, et, sans prendre la peine de réfuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un livre [1], en termes assez peu obscurs, de médisant, d'envieux, de calomniateur, d'homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes satires que Chapelain avoit fait des vers durs, et qu'on étoit à l'aise aux sermons de l'abbé Cotin.

Ce sont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais espérer de rémission du mal que j'ai causé, en donnant par là occasion à la postérité de croire que sous le règne de Louis le Grand il y a eu en France un poëte ennuyeux et un prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est que, dans le livre qu'il fait pour justifier notre siècle de cette étrange calomnie, il avoue lui-même que Chapelain est un poëte très-peu divertissant, et si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du désert qui étoit aux prédications de l'abbé Cotin. Au contraire, il assure qu'il a été fort pressé à un des sermons de cet abbé; mais en même temps il nous apprend cette jolie particu-

1. Le *Parallèle des anciens et des modernes.*

larité de la vie d'un si grand prédicateur, que sans ce sermon, où heureusement quelques-uns de ses juges se trouvèrent, la justice, sur la requête de ses parens, lui alloit donner un curateur comme à un imbécile. C'est ainsi que M. Perrault sait défendre ses amis, et mettre en usage les leçons de cette belle rhétorique moderne inconnue aux anciens, où vraisemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de M. Perrault dans mes réflexions critiques sur Longin, et il est bon d'y renvoyer les lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens ouvrages exactement revus, ma satire contre les femmes, l'ode sur Namur, quelques épigrammes, et mes réflexions critiques sur Longin. Ces réflexions, que j'ai composées à l'occasion des dialogues de M. Perrault, se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croyois, et sont cause que j'ai divisé mon livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les traductions latines qu'ont fait [1] de mon ode les deux plus célèbres professeurs en éloquence de l'Université; je veux dire M. Lenglet et M. Rollin. Ces traductions ont été généralement admirées, et ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils savent bien que c'est la seule lecture de mon ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces traductions quatre

1. Aujourd'hui nous écririons *faites*.

épigrammes latines que le révérend père Fraguier [1], jésuite, a faites contre le Zoïle moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre épigrammes, et il semble que Catulle y soit ressuscité pour venger Catulle : j'espère donc que le public me saura quelque gré du présent que je lui en fais.

Au reste, dans le temps que cette nouvelle édition de mes ouvrages alloit voir le jour, le révérend père de La Landelle [2], autre célèbre jésuite, m'a apporté une traduction latine qu'il a aussi faite de mon ode, et cette traduction m'a paru si belle, que je n'ai pu résister à la tentation d'en enrichir encore mon livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du second tome.

1. Fraguier quitta les jésuites, et devint membre de l'Académie des inscriptions.

2. La Landelle quitta aussi les jésuites, et prit le nom d'abbé de Saint-Remi. Il a traduit tout Virgile en français.

VI

PRÉFACE

POUR L'ÉDITION DE 1701.

Comme c'est ici vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âgé comme je suis de plus de soixante-trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurois attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentimens, et d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les écrivains ne sauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connoisseurs : s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera

jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les connoisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation.

Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi, qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi ; et rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorans, une pensée que personne n'a jamais eue, ni dû avoir : c'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle. Considérons, par exemple, cette réplique si fameuse de Louis douzième à ceux de ses ministres qui lui conseilloient de faire punir plusieurs personnes qui, sous le règne précédent, et lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, avoient pris à tâche de le desservir : « Un roi de France, leur répondit-il, ne venge point les injures d'un duc d'Orléans. » D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que

tout le monde sent, et qu'il dit, mieux que tous les plus beaux discours de morale, « qu'un grand prince, lorsqu'il est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son État ? »

Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide et puérile? Je ne saurois rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poëte Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'étoit tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

Toutes les glaces du nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ! Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse, ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade, dans ses *Métamorphoses* en rondeaux, où, parlant du déluge envoyé par les dieux pour châtier l'insolence de l'homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la tête à son image.

Peut-on, à propos d'une si grande chose que le déluge, dire rien de plus petit ni de plus ridicule que ce

quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manières, que le dieu dont il s'agit en cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les païens pour avoir fait l'homme à son image; l'homme dans la Fable étant, comme tout le monde sait, l'ouvrage de Prométhée?

Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé, et que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du public est un très-méchant ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise; et je défie tous les auteurs les plus mécontens du public de me citer un bon livre que le public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. J'avoue néanmoins, et on ne le sauroit nier, que quelquefois, lorsque d'excellens ouvrages viennent à paroître, la cabale et l'envie trouvent moyen de les rabaisser, et d'en rendre en apparence le succès douteux : mais cela ne dure guère; et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient; mais bientôt la main venant à se lasser, il se relève et gagne le dessus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choses sur

ce sujet, et ce seroit la matière d'un gros livre; mais en voilà assez, ce me semble, pour marquer au public ma reconnoissance et la bonne idée que j'ai de son goût et de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru; et non-seulement je l'ai revue avec beaucoup de soin, mais j'y ai retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages : car je ne suis point de ces auteurs fuyant la peine, qui ne se croient plus obligés de rien raccommoder à leurs écrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au public. Ils allèguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant, de les affoiblir, et de leur ôter cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours; mais leur excuse, à mon avis, est très-mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paroître trop travaillé, mais il ne sauroit être trop travaillé; et c'est souvent le travail même qui, en le polissant, lui donne cette facilité tant vantée qui charme le lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoique extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un auteur à limer et à perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paroît si aisé, travailloit extrême-

ment ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres ; mais des gêns qui en fassent même difficilement de fort bonnes, on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes écrits dans cette nouvelle édition, qui est, pour ainsi dire, mon édition favorite : aussi ai-je mis mon nom, que je m'étois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie ; mais aujourd'hui que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pourroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'en ai été bien aise, en le mettant à la tête de mon livre, de faire voir par là quels sont précisément les ouvrages que j'avoue, et d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand partout sous mon nom, et principalement dans les provinces et dans les pays étrangers. J'ai même, pour mieux prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce volume une liste exacte et détaillée de tous mes écrits, et on la trouvera immédiatement après cette préface. Voilà de quoi il est bon que le lecteur soit instruit.

Il ne reste plus présentement qu'à lui dire quels sont les ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus considérable est une onzième satire que j'ai tout récemment composée, et qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à M. de Valincour, mon illustre associé à l'histoire. J'y traite du vrai et

du faux honneur, et je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres écrits. Je ne saurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise : car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes amis, à qui même je n'ai fait que la réciter fort vite, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes pièces, que j'ai vu[1] devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier; plusieurs personnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenues par cœur, et en ayant donné des copies. C'est donc au public à m'apprendre ce que je dois penser de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites pièces de poésie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, et qu'on y a mêlées parmi les épigrammes qui y étoient déjà. Ce sont toutes bagatelles, que j'ai la plupart composées dans ma plus tendre jeunesse, mais que j'ai un peu rajustées, pour les rendre plus supportables au lecteur. J'y ai fait aussi ajouter deux nouvelles lettres; l'une que j'écris à M. Perrault, et où je badine avec lui sur notre démêlé poétique, presque aussitôt éteint qu'allumé; l'autre est un remerciment à M. le comte d'Ericeyra, au sujet de la traduction de mon *Art poétique* faite par lui en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne, avec une lettre et des vers françois de sa composition, où il me donne des louanges très-délicates, et auxquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur sujet. J'aurois bien voulu

1. Aujourd'hui nous écririons *vues*.

pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce remerciment, de faire imprimer cette excellente traduction à la suite de mes poésies; mais malheureusement un de mes amis [1], à qui je l'avois prêtée, m'en a égaré le premier chant; et j'ai eu la mauvaise honte de n'oser récrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont là à peu près tous les ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera ici mon livre augmenté. Mais une chose qui sera sûrement agréable au public, c'est le présent que je lui fais, dans ce même livre, de la lettre que le célèbre M. Arnauld a écrite à M. Perrault à propos de ma dixième satire, et où, comme je l'ai dit dans l'Épitre à mes vers, il fait en quelque sorte mon apologie. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accusent de témérité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent homme; et j'avoue que leur accusation est bien fondée : mais le moyen de résister à la tentation de montrer à toute la terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette lettre, que ce grand personnage me faisoit l'honneur de m'estimer, et avoir la bonté

Meas esse aliquid putare nugas [2]?

Au reste, comme malgré une apologie si authentique, et malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alléguées en vers et en prose, il y a encore des gens

1. L'abbé Regnier Desmarais, secrétaire de l'Académie française.

2. « De penser que les bagatelles que j'écris sont quelque chose. » Catulle, *Lettre à Cornelius Nepos*.

qui aitent de médisances les railleries que j'ai faites de quantité d'auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de ces auteurs je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualités, je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la préface de mes deux éditions précédentes. Les voici :

« Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose, c'est qu'en attaquant... etc.[1] »

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sais point de lecteur qui n'en doive aussi être accusé, puisqu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croie en plein droit de le faire, du consentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'est-ce que mettre un ouvrage au jour? N'est-ce pas en quelque sorte dire au public : Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rimes dans ma neuvième satire, et il suffit d'y renvoyer mes censeurs.

1. Voy. ci-dessus, p. 43, 44.

DISCOURS AU ROI[1].

1665.

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre[2], à l'exemple des dieux[3],
Soutiens tout par toi-même, et vois tout par tes yeux :
Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,

1. Le discours au roi, placé en tête des poesies de Boileau, n'est pas son premier ouvrage. Lorsqu'il le fit (1665), il était âgé de vingt-neuf ans, et il avait déjà composé cinq de ses satires.

2. A la mort de Mazarin, Louis XIV prit la direction des affaires.

3. Tel était au dix-septième siècle le diapason de l'eloge, monté à un point qu'il touchait à l'apothéose. Mme de Sévigné raconte, avec son style habituel, dans une lettre datee du 13 juin 1685, un trait de flatterie qui dépassait tellement la mesure qu'on dut s'en inquieter : « On nous mande, écrit-elle, que les Minimes de Provence ont dédié une thèse au roi, où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière qu'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. On l'a montrée à M. de Meaux (Bossuet), qui l'a portée au roi, disant que Sa Majesté ne la devoit pas souffrir. *Le roi a été de cet avis* ; on a renvoyé la thèse en Sorbonne pour juger ; la Sorbonne a décidé qu'il la falloit supprimer. Trop est trop ; je n'eusse jamais soupçonné des Minimes d'en venir à cette extrémité. » Boileau n'allait pas jusque-là, et en comparant le roi aux dieux de l'Olympe, il se sauvait de l'hérésie par le paganisme.

Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû,
Mais je sais peu louer ; et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie :
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels;
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain les amène,
Osent chanter ton nom, sans force et sans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.
L'un, en style pompeux habillant une églogue[1],
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.
L'autre, en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil[2].
Sur le haut Hélicon leur veine méprisée
Fut toujours des neuf Sœurs la fable et la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon :
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;

1. Charpentier avait composé l'*Églogue royale* en l'honneur de Louis XIV.

2. Chapelain dans un sonnet avait comparé le roi au soleil.

Et ton nom, du midi jusqu'à l'ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la route couché.
Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;
Et, parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer ;
Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers[1] on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers,
Se donne en te louant une gêne inutile ;
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile :
Et j'approuve les soins du monarque guerrier
Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phébus et ses douceurs,
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs,
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse[2] ;

1. Pierre du Pelletier était l'auteur de mauvais sonnets qu'il allait colporter de maison en maison pour en recevoir le salaire.

2. On fait un trop facile usage de ces rimes *muse et amuse*, et c'est à l'occasion de ce vers qu'un poete satirique voulant à son tour critiquer Boileau, publia ce vers :

Il s'amuse à sa muse, et sa muse l'amuse.

Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des supplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel ;
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine :
Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hasard courir sur le papier.
Le mal est qu'en rimant, ma muse un peu légère
Nomme tout par son nom, et ne sauroit rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans :
Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité [1].
Tous ces gens éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire :
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,

1. Démocrite disait que la vérité se tenait cachée au fond d'un puits et que personne ne l'en avait encore pu tirer.

Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
Leur cœur qui se connoît, et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe et Molière[1].
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?
Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurois flatter :
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée ;
Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces rois que le travail étonne,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne :
Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets[2],
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre[3],
Nous faire de la mer une campagne libre[4],

1. Molière avait déjà composé le *Tartuffe*, et Boileau fait allusion dans ce vers, à ce chef-d'œuvre, que Molière n'avait pu encore obtenir l'autorisation de faire représenter devant le public.

2. Pour prévenir une disette imminente, Louis XIV avait rendu un édit qui favorisait l'importation des blés étrangers.

3. Allusion à une double réparation que Louis XIV avait exigée de deux insultes faites dans ce temps-là à ses ambassadeurs, l'une à Londres par l'ambassadeur d'Espagne, l'autre à Rome par des gardes Corses. Le Tage représente l'Espagne et le Tibre est pris pour l'Italie.

4. Autre allusion à la victoire du duc de Beaufort sur les pirates.

Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur,
La France sous tes lois maîtriser la fortune
Et nos vaisseaux domptant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant[1] :
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse toute en feu me prévient et te loue.
Mais bientôt la raison arrivant au secours
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussitôt je m'effraye, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé ;
Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

1. Colbert venait de fonder la Compagnie des Indes occidentales et celle des grandes Indes.

SATIRES.

DISCOURS SUR LA SATIRE[1].

1668.

Quand je donnai la première fois mes satires au public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la nation des poëtes, et surtout des mauvais poëtes[2], est une nation farouche qui prend feu

1. Ce discours parut pour la première fois en même temps que la neuvième satire. Mais comme il leur sert d'introduction, nous l'avons placé en tête des satires.

2. Ceci regarde particulièrement Cotin qui avait publié une méchante satire contre Boileau, qui semble en cette circonstance se rappeler le vers d'Horace

Genus irritabile vatum ;

ce qui prouve que ce renom d'irritabilité chez les poetes date de loin.

aisément, et que ces esprits avides de louanges ne digéreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poëte, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvoient être spectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti, et s'affliger avec les ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'État ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï et sans exemples, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques j'ai été un poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius, inventeur de la

satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'étoit pas seulement des poëtes et des auteurs qu'il attaquoit, c'étoit des gens de la première qualité de Rome; c'étoit des personnes consulaires. Cependant Scipion et Lélius ne jugèrent pas ce poëte, tout déterminé rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié, et vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Métellus, qu'il avoit joués dans ses satires; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la république :

Num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus[1] ?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands ; et souvent des nobles et des patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim[2].

On me dira que Lucilius vivoit dans une républi-

1. Est-ce que Lélius et le héros qui mérita son glorieux nom par la ruine de Carthage se trouvèrent offensés des hardiesses de son génie? Lui reprochèrent-ils d'avoir déchiré Métellus et accablé Lupus de vers flétrissants? (Horace, liv. II, satire I.)

2. Cependant il attaqua les grands aussi bien que le peuple dans toutes les classes. (Horace, ibid.)

que, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivoit sous un empereur, dans les commencemens d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires? Et Fabius le grand censeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidiénus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. Oh! la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs! comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un chevalier romain qui avoit composé un livre de droit; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste; que Nasidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome; que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchés de l'Italie! Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'aient pas fort lu les anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom; il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, préteur de Fondi :

> Fundos, Aufidio Lusco prætore, libenter
> Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
> Prætextam, et latum clavum, etc.

« Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg

de Fondi, dont étoit préteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce préteur, auparavant commis, qui faisoit le sénateur et l'homme de qualité. »

Peut-on désigner un homme plus précisément? et les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être qu'Aufidius étoit mort alors; mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

« Pendant, dit Horace, que ce poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son poëme, et s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces satires. »

Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace se jouoit en ses satires; et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit sous le règne du plus poli de tous les empereurs; mais vivons-nous sous un règne moins poli? et veut-on qu'un prince qui a tant de qualités communes avec Auguste soit moins dégoûté que lui des méchans livres, et plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poëtes de son temps, il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde sait, et toute

la cour de Néron le savoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, etc., dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire, étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perse; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poëte.

Pour Juvénal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent; mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Télèphe* de cet autre, et tous les poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs vers au mois d'août :

Et augusto recitantes mense poetas.

Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les satiriques et souffert dans tous les siècles!

Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Regnier, qui est presque notre seul poëte satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres.

Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet[1], ce célèbre joueur, *qui assignoit ses créanciers sur sept et quatorze;* et du sieur de Provins, *qui avoit changé son balandron en manteau court;* et du Cousin[2], *qui abandonnoit sa maison de peur de la réparer;* et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poëtes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue, où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poëtes de son temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi,

dit un berger satirique dans cette églogue[3]. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mævius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce seroit donner un

1. Gallet était un joueur célèbre du siècle précédent, criblé de dettes, et qui ne donnait pour toute garantie à ses créanciers que ses futurs gains ; ce qui faisait dire à Regnier :

Comme sur un bon fonds de rente et de recettes
Dessus sept ou quatorze il assigne ses dettes.

2. Le Cousin n'était autre qu'un fou de la cour du roi Henri IV, et qui avait pris l'habitude de dire en parlant du roi : le roi mon cousin. De là son surnom. Regnier disait de lui

De peur de réparer, il laisse sa maison ;
Que son lit ne défonce, il dort dessus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture.

3. Puisse celui qui ne hait point Bavius, aimer tes vers, o Mévius.
(Virgile, Églogue III, v. 90.)

trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial, et de tous les poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain[1], quoique également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poëtes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil : il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans auteurs? Je vois bien ce qui les afflige; ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art. Je les plains sans doute; mais quel remède? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens

1. Neuf-Germain était un célèbre faiseur d'acrostiches sous Louis XIII. La nouveauté de sa poésie consistait à placer à la fin de ses vers une syllabe du nom du personnage auquel il les dédiait. Il faut croire qu'il ne se faisait guère d'illusion sur son mérite, puisqu'il s'intitulait lui-même *poëte hétéroclite de Monsieur*.

commun? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier? Et au lieu qu'en certains pays on condamnoit les méchans poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils désormais un asile inviolable où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation?

J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais, comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

SATIRE I.

1660.

ADIEUX D'UN POËTE A LA VILLE DE PARIS[1].

Damon[2], ce grand auteur dont la muse fertile
Amusa si longtemps et la cour et la ville,
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau,
Et de qui le cœur sec et la miue affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée ;
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux, et de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère ;
Et, bien loin des sergens, des clercs et du palais,

1. Cette pièce est le début satirique de Boileau. Il la commença en 1660, à l'âge de vingt-quatre ans ; elle comprenait d'abord la description des embarras de Paris, que le poëte en détacha et qui forme aujourd'hui la sixième satire.

2. Cassandre, le traducteur de la *Rhétorique* d'Aristote. Son esprit atrabilaire et son caractère nuisirent au succès de ses œuvres. Il vécut fort gêné et mourut en 1675, maugréant contre les hommes et même contre Dieu.

Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais;
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert[1] le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,
La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :
« Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode;
Qu'un poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche :
Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le poids des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer :
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George[2] vive ici, puisque George y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet

1. Au temps de Boileau les débiteurs qui avaient fait faillite ne pouvaient sortir que revêtus d'un bonnet vert, marque infamante destinée à prémunir le public contre eux.

2. George, pour Gorge, fameux traitant qui acheta le comté de Meillan et le marquisat d'Entragues, et dont le fils fut créé duc de Phalaris par le pape.

Peut fournir aisément un calepin complet ;
Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrois-je faire ?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et, quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers ;
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom ;
J'appelle un chat un chat, et Rolet[1] un fripon.
De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse ;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis, à Paris, triste, pauvre et reclus,
Ainsi qu'un corps sans âme, ou devenu perclus.
« Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage ?
La richesse permet une juste fierté ;
Mais il faut être souple avec la pauvreté :
C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence
Peut des astres malins corriger l'influence,
Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair[2].
Ainsi de la vertu la fortune se joue :

1. Boileau, pour dépayser le lecteur, avait mis en note, dans l'édition de 1667 : « C'est un hôtelier du pays blaisois. » Dans l'édition de 1713, on lit la note suivante : « Procureur très-décrié, qui a été dans la suite condamné à faire amende honorable et banni à perpétuité. »

2. L'abbé de La Rivière, en ce temps-là, fut fait évêque de Langres ; il avoit été régent dans un collége. (B.) — Cet abbé de La Rivière se nommait Louis Barbier. C'est lui qui fut si connu comme confident de Gaston, duc d'Orléans. L'évêque de Langres était duc et pair.

Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux
L'a fait pour quelques mois disparoître à nos yeux.
Mais en vain pour un temps une taxe l'exile,
On le verra bientôt, pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui
Et jouir du ciel même irrité contre lui ;
Tandis que Colletet [1], crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur [2] autrefois fit leçon dans Paris.
« Il est vrai que du roi la bonté secourable
Jette enfin sur la muse un regard favorable ;
Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital [3].
On doit tout espérer d'un monarque si juste,
Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
Et puis, comment percer cette foule effroyable
De rimeurs affamés dont le nombre l'accable ;
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers [4],

1. Il y a eu deux Colletet, tous deux poëtes, Guillaume, et son fils François, dont il s'agit ici, auteur de *la Muse coquette*, etc. Boileau avait mis d'abord Pelletier au lieu de Colletet.

2. Célèbre parasite dont Ménage a écrit la vie. (B.)

3. Le roi, en ce temps-là, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux hommes de lettres. (B.)

4. Chapelain, à la demande du roi, avait dressé la liste des gens de

Comme on voit les frelons, troupe lâche et sterile,
Aller piller le miel que l'abeille distille ?
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amant [1] n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage,
Un lit et deux placets composoient tout son bien
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avoit rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et, tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour [2].
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
Il en revint couvert de honte et de risée ;
Et la fièvre, au retour, terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim
Un poëte à la cour fut jadis à la mode ;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode,
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angéli [3].
« Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole [4] ?
Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau [5],

lettres et des savants entre lesquels Louis XIV devait repartir ses libéralités. Il ne s'était pas oublié, et il avait pensé à Cotin.

1. On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie ; il ne savoit pas le latin et étoit fort pauvre. (B.)

2. Le poëme qu'il y porta étoit intitulé *le Poëme de la Lune*, et il y louoit surtout le roi de savoir bien nager. (B.) — Saint-Amant, né à Rouen en 1598, mort en 1660, est l'auteur du poëme de *Moyse sauvé*.

3. Célèbre fou que feu M. le prince de Condé avoit ramené avec lui des Pays-Bas, et qu'il donna au roi Louis XIV. (B.) — L'Angéli amassa 25 000 écus.

4. Jurisconsulte italien du quatorzième siècle.

5. Brodeau a commenté Louet. (B.) — Louet avait publié un recueil d'arrêts avec des notes.

D'une robe à longs plis balayer le barreau ?
Mais à ce seul penser je sens que je m'égare
Moi ! que j'aille crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un dédale de lois,
Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ?
Où Patru[1] gagne moins qu'Huot et Le Mazier,
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier[2] !
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée ;
Arnauld[3] à Charenton devenir huguenot,
Saint-Sorlin[4] janséniste, et Saint-Pavin[5] bigot.
« Quittons donc pour jamais une ville importune,
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune ;
Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mitre en tête et la crosse à la main ;
Où la science triste, affreuse, délaissée,
Est partout des bons lieux comme infâme chassée ;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler ;
Où tout me choque ; enfin, où.... je n'ose parler,
Et quel homme si froid ne seroit plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?
Qui pourroit les souffrir ? et qui, pour les blâmer,
Malgré Muse et Phébus n'apprendroit à rimer ?
Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse ;

1. Avocat célèbre.
2. Célèbre procureur : il s'appeloit Pierre Fournier ; mais les gens de palais, pour abréger, l'appeloient Pé-Fournier. (B.)
3. Le célèbre docteur janseniste.
4. Saint-Sorlin a écrit contre Port-Royal.
5. Sanguin de Saint-Pavin, abbé de Livry, était un libertin fameux, émule de des Barreaux et disciple de Théophile.

Et, sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit, et vaut un Apollon.
« Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie,
« A quoi bon ces grands mots? doucement, je vous prie :
« Ou bien montez en chaire ; et là, comme un docteur,
« Allez de vos sermons endormir l'auditeur :
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire. »
Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité ;
Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse[1] ;
Et, toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.
Pour moi, qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

1. Allusion à des Barreaux.

SATIRE II.

1664.

A MOLIERE.

ACCORD DE LA RIME ET DE LA RAISON.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers,
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et, sans qu'un long détour t'arrête, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir;
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,

Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure[1] ;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault[2].
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y rêver;
Et, maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire.
Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
Je la vois qui paroît quand je n'y pense plus :
Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
Je reprends sur-le-champ le papier et la plume ;
Et, de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffroit une froide épithète,
Je ferois comme un autre ; et, sans chercher si loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louois Philis *en miracles féconde*,
Je trouverois bientôt, *à nulle autre seconde ;*
Si je voulois vanter un objet *nonpareil*,
Je mettrois à l'instant, *plus beau que le soleil ;*
Enfin parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,

1. Boileau avait d'abord fait ces vers différemment, et l'épigramme tombait sur Menage.

Si je pense à parler d'un galant de notre âge,
Ma plume pour rimer rencontrera Menage.

Mais après la mort de l'abbé de Pure, arrivée en 1680, Menage disparut pour faire place au traducteur, aujourd'hui oublié, de Quintilien.

1. Quinault est l'auteur de *la Mere Coquette* et de tant d'opéras célèbres; Boileau a donc tort de présenter Quinault, même avant ses opéras, comme un poëte sans valeur.

De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*.
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrois aisément, sans génie et sans art,
Et transportant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sauroit souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide;
Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison!
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours, pleins de loisir, couleroient sans envie.
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
Mon cœur, exempt de soins, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition;
Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune:
Et je serois heureux si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement
M'inspira le dessein d'écrire poliment,
Tous les jours malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,

J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier[1].
Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens,
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire ;
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir.
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire[2];
Et tel dont en tous lieux chacun vante l'esprit
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime :
Ou, puisque enfin tes soins y seroient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

1. Pelletier, poëte du dernier ordre, ne passait pas de jours sans produire un sonnet. Il prit ce trait pour un éloge, et fit imprimer dans ses propres ouvrages la satire de Boileau.

2. Molière, à la lecture de ce vers, s'écria que c'était la plus belle vérité qu'il eût jamais entendue.

SATIRE III.

1665.

DESCRIPTION D'UN REPAS RIDICULE[1].

A. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère,
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier[2] ?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire
P. Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.

1. Boileau s'est servi pour cette satire de deux modèles, Horace (Livre II, Satire VIII) et Regnier (Satire IX). Sans sortir de son style sévère et châtié, il a la touche fine et discrète d'Horace et cependant nous donne un tableau, où comme dans celle de Regnier tout est en relief et en saillie.

2. Le roi, en ce temps-là, avoit supprimé un quartier des rentes. (B.)

Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et me serrant la main,
« Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux.... Boucingo[1] n'en a point de pareilles ;
Et je gagerois bien que, chez le commandeur,
Villandri[2] priseroit sa séve et sa verdeur.
Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle[3];
Et Lambert[4], qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connoissez.
— Quoi ! Lambert ? — Oui, Lambert. A demain. — C'est assez. »
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir ;
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière,
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière ;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme ; entrez, on vous attend. »
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.

1. Célèbre marchand de vin du temps. (B.)

2. Le commandeur de Saint-Jean-de-Latran, plus tard grand prieur de France, Jacques de Souvré, ainsi que Villandri, conseiller d'Etat, étaient connus pour être de fins gourmets et aimer la bonne chère.

3. Comme la comédie de *Tartuffe* avoit été défendue dans ce temps-là, chacun s'arrachoit Molière pour le prier de la réciter dans les salons. (B.)

4. Lambert, musicien célèbre, étoit un fort bon homme qui promettoit à tout le monde de venir, mais qui ne venoit jamais. (B.)

Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards grands liseurs de romans,
Qui m'ont dit tout *Cyrus*[1] dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage[2].
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne, ou de l'abbé Cotin[3].
Notre hôte cependant, s'adressant à la troupe,
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?

1. Roman en dix volumes de Mlle de Scudéry.

2. Potage est pris ici dans le sens de premier service, sans cela on ne voit pas comment un coq pourrait y paraître.

3. Cassagne et Cotin étaient tous deux de l'Académie française. On dit que c'est Furetières qui désigna à Boileau le nom de ses deux confrères. Cassagne, si l'on en croyait l'abbé d'Olivet, aurait été si affligé de ce sarcasme que sa tête se serait dérangée. Heureusement qu'il n'en fut rien; Cassagne parut même ne ressentir de ce trait aucun ressentiment : mais il en fut autrement pour Cotin, qui mal mené également par Molière dans sa comédie des *Femmes savantes*, prit la chose au tragique, et ne cessa dès lors de cabaler contre Boileau.

Ma foi, vive Mignot[1] et tout ce qu'il apprête ! »
Les cheveux cependant me dressoient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire ; et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande ; et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un Auvernat fameux qui, mêlé de Lignage[2],
Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Ermitage[3],
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse :
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques

1. Mignot, pâtissier-traiteur, de la rue de la Harpe, trouvant dans cette plaisanterie une atteinte à son honneur, porta plainte au Parlement ; sa plainte ne fut pas accueillie : alors, il prit le parti d'envelopper ses patisseries et ses petits fours dans les pamphlets de Cotin qu'il fit imprimer à ses frais. La nouveauté de ce stratagème fit du bruit et donna à Mignot une grande vogue.

2. Deux bons vins du terroir d'Orléans.

3. Crenet était un célèbre marchand de vin dont la maison portait pour enseigne une *Pomme de Pin*. L'Hermitage est un vin renommé que produisent les coteaux des bords du Rhône.

S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leurs tendres ans, élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
Tandis que mon faquin qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux[1],
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers,
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage ;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiete.
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.

1. Ce nom de l'ordre des Coteaux fut donné à quelques grands seigneurs fins gourmets qui ne tenaient en estime que les vins produits par les vignobles renommés de la Champagne, qui sont aux environs de Reims.

Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût;
Ces pigeons sont dodus : mangez, sur ma parole,
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine;
J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre*[1];
Et, sans dire un seul mot, j'avalois au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés :
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare et charmante!
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.

[1] Molière venait de faire représenter sa pièce de *Don Juan*, ou le *Festin de Pierre*, dans laquelle on voit la statue du commandeur s'asseoir silencieusement à la table de Don Juan.

Un valet le portoit, marchant à pas comptes,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servoient de massiers, et portoient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
Et la troupe a l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner,
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police, et réformé l'État ;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre [1].
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse :
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
Quand un des campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, La Serre [2] est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.

1. Allusion à la guerre qui existait alors entre l'Angleterre et la Hollande, et dans laquelle Louis XIV avait pris parti pour les Hollandais.

2. La Serre était né à Toulouse en 1600 ; il avait de l'esprit et surtout de l'entrain, et une bonhomie gasconne qui lui valut ses succès dans le monde. Il devint historiographe de Marie de Médicis et la suivit à Bruxelles lors de son exil.

La Pucelle est encore un œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant [1].
Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi j'aime le beau françois
Et je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* [2],
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;
Qu'un jeune homme. — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
« La raison dit Virgile, et la rime Quinault. »
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate
Et puis, blâmer Quinault !... Avez-vous vu *l'Astrate* ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'anneau royal me semble bien trouvé,
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poëte ;

1. Brossette raconte qu'un jour Chapelain lisait son poëme chez M. le Prince, et recevait force compliments des auditeurs. Mais un des admirateurs remarquant la contenance réservée de Mme de Longueville, lui demanda si elle n'était pas touchée comme tout le monde de la beauté de cet ouvrage. « Sans doute cela est parfaitement beau, répondit-elle, mais bien ennuyeux. »

2. *Alexandre* est une des premières tragédies de Racine. On prétend que Boileau avait recueilli ces jugements de la bouche d'un notable de Château-Thierry, où il était sans doute allé voir son ami La Fontaine.

Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir,
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir, »
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
« Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous!
— Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
— Vous? mon Dieu! mêlez-vous de boire, je vous prie. »
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
« Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti, »
Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup ; et l'assiette volant
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable :
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs [1].
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;

1. Ce passage est imité en entier de Regnier :
Le pédant tout fumeux de vin et de doctrine
Répond, Dieu sait comment. Le bon Jean se mutine.
Il sembloit que la gloire en ce gentil assaut
Fût à qui parlerait, non pas mieux, mais plus haut...
...Ainsi ces gens, à se piquer ardens,
Survinrent du parler, à tic-tac, torche, lorgne ;
Qui, casse le museau, qui, son rival éborgne ;
Qui, jette un pain, un plat, une assiette, un couteau,
Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.

Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille colme on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

SATIRE IV.

1664.

A M. L'ABBÉ LE VAYER[1],

LES FOLIES HUMAINES.

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?
Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.
D'autre part un galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,

1. L'abbé Le Vayer était un ami de Molière et de Boileau et le fils de Le Vayer, qui a laissé un très-grand nombre d'ouvrages.

Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ;
Que c'est des gens de cour le plus beau privilége,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collége.
Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains, de sa pleine puissance.
Un libertin d'ailleurs, qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étonner des enfans et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus,
En un mot, qui voudroit épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il compteroit plutôt combien, dans un printemps,
Guenaud[1] et l'antimoine ont fait mourir de gens,
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droite, l'autre à gauche, et, courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement :
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène ;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et, se laissant régler à son esprit tortu,

1. Guenaud, médecin de la reine.

De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur.
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
Un avare, idolâtre et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?
L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
Répondra, chez Fredoc[1], ce marquis sage et prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses sermens tous les saints de l'Église.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,

1. Fredoc tenait une salle de jeu au Palais-Royal.

Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice,
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice,
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison,
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
Chapelain [1] veut rimer, et c'est là sa folie,
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage[2] sifflés,
Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses ;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornemens à la ligne plantés?
Qu'il maudiroit le jour où son âme insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !
Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un médecin fort expert en son art
Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard ;
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi vous payer ! lui dit le bigot en colère,
Vous dont l'art infernal, par ses secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du paradis!
J'approuve son courroux ; car, puisqu'il faut le dire,

1. Cet auteur, avant que son poëme de *la Pucelle* fût imprimé, passoit pour le premier auteur du siècle. L'impression gâta tout. (B.)

2. On tenoit chez Ménage toutes les semaines une assemblée où alloient beaucoup de petits esprits. (B.)

Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent comme Joli[1], perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité :
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
Je les estime fort ; mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

1. Illustre prédicateur, alors curé de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, et depuis évêque d'Agen. (B.)

SATIRE V.

1665.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU[1].

SUR LA NOBLESSE.

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
Suit, comme toi, la trace où marchoient ses aïeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,

1. Dangeau, auteur de *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, était d'une noblesse récente qui comptait fort peu de quartiers. Il avait gagné au jeu une fortune considérable, qu'il employait fastueusement. En résumé c'était un seigneur assez ridicule, mais le meilleur homme du monde, comme dit Saint-Simon, à qui la tête avait tourné d'être seigneur. Cela l'avait chamarré de ridicules, et Mme de Montespan avait fort plaisamment, mais très-véritablement dit de lui : « Qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer ni de s'en moquer. » Cependant ses *Mémoires* sont très-curieux par le nombre et l'exactitude des petits faits qu'ils renferment. Il est difficile de comprendre, dit encore Saint-Simon, comment un homme a pu avoir la patience et la persévérance d'écrire un pareil ouvrage si sec, si maigre, si contraint et de la plus repoussante aridité.

Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson :
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ;
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger :
Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
Mais la postérité d'Alfane[1] et de Bayard[2],
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,

1. *Alfane* était le cheval du roi africain Gradasse, un des héros de l'Arioste.

2. *Bayard* est le cheval de Renaud de Montauban, un des quatre

Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine ;
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siecles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre :
En vain un faux censeur voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés ;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres;
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,

fils Aymon. On connaît l'histoire des quatre frères, qui lorsqu'ils voyageaient ensemble s'y plaçaient tous les quatre à la fois.

Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un trone fort illustre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur :
Il faut avec les grands un peu de retenue.
Eh bien! je m'adoucis. Votre race est connue,
Depuis quand? répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires,
Tous les livres sont pleins des titres de vos pères;
Leurs noms sont échappés du naufrage des temps.
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles,
Aux douceurs des galans furent toujours rebelles?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux;
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce?
Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence;
Chacun vivoit content, et sous d'égales lois,
Le mérite y faisoit la noblesse et les rois;
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture, et le vice ennobli;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons :
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussitôt maint esprit fécond en rêveries

Inventa le blason avec les armoiries;
De ses termes obscurs fit un langage à part;
Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart,
De Pal, de Contrepal, de Lambel et de Fasce,
Et tout ce que Segoing[1] dans son *Mercure* entasse.
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler le luxe et la dépense;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets,
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le duc et le marquis se reconnut aux pages,
Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien;
Et, bravant des sergens la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre à sa porte :
Mais, pour comble, à la fin le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix;

1. L'avocat Segoing était l'auteur du *Mercure Armorial*, où se trouvent tous les mots de ce langage particulier dont Boileau fait ici usage.

Et, l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier[1] lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la fortune;
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi :
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime;
Sers un si noble maître; et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

1. Auteur très-savant dans la généalogie. (B.)

SATIRE VI.

1660.

LES EMBARRAS DE PARIS[1].

Qui trappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,

1. Cette pièce faisait partie dans le principe, comme nous l'avons dit, de la première satire; mais Boileau jugea qu'il valait mieux l'en retirer, pour en former un tableau à part, et en faire ainsi le sujet complet d'une nouvelle œuvre satirique.

2. C'était l'époque évidemment où Boileau, comme on l'a vu dans la notice, était logé dans une petite pièce au-dessus des toits où se donnaient rendez-vous tous les chats du quartier, et dont il essaye de reproduire le concert discordant dans les deux vers suivants :

L'un miaule en grondant, comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix, comme un enfant qui crie.

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivans.
Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine ;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison ;
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage [1] ;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison

1. On faisait descendre alors du toit des maisons en réparation une croix de lattes pour avertir les passants de s'éloigner ; c'est encore à peu près la même chose aujourd'hui.

En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout, des passans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades [1].
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
  Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :

1. Allusion aux barricades dont Paris s'est vu couvert au commencement de la Fronde sous la minorité de Louis XIV.

On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau,
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf[1] tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté[2].
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue ?
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire[3].
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,

1. Situé entre le pont Saint-Michel et le petit Hôtel-Dieu.

2. Ce vers prouve que sous Louis XIV la police n'était pas parfaite. En effet, par une espèce de pacte tacite on abandonnait à une heure fixe la ville aux voleurs, qui de leur côté devaient respecter la bourse et le bien d'autrui pendant le jour. — Peu de temps après l'apparition de cette satire, le guet fut doublé, et des lanternes fixées de distance en distance permirent aux Parisiens de circuler enfin pendant la nuit.

3. On faisait paraître alors une histoire intitulée : *Histoire des Larrons*.

Tous les jours je me couche avecque le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
J'entends crier partout : Au meurtre! on m'assassine!
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine!
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers ;
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

SATIRE VII.

1663.

SUR LE GENRE SATIRIQUE.

Muse, changeons de style, et quittons la satire;
C'est un méchant métier que celui de médire;
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal :
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers :
Mais un autre malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage :
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.

Muse, c'est donc en vain que la main vous démange :
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange ;
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime ;
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de *la Pucelle*[1].
Je pense être à la gêne ; et, pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à ma main.
Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors, certes, alors je me connois poëte :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer ;
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville[2].
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal[3].
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier :

1. Chapelain, l'auteur de ce poëme, laisse toujours sentir, même dans ses plus beaux passages, l'effort et le travail ; aussi Boileau prétendait-il qu'il *tenaillait son cerveau :*

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rime malgré Minerve.

2. Pour *Somaville*, libraire.

3. Altération du nom de Henri Sauval, qui publia postérieurement un ouvrage d'une grande érudition, les *Antiquités de Paris*. Boileau ne pouvait pas alors sous l'auteur des *Amours des rois de France* prévoir le savant distingué, puisque les *Antiquités de Paris* ne furent publiées que longtemps après sa mort.

Je rencontre à la fois Perrin[1] et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville[2];
Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussitôt je triomphe ; et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même ;
En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
Mais tout fat me déplaît, et me blesse les yeux ;
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.
Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose :
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
Modère ces bouillons de ta mélancolie ;
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer[3].

1. L'abbé Perrin fut le premier directeur de l'Opéra de Paris. Il avait traduit l'*Eneide* en vers.

2. Poëtes fort mediocres et dont Boileau change successivement les noms suivant le temps et sa bonne ou mauvaise humeur.

3. Allusion à Furetières, qui entendant la lecture de cette satire,

Eh quoi ! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile [1],
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et, vengeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le masque aux vices de son temps;
Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
Personne ne connoît ni mon nom ni ma veine :
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil [2],
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.
Enfin c'est mon plaisir; je veux me satisfaire.
Je ne puis bien parler, et ne saurois me taire ;
Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne [3].
Mais c'est assez parlé ; prenons un peu d'haleine ;
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, muse, à recommencer.

laissait entrevoir une joie maligne en pensant au nombre d'ennemis que l'auteur allait s'attirer. « Parfait, excellent ! s'écriait-il, mais cela fera du bruit. »

1. Auteur satirique romain.

2. Montreuil était un galant homme fort recherché dans le monde, qui semait dans les recueils du temps beaucoup de vers agréables. Il eut le bon esprit de ne pas voir dans les vers de Boileau un épigramme désobligeant pour lui. Jean de Montreuil était de l'Académie française.

SATIRE VIII.

1667.

A M. M.... DOCTEUR DE SORBONNE[1].

SUR L'HOMME.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçoi.
L'homme de la nature est le chef et le roi :
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

2. On pense que cette satire est adressée à Morel, doyen de la Faculté de théologie, grand ennemi des jansénistes, et surnommé *Mâchoire d'âne*, d'après une ressemblance purement physique. Santeuil, dans une de ses pièces de vers, y fait allusion. Il félicite Morel d'avoir par ses arguments, terrassé autant de jansénistes que Samson, avec sa mâchoire d'âne, avait terrassé de Philistins.

Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot :
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse? une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
La fourmi tous les ans traversant les guérets
Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du bélier [1].
Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée :
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi ! j'irois épouser une femme coquette !
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi [2] !

1. C'est-à-dire le printemps, qui commence lorsque le soleil paraît entrer dans le signe du Bélier.

2. Bussi-Babutin, cousin germain de Mme de Sévigné, qui encourut la disgrâce de Louis XIV pour avoir composé l'histoire ridicule et

Assez de sots sans moi feront parler la ville,
Disoit le mois passé ce marquis indocile,
Qui, depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidele.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ses sentimens du soir :
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
Qui pourroit le nier? poursuis-tu. Moi, peut-être.
Mais, sans examiner si vers les autres sourds,
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
Les lions de Barca videroient la Libye;
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:
« Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher.
Hé! laisse-moi. — Debout! — Un moment. — Tu répliques?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.

inconvenante de toutes les dames de la cour. Vainement il prodigua ses excuses et ses protestations de dévouement : Louis XIV se montra inflexible. Néanmoins il parvint à se faire recevoir en 1665 de l'Académie française.

— N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire après tout ?
— Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa[1] le poivre et le gingembre.
— Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
— On n'en peut trop avoir : et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure :
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet[2],
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet ;
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge ;
De peur de perdre un liard souffrir qu'on vous égorge.
— Et pourquoi cette épargne enfin ? — L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
— Que faire ? — Il faut partir : les matelots sont prêts. »
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars ;
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrète,
De si folle valeur embellir la gazette.
« Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ? »
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angéli[3], qui, de sang altéré,

1. Ville portugaise dans les Indes Orientales.

2. Fameux joueur du temps, dont il est fait mention dans les œuvres de Regnier.

3. Fou du prince de Condé, dont il est déjà parlé dans la première satire.

Maître du monde entier s'y trouvoit trop serré !
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre :
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons[1],
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure !
Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senaut, toutes les passions ;
Et, les distribuant, par classes et par titres,
Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,
Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau.
En voyant l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais, pour s'agrandir, voit-on dans sa manie

1. Boileau après avoir traité dans cette satire Alexandre d'*écervelé*, d'*enragé*, de *bandit*, n'aurait pas dû, plus tard, chercher dans ce souverain un exemple à donner à Louis XIV comme il le fit dans son *Art poétique:*

Qu'il soit tel que César, *Alexandre* ou Louis....

On ne pense pas à tout; mais quand on a des ennemis, ils y pensent pour vous, et Pradon et Desmarets firent ce rapprochement qui dut singulièrement déplaire au grand roi.

Un tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine;
Jamais contre un renard chicanant un poulet
Un renard de son sac n'alla charger Rolet[1];
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts[2].
On ne connoît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'étoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer:
Il falloit que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor de lois embrouiller le Digeste:
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,

1. Le procureur déjà nommé dans la satire.

2. Cet usage fut aboli sur le plaidoyer de M. le président de Lamoignon, alors avocat général. (B.) — On prétend que ces deux vers ont contribué à l'abolition de l'épreuve du congrès.

Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.
Doucement, diras-tu! que sert de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en sauroit douter;
Il a comme la mer ses flots et ses caprices :
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux;
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des universités?
Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés?
Y voit-on des savans en droit, en médecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine[1]?
Non, sans doute; et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin.
Jamais docteur armé d'un argument frivole
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais sans chercher au fond si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,
Toi-même réponds-moi : Dans le siècle où nous sommes
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?
« Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir;
Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? — Vingt livres.
— C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!

1. L'Université est composée de quatre Facultés, qui sont : les Arts, la Théologie, le Droit et la Médecine. Les docteurs portent, dans les jours de cérémonie, des robes rouges fourrées d'hermine. (B.)

2. Le *denier cinq* est un taux usuraire, et correspond à vingt pour cent, tandis que le taux légal est cinq pour cent ou le *denier vingt*.

Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;
Prends, au lieu d'un Platon, le *Guidon des finances*[1] ;
Sache quelle province enrichit les traitans ;
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux :
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;
Et, trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussitôt tu verras poëtes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage
Il a, sans rien savoir, la science en partage :
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant ne trouva de cruelles[2].
L'or même à la laideur[3] donne un teint de beauté,
Mais tout devient affreux avec la pauvreté. »

1. Livre qui traite de finances.

2. Ce passage est une allusion transparente au surintendant Fouquet, qui reçut au temps de sa faveur les dédicaces de tous les poëtes qu'il pensionnait, et les coquetteries de toutes les dames pour qui sa cassette restait toujours ouverte.

3. Allusion à Pellisson qui était fort laid. Boileau avait d'abord écrit :

L'or même à Pellisson donne un teint de beauté ;

Mais Pellisson se montra tellement peiné de cette allusion à la laideur de son visage, que Boileau consentit à le modifier. C'était d'ail-

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible ;
Perce la sainte horreur de ce livre divin ;
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin[1] ,
Débrouille des vieux temps les querelles celebres,
Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres :
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un « Je vous remercie. »
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là ton bonnet, la Sorbonne, et les bancs;
Et, prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier ou bien chez un notaire ·
Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot[2] ;
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur! diras-tu. Parlez de vous, poëte :
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.
Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele ?
Oui. Mais de quoi lui sert que si voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,

leurs peu généreux d'offenser en ce moment Pellisson qui faisait éclater toute la beauté de son âme dans son dévouement pour Fouquet, dévouement admirable que l'histoire a consacré.

1. Luther a donné son nom aux protestants allemands qu'on appelle luthériens, comme Calvin a donné le sien aux protestants français qu'on nomme calvinistes.

2. Saint Thomas d'Aquin fut surnommé le docteur Angélique, et Duns Scot avait mérité le nom de docteur Subtil.

Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
Et que sert à Cotin[1] la raison qui lui crie :
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie ;
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis, en fuite ;
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois :
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte ;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens :
Tout lui plaît et déplaît ; tout le choque et l'oblige ;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige ;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit,
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair[2],
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,

1. Cotin avait comme Molière une servante qui entendait la lecture de ses vers, mais il paraîtrait que les avis de celle de Molière valaient mieux.

2. Bien des gens croient que lorsqu'on se trouve treize à table, il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt ; cette crainte qui subsiste encore dans beaucoup d'esprits paraît être un souvenir de la Cène ; il en est de même d'un corbeau qui présage, aperçu dans les airs, quelque chose de sinistre.

Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie et le beau temps?
Non, mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre :
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher des crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux?
Quoi! me prouverez-vous par ce discours profane
Que l'homme, qu'un docteur, est au-dessous d'un âne!
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux;
Dont le nom seul en soi comprend une satire!
Oui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de lui : mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas;
Ah! docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris, il promène sa vue;
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse;
Qu'il trouve de pédans un escadron fourré,
Suivi par un recteur de bedeaux entouré,
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie[1]?

1. Timide protestation contre la peine de mort, qui depuis est devenue,

Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi
Un hasard au palais le conduit un jeudi[1],
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'salle ?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergens, les greffiers ?
Oh ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Ésope ;
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

sous la plume de nombreux écrivains, le sujet d'un redoutable problème.

1. Le jeudi était le jour des grandes audiences.

SATIRE IX.

COMPOSÉE EN 1667, PUBLIÉE EN 1668.

A SON ESPRIT[1].

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer :
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
  On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,

1. Cette pièce, une des meilleures inspirations satiriques de Boileau, est entièrement composée dans le goût d'Horace, et nous représente un homme qui se fait son procès à soi-même pour le faire à tous les autres.

Je ris quand je vous vois si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier[1] en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts[2].

1. C'était un avocat célèbre et très-mordant, qui avait trouvé une source de profits et de bénéfices dans l'insolence de ses plaidoiries. On l'appelait au paulais *Gautier la Guenle*, et les plaideurs qui désiraient diffamer leurs adversaires s'adressaient de préférence à lui.

2. C'est en 1667, en même temps que Boileau composait sa satire, que Louis XIV faisait sa glorieuse campagne de Flandres, s'emparait de Lille et de plusieurs autres places fortes.

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan[1] pourroit chanter au défaut d'un Homère ;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence,
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur ;
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire ?
Vous vous flattez, peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises[2] futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;

1. Honorat de Bueil, marquis de Racan, né en Touraine, l'an 1589, ne put jamais apprendre le latin, pas même, dit-on, retenir le *Confiteor ;* mais devenu page et placé sous les ordres du duc de Bellegarde, il rencontra chez ce seigneur le poëte Malherbe et le prit pour maître. Racan fut l'un des premiers membres de l'Académie française, et mourut en 1670.

2. Fameux commentateur. (B.)

Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain[1] et La Serre[2];
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf[3].
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard[4]!

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruits de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière :
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière;
Le *Moïse*[5] commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?

1. Poëte extravagant. (B.)
2. Auteur peu estimé. (B.)
3. Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut. Aujourd'hui le bouquinisme est descendu du Pont-Neuf sur les quais environnants, dont il *pare les abords*.
4. Fameux chantre du Pont-Neuf, dont on vante encore les chansons. (B.) — Il se nommait Philipot.
5. Poëmes héroïques qui n'ont point été vendus. Ces trois poëmes avoient été faits : le *Jonas*, par Coras; le *David*, par Las-Fargues, et le *Moïse*, par Saint-Amant. (B.)

Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut[1],
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume[2].
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'État d'Apollon !
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups,
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique.
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,

1. Nous avons déjà vu cette énumération dans la satire VII à l'exception de deux nouveaux noms. Tout ce qu'on sait de Bardin c'est qu'il était né à Rouen, qu'il fut de l'Académie et qu'il se noya en 1639. J. Hainault est connu par une imitation en vers des actes II et IV de *la Troade* de Sénèque ; par une traduction en vers du commencement du poëme de *Lucrèce ;* par le sonnet de *l'Avorton,* et par un meilleur sonnet contre Colbert.

2. Les romans de *Cyrus*, de *Clélie* et de *Pharamond* sont chacun de dix volumes. (B.)

Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de *la Pucelle*,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace[1].
Avant lui Juvénal avoit dit en latin[2]
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?

1. Saint-Pavin reprochoit à l'auteur qu'il n'étoit riche que des dépouilles d'Horace, de Juvenal et de Regnier. (B.)

2. C'est Cotin qui fournit lui-même à Boileau ce trait de mordante ironie, en disant dans sa fameuse satire qui servait d'enveloppes aux biscuits de Mignot :

Il applique à Paris ce qu'il a lu de Rome :
Ce qu'il dit en françois, il le doit au latin.

Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce crime, après tout, et si noir et si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain ! Le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor[1] à ses frais bâtit un monastère :
Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis,
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire
Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile[2],
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile[3].

1. Boileau désigne ici un fameux fermier général, Dalibert, dont il déguise à peine le nom.

2. Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en ma présence. (B.)

3. Le *clinquant* du Tasse est une expression bien dure pour le poëte italien. Tout en lui préférant Virgile, Boileau aurait mieux fait d'adoucir la sentence.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer *Attila* [1];
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain [2]! ah ! c'est un si bon homme!
Balzac [3] en fait l'éloge en cent endroits divers.

1. Tragédie de P. Corneille, jouée en 1667.

2. *Patelain*, dans certaines éditions ; P***, en quelques autres. Pourquoi, dit Chapelain, défigurer mon nom? C'était le seul point dont il se plaignît, suivant Louis Racine.

3. G. L. Guez de Balzac naquit, en 1594, à Angoulême. Richelieu

Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits , ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis près de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits[1],
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. »
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine[2] l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre *le Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

le fit conseiller d'État et lui donna une pension de deux mille livres. En 1635, il fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Balzac n'a pas seulement loué Chapelain, il l'a adulé, car on ne saurait croire à quel point Chapelain passait alors pour un Mécène et un Aristarque.

1. Chapelain avoit de divers endroits huit mille livres de pension. (B.)

2. Libraire du palais. (B.)

L'Académie en corps[1] a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière[2].
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs :
Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois[3].
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse,
A de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir mal à propos les palmes idumées ?
Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,

1. Voyez l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson. (B.)

2. Auteur qui a écrit contre Chapelain. (B.) — Linière avait composé une épigramme contre *la Pucelle* avant 1667.

3. Boileau n'approuvait pas les censures de l'Académie, encore moins celles de Chapelain qui en était l'oracle et le secrétaire, et dans ce passage, les coups qu'il lui porte tombent si juste, qu'il peut en effet le laisser après, sûr qu'il ne s'en relèvera jamais.

Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile[1], appuyé de Lélie[2],
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt[3] ni Patru;

1. Poëte latin satirique. (B.)
2. Consul Romain. (B.)
3. Nicolas Perrot d'Ablancourt, traducteur fort estimé à cette épo-

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire :
Saufal[1] est le phénix des esprits relevés ;
Perrin[2].... Bon, mon esprit! courage! poursuivez
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État[3].
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi[4].
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix :
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices

que des principaux auteurs grecs et latins. On appelait ses traductions *les belles Infidèles*.

1. Saufal pour Sauval.

2. Perrin pour Cotin.

3. C'était la tactique des ennemis de Boileau, et certainement sans la protection de Louis XIV il aurait difficilement résisté à leurs attaques.

4. Vers devenu proverbial.

Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut.... — Quoi? — Je m'entends. — Mais encor? —
Taisez-vous.

AU LECTEUR.

Voici enfin la satire qu'on me demande depuis si longtemps. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai été bien aise qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon livre[1], où je voulois qu'elle fût insérée. Plusieurs de mes amis, à qui je l'ai lue, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, et ont publié que c'étoit la meilleure de mes satires[2]. Ils ne m'ont pas eu cela fait plaisir. Je connois le public : je sais que naturellement il se révolte contre ces louanges outrées qu'on donne aux ouvrages avant qu'ils aient paru, et que la plupart des lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut qu'avec un dessein formé de le rabaisser.

Je déclare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux; et non-seulement je laisse au public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon ode sur Namur d'exercer aussi contre ma satire toute la

1. En 1694.

2. On s'accorde plus volontiers aujourd'hui à reconnaître que cet éloge conviendrait mieux à la neuvième Satire.

rigueur de leur critique. J'espère qu'ils le feront avec le même succès; et je puis les assurer que tous leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'espèce de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots et les syllabes. Je saurai fort bien soutenir contre ces censeurs Homère, Horace, Virgile, et tous ces autres grands personnages dont j'admire les écrits; mais pour mes écrits, que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner ici au lecteur.

La bienséance néanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse quelque excuse au beau sexe de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices; mais, au fond, toutes les peintures que je fais dans ma satire sont si générales, que, bien loin d'appréhender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande espérance du succès de mon ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur. J'espère donc que j'obtiendrai aisément ma grâce, et qu'elles ne seront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette satire, que des satires que les prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.

SATIRE X.

1693.

LES FEMMES.

Enfin bornant le cours de tes galanteries,
Aleippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries;
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord;
Ton beau-père futur vide son coffre-fort;
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument[1] authentique.
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs :
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie, en effet, quelle douceur extrême,
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon!
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père!
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussitôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,

1. Instrument, en style de pratique, veut dire toutes sortes de contrat. (B.)

Et souvent de douleur se pâmer par avance !
Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.
Mais quoi, je vois déjà que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvénal[1], et plein de son esprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,
Comme lui nous chanter que, dès le temps de Rhée[2],
La chasteté déjà, la rougeur sur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront;
Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
L'impiété, l'orgueil et tous les autres vices :
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au temps du troisième métal?
Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable ;
Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
Que si sous Adam même, et loin avant Noé,
Le vice audacieux, des hommes avoué,
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre;
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés[3], en Laïs[4],
Plus d'une Pénélope honora son pays;
Et que, même aujourd'hui, sur ce fameux modèle,
On peut trouver encor quelque femme fidèle.
Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois[5] que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu sera la quatrième :

1. Juvénal a fait une satire contre les femmes qui est son plus bel ouvrage. (B.)
2. Paroles du commencement de la satire de Juvénal. (B.)
3. Phryné, courtisane d'Athènes. (B.)
4. Laïs, courtisane de Corinthe. (B.)
5. Ceci est dit figurement. (B.)

Je le veux croire ainsi. Mais, la chasteté même
Sous ce beau nom d'épouse entrât-elle chez toi,
De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrèce,
Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva.... tu sais. — Je sais que d'un conte odieux
Vous avez comme moi sali votre mémoire.
Mais laissons là, dis-tu, Joconde et son histoire[1];
Du projet d'un hymen déjà fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité pour n'être pas instruit
A quels discours malins le mariage expose :
Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose;
Que de maris trompés tout rit dans l'univers,
Épigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
Satire, comédie; et, sur cette matière,
J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière;
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon[2] et Saint-Gelais[3],

1. Conte de La Fontaine tiré de l' *Arioste*.

2. François Corbueil-Villon, né à Auvers près Pontoise, était un pauvre poète, oisif et vicieux. Accusé et plusieurs fois convaincu de friponnerie, il fut condamné par le Châtelet à être pendu. Sa peine fut commuée en bannissement. De nouveaux méfaits lui attirèrent une nouvelle condamnation. Mais Louis XI, qui faisait cas de son talent, lui fit grâce du supplice. Ses poésies se ressentent de ses mœurs; l'impiété et l'immoralité y dominent, et cependant on y trouve cette allure vive et spirituelle qui caractérise l'esprit gaulois. Il mourut en exil.

3. Mellin de Saint-Gelais, pourvu par François Ier de l'abbaye de Reclus, dans le diocèse de Troyes, devint ensuite aumônier du Dauphin, et bibliothécaire du roi. Il composa des contes pleins de grâce et de naïveté. Il fut l'âme des fêtes qui se donnaient à la cour et vécut dans l'intimité de Clément Marot.

Arioste[1], Marot[2], Boccace[3], Rabelais[4],
Et tous ces vieux recueils de satires naïves[5],
des malices du sexe immortelles archives.
Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
Que de ces contes vains le monde retenu
N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage;
Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage;
Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris
Ont été très-souvent de commodes maris;
Et que, pour être heureux sous ce joug salutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne foi :
Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
Ces neveux affamés dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je crois déjà les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin sans retour leur cher oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcés qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler,
Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse ou raison,
Je suis las de me voir le soir en ma maison

1. Un des plus célèbres poëtes italiens, auteur du *Roland furieux*.

2. Clément Marot célébra en vers les princes et les princesses de la cour de François Ier. Mais plus tard, ayant embrassé la religion réformée, il fut exilé de France et mourut à Turin dans l'indigence.

3. Poëte italien auteur du *Décaméron*, recueil de contes où La Fontaine a puisé le sujet de la plupart des siens.

4. Auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua*. Il se fit cordelier à Fontenay-le-Comte, ensuite médecin à Montpellier, et devint dans les derniers temps curé de Meudon.

5. *Les Contes de la Reine de Navarre*. (B.)

Seul avec des valets, souvent voleurs et traîtres,
Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres
Je ne me couche point qu'aussitôt dans mon lit
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques[1].
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté :
Nous naissons, nous vivons pour la société.
A nous-mêmes livrés dans une solitude,
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
Et, si durant un jour notre premier aïeul,
Plus riche d'une côte, avoit vécu tout seul,
Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni, par de vains discours et de frivoles vers,
Étalant au public notre misanthropie,
Censurer le lieu le plus doux de la vie.
Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.
L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît :
L'homme en ses passions toujours errant sans guide
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride :
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
Et, pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
  Ha! bon! voilà parler en docte janséniste,
Alcippe; et, sur ce point si savamment touché,
Desmâres[2] dans Saint-Roch[3] n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'est trop t'insulter; quittons la raillerie;
Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour :

1. Blandin et du (*de*) Rosset ont composé ces histoires.
2. Célèbre prédicateur. (B.)
3. Paroisse de Paris.

Entends donc; et permets que je prêche à mon tour.
L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.
Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence?
Par toi-même bientôt conduite à l'Opéra,
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse;
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même;
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer;
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer[1];
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli[2] réchauffa des sons de sa musique?
Mais de quels mouvemens, dans son cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités!
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide[3],
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supposons toutefois qu'encor fidèle et pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure:
Bientôt dans ce grand monde où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que, toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse;

1. Maximes fort ordinaires dans les opéras de Quinault.
2. J. B. Lulli, né à Florence en 1633.
3. Voyez les opéras de Quinault intitulés *Roland* et *Armide*.

Que, toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*[1],
Recevant ses amans sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis;
Puis bientôt en grande eau sur le fleuve de Tendre
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
Et ne présume pas que Vénus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute;
Une chute toujours attire une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
Peut-être avant deux ans, ardente à te déplaire,
Éprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu[2] rendez-vous aux galans;
De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z.... et Messaline;
Compter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés :
Trop heureux si, toujours femme désordonnée,
Sans mesure et sans règle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisés à ramasser
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser!
  Mais que deviendras-tu si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille

1. Roman de *Clélie*, et autres romans du même auteur.
2. Une infâme, dont le nom était alors connu de tout le monde.

Chez ta femme aborder et la cour et la ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil :
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine :
Aux autres elle est douce, agréable, badine;
C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocart,
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,
Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour,
Attends, discret mari, que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.
Alors tu peux entrer; mais, sage en sa présence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord, l'argent en main, paye et vite et comptant.
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussitôt, de douleur oppressée,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins?
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
A cinq cents louis d'or tout au plus, chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?
Que répondre? Je vois qu'à de si justes cris,
Toi-même convaincu, déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'apaise,
Dans ton coffre, à pleins sacs, puiser tout à son aise.
  A quoi bon en effet t'alarmer de si peu?
Eh! que seroit-ce donc si, le démon du jeu
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours, mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens, au sort abandonnés,

Devenir le butin d'un pique[1] ou d'un sonnez[2] ?
Le doux charme pour toi de voir, chaque journée,
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue et façonnée exprès,
D'un tournoi de bassette ordonner les apprêts !
Ou, si par un arrêt la grossière police
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet,
Ou promener trois dés chassés de son cornet !
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'hombre;
S'écrier sur un as mal à propos jeté;
Se plaindre d'un gâno[3] qu'on n'a point écouté!
Ou, querellant tout bas le ciel qu'elle regarde,
A la bête gémir d'un roi venu sans garde!
Chez elle, en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main :
Alors, pour se coucher les quittant, non sans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil ou tout s'ensevelit
Tant d'heures sans jouer se consument au lit.
Toutefois en partant la troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du temps qui s'envole employer les momens;
C'est ainsi que souvent par une forcenée
Une triste famille à l'hôpital traînée
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.
Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
Que si, la famélique et honteuse lésine

1. Terme du jeu de piquet.
2. Terme du jeu de trictrac.
3. Terme du jeu d'hombre.

Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te réduisoit à vivre sans valet,
Comme ce magistrat[1] de hideuse mémoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
Dans la robe on vantoit son illustre maison :
Il étoit plein d'esprit, de sens et de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse
De ces vertus en lui ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et, du foin que leur bouche au râtelier laissoit,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'âme
Le fit enfin songer à choisir une femme,
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit, dans une avare et sordide famille,
Chercher un monstre affreux[2] sous l'habit d'une fille :
Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée :
Et trois cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse; et bientôt son hôtesse nouvelle
Le prêchant lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,

1. Le lieutenant criminel Tardieu. — Il était neveu du conseiller Jacques Gillot, l'un des auteurs de la *satire Ménippée*.

2. La fille de Jérémie Ferrier, qui avait été ministre de la religion réformée à Nîmes.

Se confessa prodigue, et plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut.
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent :
De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement souffletées,
Avoient à coups de pied descendu les montées,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avoient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restoit, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, et qu'il avoit vu naître,
Et qui de quelque somme amassée au bon temps
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassoit : il fallut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfans,
Tout seuls dans leur logis libres et triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine :
On condamna la cave, on ferma la cuisine;
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre des lors vécut à l'aventure
Des présens qu'a l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre :
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.

Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme, aux bons jours, composoit sa parure?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçans, vingt fois rapetassés,
Ses coiffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle[1]?
Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble composoient trois thèses de satin;
Présent qu'en un procès sur certain privilége
Firent à son mari les régens d'un collége,
Et qui, sur cette jupe, à maint rieur encor
Derrière elle faisoit lire *Argumentabor?*
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu;
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
De cette triste vie enfin les délivrèrent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux[2]!
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure :

1. La plupart des femmes portaient alors un masque de velours noir quand elles sortaient.

2. Tardier et sa femme furent assassinés dans leur maison, sur le quai des Orfèvres, le 24 août 1665, par René et François Touchet frères, qui, arrêtés dans cette même maison, furent rompus vifs trois jours après. Quelques jours avant leur crime, le roi avait ordonné au premier président Lamoignon de faire informer contre le lieutenant criminel Tardieu, soupçonné de malversations.

Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la satire occuper moins de mots?
Chacun sait son métier. Suivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Écolier ou plutôt singe de Bourdaloue[1],
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits :
La femme sans honneur, la coquette et l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux,
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux;
Et sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue :
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet[2].
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
Jamais de tels discours ne te rendra martyr;
Mais, eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr[3],
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?
Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,

1. Célèbre jésuite.
2. Auteur qui a donné un dictionnaire français.
3. Célèbre maison près de Versailles, où on élève un grand nombre de jeunes demoiselles.

Sous leur fontange[1] altière asservir leurs maris!
Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son âme livrée à ses tristes soupçons
De la raison encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres :
Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres;
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,
A ton geste, à ton rire, intenter un procès;
Souvent, de ta maison gardant les avenues,
Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues;
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et, partout où tu vas, dans ses yeux enflammés
T'offrir non pas d'*Isis* la tranquille Euménide[2],
Mais la vraie Alecto[3], peinte dans l'*Énéide*,
Un tison à la main, chez le roi Latinus,
Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus[4].
Mais quoi! je chausse ici le cothurne tragique!
Reprenons au plus tôt le brodequin comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant là cette folle hurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades[5],
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé;
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment

1. C'est un nœud de rubans que les femmes mettent sur le devant de la tête pour attacher leur coiffure.

2. Furie, dans l'opéra d'*Isis*, qui demeure presque toujours à ne rien faire.

3. Une des Furies.

4. Voyez le livre VII de l'*Énéide*.

5. Bacchantes.

Mettre ainsi cette belle aux bords du monument?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non : il est question de réduire un mari
A chasser un valet dans la maison chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile et nécessaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui, loin d'un galant, objet de ses désirs....
Oh! que pour la punir de cette comédie
Ne lui vois-je une vraie et triste maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois et Denyau [1], mandés à son secours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète ;
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point;
Et, fuyant de Fagon [2] les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir son âme, et nous délivrer d'eux!
Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.
  Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente [3].
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini [4],

1. Deux médecins de la Faculté de Paris.
2. Premier médecin du roi. — Fagon, né en 1638, mort en 1718, ami et médecin de Boileau.
3. Illustre mathématicien.
4. Fameux astronome.

Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter [1] passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi :
D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Delancé [2] faire l'expérience,
Puis d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Verney [3] voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse [4].
Mais qui vient sur ses pas? c'est une précieuse [5],
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés [6].
De tous leurs sentimens cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte ; et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.
Là, du faux bel esprit se tiennent les bureaux :
Là, tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre :
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre ;
Rit des vains amateurs du grec et du latin ;
Dans la balance met Aristote et Cotin ;
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile :
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés ;

1. Une des sept planètes.
2. Chez qui on faisait beaucoup d'expériences de physique.
3. Médecin du roi, connu pour être très-savant dans l'anatomie.
4. Mme de La Sablière.
5. Mme Deshoulières, qui était une des protectrices de Pradon, et qui fit un sonnet contre la *Phèdre* de Racine.
6. Voyez la comédie des *Précieuses*.

Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
Autre défaut, sinon qu'on ne le sauroit lire;
Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les vers.
  A quoi bon m'étaler cette bizarre école
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle!
De livres et d'écrits bourgeois admirateur,
Vais-je épouser ici quelque apprentive auteur?
Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie
Compte entre ses parens des princes d'Italie;
Sort d'aïeux dont les noms...? Je t'entends, et je voi
D'où vient que tu t'es fait secrétaire du roi :
Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant (t'avouerai-je ici mon insolence?),
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entroit avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères;
Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos pères;
Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat[1]
Où sous l'un des Valois Enghien sauva l'État.
D'Hozier n'en convient pas; mais, quoi qu'il en puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
Ainsi donc, au plus tôt délogeant de ces lieux,
Allez, princesse, allez, avec tous vos aïeux,
Sur le pompeux débris des lances espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérisoles :
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous.
  J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre[2];
Et que, né dans Paris de magistrats connus,

1. Combat de Cérisoles, gagné par le duc d'Enghien, en Italie, le 14 avril 1544.
2. Les secrétaires du roi nouvellement établis assistaient au sceau.

Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces nobles sans nom, que, par plus d'une voie,
La province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussé-je comme eux des meuniers pour parens,
Mon épouse vînt-elle encor d'aïeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant son origine,
A son triste mari reprocher la farine.
Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et, pour vous détromper de la pensée étrange
Que l'hymen aujourd'hui la corrompe et la change,
Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindroit point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni surtout de souffrir, par un profane usage,
Qu'à l'église jamais devant le Dieu jaloux,
Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.
Telle est l'humble vertu qui, dans son âme empreinte....
Je le vois bien, tu vas épouser une sainte,
Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté.
Sais-tu bien cependant, sous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe, et connois-tu la nation dévote ?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la cour, on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien, en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une [1] chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,

1. Mme de Maintenon.

Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques vertus si pures, si sincères,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires,
Qui, sous un vain dehors d'austère piété,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité;
Et couvrent de Dieu même, empreint sur leur visage,
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage!
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler;
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Bussys, les Brantômes,
Pourroient avec plaisir te compiler des tomes :
Mais pour moi, dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altière,
Qui, dans son fol orgueil, aveugle et sans lumière,
A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection;
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse
Va quatre fois par mois se vanter à confesse;
Et, les yeux vers le ciel, pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.
Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale;
Elle lit Rodriguez[1], fait l'oraison mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
Hante les hôpitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes :
Mais de combattre en elle et dompter ses foiblesses,

1. Alfonse Rodriguez, jésuite espagnol, mort en 1616 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a composé un *Traité sur la perfection chrétienne*, traduit en français par Regnier Desmarais.

Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle,
C'est ce qu'en vain le ciel voudroit exiger d'elle.
  Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger.
Il faut sans différer savoir ce qu'il en pense.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri! Quel vermillon! quel teint!
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine :
Il eut encore hier la fièvre et la migraine;
Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler,
Une foible vapeur le fait-elle bâiller,
Un escadron coiffé d'abord court à son aide :
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède;
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout, volent de tous côtés :
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron[1] à Rouen fut confit.
  Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes,
Du paradis pour elle il aplanit les routes ;
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure :

1. Les plus exquis citrons confits se font à Rouen.

Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme surtout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits;
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis;
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane?
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser;
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu, joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action :
Tout est sanctifié par une âme pieuse.
Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la cour charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille;
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux :
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
Éprises du néant des vanités humaines.
Laissez là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos.
  Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
Alors, croyant d'un ange entendre la réponse,
Sa dévote s'incline, et, calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit.
Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes;
Dans un cœur tous les jours nourri du sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,

Et croit que devant Dieu ses fréquens sacriléges
Sont pour entrer au ciel d'assurés priviléges.
Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
Encore est-ce beaucoup si ce guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant quiétisme,
Tout à coup l'amenant au vrai molinosisme[1],
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.
Mais dans ce doux état, molle, délicieuse,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuse
Qui, follement outrée en sa sévérité,
Baptisant son chagrin du nom de piété,
Dans sa charité fausse où l'amour-propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne présume du crime et ne trouve un péché.
Pour une fille honnête et pleine d'innocence
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance?
Réputés criminels, les voilà tous chassés,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui sortant a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le portier lui demande son nom;
Et que, parmi ses gens, changés en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.
Fort bien! le trait est bon! dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
Voilà le sexe peint d'une noble manière :

1. Miguel Molinos, né dans le diocèse de Saragosse en 1627, mourut à Rome, dans la prison de l'inquisition, en 1696. On avait condamné soixante-huit propositions extraites de son livre intitulé : *la Guide spirituelle*.

Molinos est le chef de la secte des quiétistes.

Et Théophraste même, aidé de La Bruyère[1],
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'est assez : il est temps de quitter le pinceau ;
Vous avez désormais épuisé la satire.
Épuisé, cher Alcippe! Ah! tu me ferois rire!
Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,
Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser.
Dans le sexe j'ai peint la piété caustique :
Et que seroit-ce donc si, censeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'athéisme établi,
Et, non moins que l'honneur, le ciel mis en oubli ;
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée[2]
Pour souveraine loi mettant la destinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Desbarreaux[3] ?
Mais sans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale
Qui, m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encore exprimé la brusque impertinente ?
T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encore après le sacrement,
Exiger d'un mari les respects d'un amant ?
T'ai-je fait voir de joie une belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant tout enfumée,

1. La Bruyère a traduit les *Caractères* de Théophraste, et a fait ceux de son siècle.

2. Capanée était un des sept chefs de l'armée qui mit le siége devant Thèbes. Les poëtes ont dit que Jupiter le foudroya à cause de son impiété.

3. Fameux épicurien qui se démit de sa charge de conseiller au parlement, pour se livrer plus librement à son goût pour la bonne chère et le plaisir. Il changeait de climat selon les saisons. Il affichait l'incrédulité et même l'athéisme, et cependant on dit qu'il se convertit avant de mourir.

Fait, même à ses amans, trop foibles d'estomac,
Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac?
T'ai-je encore décrit la dame brelandière
Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière[1],
Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas?
Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes,
Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battent dans leurs enfans l'époux qu'elles haïssent;
Et font de leur maison, digne de Phalaris[2],
Un séjour de douleur, de larmes et de cris?
Enfin t'ai-je dépeint la superstitieuse,
La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse,
Celle qui de son chat fait son seul entretien,
Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien?
Il en est des milliers; mais ma bouche enfin lasse
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grâce.
J'entends, c'est pousser loin la modération.
Ah! finissez, dis-tu, la déclamation.
Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
D'un censeur dans le fond qui folâtre et qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête
Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la bête?
Mais enfin vous et moi c'est assez badiner,
Il est temps de conclure; et, pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,

1. Il y a des femmes qui donnent à souper aux joueurs, de peur de ne les plus revoir s'ils sortaient de leurs maisons.
2. Tyran en Sicile très-cruel.

Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si, par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La belle, tout à coup rendue insociable,
D'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable,
Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
Lui dire : Eh bien! madame, il faut nous séparer;
Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre.
Partez : délivrons-nous d'un mutuel souci.
Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi?
Pour sortir de chez toi sur cette offre offensante
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persécuter?
Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume :
Car, grâce au droit reçu chez les Parisiens[1],
Gens de douce nature, et maris bons chrétiens,
Dans ses prétentions une femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder,
Des arbitres!... Tu crois l'empêcher de plaider[2]!
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse;
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.

1. La coutume de Paris était favorable aux femmes.
2. Ce portrait de la plaideuse, l'un des mieux amenés, est celui de la comtesse de Crissé.

Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie,
Sous le faix des procès abattu, consterné,
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre.

SATIRE XI.

1698[1].

A VALINCOUR[2].

SUR L'HONNEUR.

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde :
Chacun, pour l'exalter, en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur ;
Et tout crie ici-bas : L'honneur! Vive l'honneur!
Entendons discourir sur les bancs des galères,
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné :
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,

1. Cette satire fut composée à l'occasion d'un procès soutenu par Boileau et ses parents contre une compagnie de financiers qui leur contestait leurs titres de noblesse.

2. Jean-Baptiste-Henri de Trousset de Valincour fut secrétaire du comte de Toulouse, devint historiographe du roi, et fut très-lié avec Racine et Boileau. Il avait la réputation d'un homme de goût. On de lui des lettres sur la *princesse de Clèves*, une *Vie du duc de Guise* et quelques traductions d'Horace.

Courtisans, magistrats : chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.
Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne[1],
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçois partout que folle ambition,
Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage
Impudemment le fou représenter le sage;
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, et la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'univers :
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable;
Et bientôt la censure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être;
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres :
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;
Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,

1. Allusion au mot de Diogène le Cynique, qui portait une lanterne en plein jour, et qui disait qu'il cherchait un homme.

Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
Le naturel toujours sort et sait se montrer :
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer;
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur partout, disois-je, est du monde admiré;
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour? Pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole[1] rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
Un vrai foubre, à jamais ne garder sa parole;
Ce poëte, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourroit le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence,
D'exceller en courage, en adresse, en prudence;
De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux;
De posséder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Évremont[2] nous prône,

1. Petite rivière de Lydie qui sortait du mont Tmolus, passait à Sardes et tombait dans l'Hermus. Elle charriait beaucoup de paillettes d'or, et, suivant la fable, elle possédait cette propriété depuis que Midas, qui transformait tout en or, s'était baigné dans ses eaux.

2. Saint-Évremont a fait une dissertation dans laquelle il donne la préférence à Pétrone sur Sénèque.

Aujourd'hui j'en croirai Sénèque[1] avant Pétrone[2].
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans, et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier[3], terreur de l'univers,
Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre et Saint-Ange[4].
Du premier des Césars on vante les exploits ;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
Eût-il pu disculper son injuste manie ?
Qu'on livre son pareil en France à La Reynie[5],
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
C'est d'un roi[6] que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :
Tous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes[7]
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille ;
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille ;

1. Sénèque, philosophe stoïcien, mort à Rome l'an 65, victime de Néron, dont il avait été le précepteur.
2. Pétrone, écrivain immoral du premier siècle de l'ère vulgaire, intendant des plaisirs de Néron, mourut l'an 66, proscrit par cet empereur.
3. Alexandre.
4. Deux fameux voleurs de grands chemins. Ils ont péri sur la roue.
5. Célèbre lieutenant de police de Paris.
6. Agésilas, roi de Sparte.
7. Socrate.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appas l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Daguesseau [1].
Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;
Et du butin, acquis en violant les lois,
C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.
Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
Un dévot aux yeux creux, et d'abstinence blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
« Sois devot : » elle dit : « Sois doux, simple, équitable. »
Car d'un dévot souvent au chrétien véritable
La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antaretique au détroit de Davis [2].
Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos et sa mystique bande :
J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,
Et qui de l'Évangile en vain persuadé,
N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice ;
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice ;
Qui toujours près des grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs foibles honteux sait les autoriser,

1. Caumartin, conseiller d'État, intendant des finances ; Bignon abbé de Saint-Quentin, conseiller d'État, de l'Académie française ; le chancelier Daguesseau.

2. Détroit sous le pôle arctique, près de la Nouvelle-Zemble.

Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,
Comblé de sacremens faire entrer tous les crimes.
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi,
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire;
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains;
Et, pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.
Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'honneur, cher Valincour, et l'équité, sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du ciel, dans une paix profonde;
Tout vivoit en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avoit d'enclos ni de champ séparé.
La vertu n'étoit point sujette à l'ostracisme[1],
Ni ne s'appeloit point alors un jansénisme.
L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans;
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenoit de sa sœur les règles salutaires.
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura longtemps au séjour étoilé.
Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur

1. Loi par laquelle les Athéniens avaient droit de reléguer tel de leurs concitoyens qu'ils voulaient.

S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent;
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent
Tout fier il montre alors un front plus soureilleux :
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : Meurs ou tue [1].
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer.
Le frère au même instant s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père;
La soif de commander enfanta des tyrans,

1. Mots empruntés à Corneille, chez qui don Diègue dit à Rodrigue :

> Va contre un arrogant éprouver ton courage ;
> Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
> Meurs ou tue.
>
> (*Le Cid*, act. I, sc. VIII.)

Du Tanaïs[1] au Nil porta les conquérans ;
L'ambition passa pour la vertu sublime :
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime :
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode;
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage;
S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour.
Depuis, toujours ici riche de leur ruine,
Sur les tristes mortels le faux honneur domine,
Gouverne tout, fait tout, dans ce bas univers;
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais eu fût-il l'auteur, je conclus de sa fable
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable

1. Le Tanaïs est un fleuve du pays des Scythes.

DISCOURS DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE A LA SATIRE SUIVANTE[1].

Quelque heureux succès qu'aient eu mes ouvrages, j'avois résolu depuis leur dernière édition de ne plus rien donner au public; et quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'eusse encore fait contre l'*équivoque* une satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée ne jugeoient pas inférieure à mes autres écrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, et je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux désormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde, sous mon nom, quantité de méchans écrits, et entre autres une pièce en vers contre les jésuites, également odieuse et insipide, et

1. Composé en 1710, lorsque Boileau préparait une nouvelle édition de ses ouvrages.

où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin : car, bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la pièce n'étoit point de moi, et qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aient présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'*Équivoque;* parce qu'en la lisant, les moins éclairés même de ces petits esprits, ouvriroient peut-être les yeux, et verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma satire en la donnant au public un avertissement en manière de préface, où je me justifierois pleinement et tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui ; et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espèce de dépit et de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de

ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Autèuil, et rêvois en marchant à un poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avois même déjà composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuer, je m'aperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; et m'étant sur-le-champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, et de poursuivre mon poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même une satire, qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec; et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court : ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'équivoque, beaucoup d'habiles écrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux : et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers, mais ensuite les pensées me venant en foule, et les choses que j'avois à reprocher à l'équivoque se multipliant

à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres écrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'équivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale ; le mot d'équivoque, en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguïté de parler ; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toute sorte d'ambiguïté de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naissance de l'équivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avoit prêté l'oreille aux promesses du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse

faire sur cela aucune bonne critique; surtout ma satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante et plus considérable qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage; car ces propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces théologiens, et causer ainsi une espèce de scandale dans l'Église. A cela je réponds premièrement qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Église, et tout récemment encore par deux des plus grands papes qui aient depuis longtemps rempli le saint-siége. Je dis en second lieu qu'à l'exemple de ces célèbres vicaires de Jésus-Christ, je n'ai point nommé les auteurs de ces propositions, ni aucun de ces théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu ni ne suis d'humeur à lire leurs écrits, ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux; leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, et s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisième lieu qu'il est contre la droite raison de

penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Église, en traitant de ridicules des propositions rejetées de toute l'Église, et plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidèles, que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques théologiens qui se figurent qu'en décriant ces propositions j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, et peut-être trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable ouvrage qu'est la satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux lecteurs qu'en attaquant, comme je fais dans ma satire, ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières; mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon épitre de *l'Amour de Dieu*, j'ai non-seulement consulté sur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles docteurs, mais je l'ai donné à examiner au prélat de l'Église qui, par l'étendue de ses connoissances et par l'éminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de prescrire ce que je dois penser sur ces matières : je

veux dire M. le cardinal de Noailles, mon archevêque. J'ajouterai que ce pieux et savant cardinal a eu trois semaines ma satire entre les mains, et qu'à mes instantes prières, après l'avoir lue et relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur-le-champ, et sur lequel je lui ai donné une entière satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sûre et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilités d'un tas de misérables sophistes formés dans l'école du mensonge, et aussi affidés amis de l'équivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la vérité.

SATIRE XII.

1705.

L'ÉQUIVOQUE.

Du langage françois bizarre hermaphrodite,
De quel genre te faire, équivoque maudite,
Ou maudit[1] ? car sans peine aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée
Laisse-moi; va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux et gâtés de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Envelopper mon style, ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours :
Fuis donc. Mais non, demeure; un démon qui m'inspire

1. Équivoque est aujourd'hui féminin, et l'était déjà en 1694 dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française.*

Veut qu'encore une utile et dernière satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs,
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche, voyons, malgré l'âge et sa glace,
Si ma muse aujourd'hui sortant de sa langueur,
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel divertissant,
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le temps : le public détrompé
D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets montés et des vertugadins.
Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure :
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons là le tort qu'à ses brillans ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,

Source de toute erreur, sema dans l'univers :
Et, pour les contempler jusque dans leur naissance,
Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur-le-champ la folle expérience :
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'étoit plus, grâce à sa vanité,
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif partout faisoient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée,
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,
Chez les mortels restans, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors ce ne fut plus que stupide ignorance,

Qu'impiété sans borne en son extravagance,
Puis, de cent dogmes faux la superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion
Sur la terre en tout lieu disposée à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre;
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles :
C'est par ton double sens dans leurs discours jeté
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité;
Et sans crainte, rendant leurs réponses normandes,
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.
Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice;
Et par toi, de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse;
La candeur se nomma grossièreté, rudesse.
Au contraire, l'aveugle et folle ambition
S'appela des grands cœurs la belle passion :
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence :
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers;

Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques rois censés grands politiques,
Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirans,
Et voleurs revêtus du nom de conquérans,
  Mais à quoi s'attacha ta savante malice?
Ce fut surtout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires lois ton ambiguïté
Répandant son adroite et fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages.
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut souvent par la glose obscurci :
Et pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, et le bon droit eut tort.
Voilà comme, déchu de sa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière,
Et, par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.
  De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
Car, qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,
Et, malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue

L'humble et vraie équité fut à peine entrevue :
Et, par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt du sein lumineux de l'éternel séjour
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent :
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux;
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidèle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,
Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
C'est par eux que l'on vit la vérité suprême
De mensonge et d'erreur accusée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triste issue
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté;
Et partout sa doctrine en peu de temps portée
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée.
Des superbes autels à leur gloire dressés
Tes ridicules dieux tombèrent renversés :
On vit en mille endroits leurs honteuses statues
Pour le plus bas usage utilement fondues;
Et gémir vainement Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage
Et, sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,

Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille, l'hérésie.
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'Église elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle-même deux fois, presque toute arienne,
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne;
Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité,
D'une syllabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières,
Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.
Le fidèle, au milieu de ces troubles confus,
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus;
Et dans plus d'un aveugle et ténébreux concile
Le mensonge parut vainqueur de l'Évangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeler Arius[1], Valentin[2] et Pélage[3],
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge

1. Arius, fameux hérésiarque, né vers l'an 270 dans la Grénaïque, ou selon d'autres à Alexandrie où il enseigna une doctrine nouvelle qui se répandit rapidement. Il combattait la Trinité et par suite la Divinité même, soutenant que Jésus-Christ n'était qu'une simple créature tirée du néant, et très-inférieure au Père.

2. Valentin, hérésiarque égyptien, fonda vers l'an 140 une secte sous le nom de *Gnostiques*, et qui confondait les principes du christianisme avec quelques dogmes du platonicisme et de la philosophie orientale.

3. Pélage, hérésiarque du cinquième siècle, et grand ami de saint Augustin, entraîné par les discussions métaphysiques auxquelles l'Orient était en proie, en vint à formuler sur la grâce et la liberté des doctrines contraires à la foi, et qui furent condamnées par les conciles de Carthage, d'Antioche et d'Éphèse.

Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités?
Laissons burler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
Et soi-disant choisis pour réformer l'Église,
Vinrent du célibat affranchir la prêtrise,
Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible;
Et, sans être approuvé par le clergé romain,
Tout protestant fut pape, une Bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris,
Ou qu'en toutes saisons sur les murs, à Paris,
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup sûr du *Mercure Galant*.
Ce ne fut plus partout que fous anabaptistes,
Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes.
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La Discorde, au milieu de ces sectes altières,
En tout lieu cependant déploya ses bannières;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage et les embrasemens,
Fit, en plus d'un pays, aux villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,
Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,

De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée,
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage[1],
Dans les villes, partout, théâtres de leur rage,
Cent mille faux zélés, le fer en main courans,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens;
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique
Pleins de joie enfoncer un poignard catholique.
Car quel lion, quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété?
Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
Étoient pourtant toujours de l'Église abhorrées;
Et, dans ton grand crédit pour te bien conserver,
Il falloit que le ciel parût les approuver :
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
Dans l'école abusant tes grossiers écrivains,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains
Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable,
Prenoit chez eux un sceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
Et qu'un chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en conscience.
C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse et terrible morale
Que Lucifer, assis dans sa chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseignée aux novices démons.

1. Nuit du 24 août 1572, massacre de la Saint-Barthélemy.

Soudain, au grand honneur de l'école païenne,
On entendit prêcher dans l'Église chrétienne
Que sous le joug du vice un pécheur abattu
Pouvoit, sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule frayeur au sacrement unie,
Admis au ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que, les clefs en main, sur ce seul passe-port,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainsi, pour éviter l'éternelle misère,
Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt, se parjurer cessa d'être un parjure;
L'argent à tout denier se prêta sans usure;
Sans simonie, on put, contre un bien temporel,
Hardiment échanger un bien spirituel;
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare;
Et même chez les rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas;
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe;
Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même en la lisant n'y prenne aucune part.
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
Sans blesser la justice, assassiner un homme :
Assassiner! ah! non, je parle improprement;
Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
Surtout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, sans se corriger,
Tout pécheur... [1]. Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?

[1] Ce passage résume certaines attaques contenues dans les *Lettres*

Veux-je d'un pape illustre[1], armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes;
Exprimer tes détours burlesquement pieux
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes subtils faux-fuyans pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse,
En un mot, faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés,
Que, sans peur débitant tes distinctions folles,
L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles?
Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques,
M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur[2],
De Pascal[3], de Wendrock[4] copiste misérable;
Et, pour tout dire enfin, janséniste exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués[5],

provinciales de Pascal, contre les doctrines alors professées par les fameux jésuites espagnols.

1. Benoit Odescalchi, Innocent X.

2. Boileau, dans ces deux vers, transcrit en quelque sorte les premières lignes de la douzième *Provinciale* : « Mes révérends pères, j'étois prêt à vous écrire sur le sujet des injures que vous me dites depuis si longtemps dans vos écrits, où vous m'appelez *impie, bouffon, ignorant, farceur, imposteur, calomniateur, fourbe, hérétique, calviniste déguisé, disciple de Dumoulin, possédé d'une légion de diables*, et tout ce qu'il vous plaît. »

3. Pascal, né à Clermont, en Auvergne, en 1623, mort à Paris en 1662.

4. Wendrock est le nom que prit Nicole en traduisant en latin les *Provinciales*, et en y joignant des notes fort instructives.

5. Les cinq propositions qui se trouvent, dit-on, dans un in-folio intitulé *Augustinus*, composé par Jansénius, évêque d'Ypres.

Blâmer de tes docteurs la morale risible :
C'est, selon eux, prêcher un calvinisme horrible,
C'est nier qu'ici-bas par l'amour appelé
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit : trop tard, dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Halte-là donc, ma plume. Et toi, sors de ces lieux,
Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une âme allégorique.
Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
Dans ces pays par toi rendus si renommés,
Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose[1] ;
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans Trévoux[2], à ce beau tribunal
Où de nouveaux Midas un sénat monacal,
Tous les mois, appuyé de ta sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon tient, dit-on, sa séance.

1. La Normandie et le Maine.

2. Les jésuites commencèrent en 1701 et continuèrent jusqu'à l'époque de leur destruction un journal littéraire, connu sous le nom de *Journal de Trévoux*. Boileau était mécontent de ce qu'ils avaient dit de lui dans leur cahier du mois de septembre 1703.

L'ART POÉTIQUE.

1669-1674.

CHANT I.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellens,

Sait entre les auteurs partager les talens :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme :
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Philis, les bergers et les bois :
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même :
Ainsi tel, autrefois qu'on vit avec Faret[1]
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter dupeuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers[2].
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix[3].

1. Faret, auteur d'un livre intitulé *L'honnête homme*, n'était pas un habitué de cabaret. Son nom qui rime si facilement avec cabaret lui a valu bien à tort ce fâcheux renom. Secrétaire du comte d'Harcourt, il fut recherché par Richelieu, et l'un des fondateurs de l'Académie française.

2. Saint-Amand, dont il est ici question, s'était fait remarquer par quelques vers pleins de verve. Mais quand il voulut aborder le genre épique et composer son *Moïse sauvé*, il échoua complétement.

3. Il était important de bien rimer des conseils sur la rime, et ces vers peuvent être considérés comme un modèle.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée :
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brilans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie :
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois trop plein de son objet
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terrasse ;
Ici s'offre un perron ; là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales[1]. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant :
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
Un vers étoit trop foible, et vous le rendez dur ;
J'évite d'être long, et je deviens obscur ;
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue ;

1. Allusion à Scudéri, qui dans son poëme d'*Alarie* se perd en descriptions pompeuses. Boileau paraphrase ici les deux vers du troisième chant :

Ce ne sont que festons, ce ne sont que couronnes,
Bases et chapiteaux, pilastres et colonnes.

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté [1]
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin [2].
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et, jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le *Typhon* [3].

1. Boileau, malgré la faveur dont il jouissait auprès de Louis XIV et de Mme de Maintenon, ne pouvait pardonner à Scarron d'avoir mis en vogue le genre burlesque et bouffon, dans son *Virgile* travesti, genre qu'il considérait comme un attentat littéraire.

2. Tabarin, valet d'un charlatan nommé Mondor, composa des quolibets et des farces qu'il débitait sur le Pont-Neuf pour vendre ses orviétans.

3. Le *Typhon* est le début de Scarron dans le genre burlesque.

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
« De morts et de mourans cent montagnes plaintives[1]. »
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux,
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois[2].
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades;
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,

1. Brébeuf est l'auteur d'une traduction de la *Pharsale* de Lucain, écrite dans un style ampoulé; le vers qu'il cite est emprunté à cet ouvrage.

2. Au temps de Boileau on prononçait françois comme lois, et le vers rimait ainsi aussi bien à l'oreille qu'aux yeux.

Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode[1],
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes[2] et Bertaut[3].
Enfin Malherbe[4] vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,

1. Boileau se montre ici trop sévère pour Ronsard, qui a laissé de charmants sonnets.

2. Desportes, oncle de Regnier, fut le poëte favori de Henri III.

3. Bertaut, auteur de cantiques, de sonnets et de chansons.

4. La poésie de Malherbe a tous les mérites que lui reconnaît Boileau dans ce passage.

L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse[1] :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps petillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties,
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

6. Scudéri disoit toujours pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avoit ordre de finir. (B.)

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin : aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés,
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque : il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
« De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
— Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid,
Je le retrancherois. — C'est le plus bel endroit!
— Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire. »
Ainsi toujours constant à ne se point dédire,

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer :
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte : et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
Car souvent il en trouve : ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province.
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire

CHANT II[1].

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement :

1. Ce chant est consacré à la définition des genres secondaires, tel que l'idylle, la chanson, la satire, l'épigramme, le vaudeville, etc

On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon[1].
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile[2] :
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie et la tristesse :
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,

1. Ronsard dans ses églogues appelait Henri II, *Henriot*, Marguerite, *Margot*.

2. Théocrite et Virgile sont les maîtres du genre bucolique.

Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'ode, avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux Athlètes dans Pise[1] elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai[2],
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,

1. Pise en Élide, où l'on célébrait les jeux Olympiques.
2. Mézerai, historien exact et sincère.

Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois,
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence[1] :
Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard et Malleville[2],
En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Serey[3] qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
  L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné[4].
  Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,

1. Licence poétique.
2. Ces trois poetes n'étaient pas sans mérite ; ils furent tous trois de l'Académie française.
3. Libraire du Palais.
4. Allusion à son épigramme sur Corneille.

J'ai vu Agélisas
Hélas !
Mais après Attila
Holà !

A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé;
La tragédie en fit ses plus chères délices;
L'élégie en orna ses douloureux caprices;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer.
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer :
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles :
Chaque mot eut toujours deux visages divers :
La prose la reçut aussi bien que les vers:
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur[1] en chaire en sema l'Évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux;
Et dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les Turlupins[2] restèrent,
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,

1. Allusion au père André, augustin, dont les sermons étaient semés de pointes et de quolibets.

2. Henri Legrand, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, prenait le nom de Turlupin lorsqu'il jouait des farces. De là est venu le mot de turlupinade.

Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
  Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
  L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu, de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.
Horace, à cette aigreur mêla son enjouement :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !
  Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
  Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine[1],
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
  De ces maîtres savans disciple ingénieux,

1. Satire VI, vers 116-132. (B.)

Regnier[1] seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!
Le latin, dans les mots brave l'honnêteté :
Mais le lecteur françois veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poëme en bons mots si fertile,
Le François, né malin, forma le vaudeville;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté françoise en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet,

1. Mathurin Regnier, oncle de Desportes, poëte plein de verve satirique, n'était pas toujours châtié dans ses expressions.

Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil[1].

1 Fameux graveur.

CHANT III[1].

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes[2].
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,

1. Ce chant traite de la tragédie, de l'épopée et de la comédie ; c'est le plus étendu et le plus important du poème.

2. Sophocle dans ses tragédies d'*OEdipe-roi* et d'*Oreste*, a su rendre ses héros intéressants, quoiqu'il nous représente OEdipe venant de se crever les yeux et Oreste venant d'égorger sa mère Clytemnestre.

Ou n'excite en notre âme une pitié charmante.
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique
Le secret est d'abord de plaire et de toucher
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : « Je suis Oreste, ou bien Agamemnon, »
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées[1],
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

1. Allusion à Lope de Véga, poète espagnol.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs[1] cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle[2] dans le chœur jeta les personnages.
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle[3] enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

1. Les bourgs de l'Attique.
2. Eschile est le père de la tragédie.
3. Sophocle porta la tragédie grecque à la perfection, et conserva jusqu'à l'âge de 90 ans la force et la puissance de son génie.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière [1]
En public à Paris y monta la première ;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les acteurs laissant le masque antique [2],
Le violon tint lieu de chœur et de musique [3].
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux ;
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène [4] ;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt :

1. Il s'agit ici des mystères et des moralités représentés par les confrères de la Passion. Mais en 1548, à la suite des controverses religieuses, une ordonnance interdit la représentation de ces pièces.

2. Ce masque antique s'appliquait sur le visage de l'acteur et représentait les traits du personnage qu'on introduisait en scène.

3. Le violon est un maigre accompagnement, et ne peut donner aucune idée du chœur antique. Mais avec *Esther* et *Athalie* on le vit reparaître et montrer toute son importance morale et religieuse.

4. Artamène est le nom que porte Cyrus dans le roman de Mlle de Scudéri.

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture.
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé,
Que pour ses dieux Énée ait un respect austere.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans *Clélie*,
L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie ;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait.
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba[1] parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers,
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays

1. Héros de *la Cléopatre*, roman de Calprenède.

Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs[1].
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentimens il soit partout fécond;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,

1 Allusion à la première scène de la *Troade*, tragédie de Sénèque.

C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon constante en son aversion.
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La poésie est morte ou rampe sans vigueur.
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide.
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus[1],
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles,

1. L'auteur avoit en vue Saint-Sorlin Desmarets qui a écrit contre la fable. (B.)

L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Eh! quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire[1]!
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison;
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen[2].
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque :
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,

1. Boileau ne connoissait pas *le Paradis perdu* de Milton, sans cela il aurait plus volontiers accueilli le merveilleux dans l'épopée.
2. Voyez l'Arioste. (B.)

Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur,
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand[1] !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique :
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis,
Non tel que Polynice et son perfide frère[2];
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance;
N'y présentez jamais de basse circonstance.

1. Poëme de Carel de Sainte-Garde. Childebrand est le héros d'un poëme de cet auteur : *Les Sarrasins chassés*, qui devait avoir douze chants, dont quatre seulement ont été publiés.

2. Polynice et Étéocle, frères ennemis, auteurs de la guerre de Thèbes. Voy. *Thébaïde* de Stace. (B.)

N'imitez pas ce fou[1] qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre[2]. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux
« Je chante les combats et cet homme pieux
« Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Auson
« Le premier aborda les champs de Lavinie! »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles,
De Styx et d'Achéron peindre les noirs t rrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage;

1. Ce fou est Saint-Amand, l'auteur du *Moïse sauvé*, et Boileau ici allusion à ces deux vers du poëme :

> Et là près des remparts que l'œil peut transpercer
> Les poissons ébahis les regardent passer.

2. Ce vers est le début du poëme d'*Alaric*, de Scudéri.

Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront
Si les Grâces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus[1] dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or,
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours :
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique;
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère,
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :
Sa muse déréglée en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds :
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,

1. *Iliade*, liv. XIV. (B.)

S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bons sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées[1],
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur;
La comédie apprit à rire sans aigreur,

1. *Les Nuées*, comédie d'Aristophane, qui eurent un médiocre succès et précédèrent de près de vingt ans la mort de Socrate.

Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.[1]
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler
Présentez-en partout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,

1. Ménandre nous est à peine connu. Nous ne possédons que de courts fragments de ses comedies.

Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Étudiez la cour et connoissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe[1],
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*.
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace.
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide
Ne se perde jamais dans une scène vide;
Que son style humble et doux se releve à propos;
Que ses discours partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :

1. *Les fourberies de Scapin*, comédie fort divertissante et écrite pour un autre public que le *Tartuffe* ou le *Misanthrope*.

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père[1] dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
  J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque[2],
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur des tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

1. Boileau désigne ici le Simon de l'*Andrienne* et le Démée des *Adelphes*, comédies de Térence.

2. Boileau fait ici allusion aux pièces de Montfleuri et de Poisson, auteurs qui se complaisaient dans l'équivoque grossière.

CHANT IV.

Dans Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père;
Ici le frère pleure un frère empoisonné.
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné;
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure :
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtimens parle comme Mansart[1] :
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place,
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.

2. François Mansart, architecte, inventeur des mansardes, né à Paris en 1598, mort en 1666, oncle de Jules Hardouin Mansart qui construisit le château de Versailles, l'hôtel des Invalides, etc., et mourut en 1708.

Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien[1] la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire ;
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur ;
On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morlière.
Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer,
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac[2] et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier merveille!
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,

1. Galien, écrivain et praticien habile, fut le médecin de l'empereur Marc Aurèle, au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

2. Tous les auteurs que cite Boileau nous sont aujourd'hui complétement inconnus. Seul Cyrano de Bergerac est sorti de l'oubli ; il a publié *le Pédant joué*, pièce qu'il composa à dix-sept ans, lorsqu'il était encore au collége, pour se venger de ses professeurs, et dans laquelle se remarquent quelques scènes qui fournissent des traits et des caractères d'un bon comique. Il était brave et volontiers querelleur. Aussi les anecdotes abondent-elles sur son compte.

Qui, dans l'impression au grand jour se montrant[1],
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux[2]
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit[3], aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens :
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre ; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher

1. Chapelain. (B.)

2. Dupérier. Il composa d'abord d'assez bons vers latins, puis en composa en français qui ne valaient rien. Il voulait les réciter à tout le monde, et entreprit un jour Boileau malgré lui dans une église.

3. Vers 191 et 192 du premier chant de l'*Art poétique*.

L'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement :
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile[1].
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

1. « J'ai ouï de mes oreilles, dit Huet, Pierre Corneille donner la préférence à Lucain sur Virgile. »

Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies [1].
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime [2];
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

1. Boileau et Racine excitaient la jalousie des auteurs médiocres par la faveur dont ils jouissaient à la cour, et par conséquent avaient souvent bien de lâches intrigues à déjouer.

2. Despréaux « m'a assuré, dit Louis Racine, qu'il n'avoit fait ces deux vers que pour mon père qui retiroit quelque profit de ses tragédies. »

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture :
La force tenoit lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse,
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Parmesse :
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet [1],
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards,
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence !
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du *Cid* et d'*Horace ;*
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,

1. Colletet était un poëte malheureux qui n'était pas toujours assuré de pouvoir dîner. Son père cependant avait mieux réussi. Il fut remarqué par Richelieu et avait été de l'Académie française.

De ses héros sur lui forme tous les tableaux;
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade[1] en tous lieux amuse les ruelles;
Que Segrais[2] dans l'églogue en charme les forêts;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre *Énéide*,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage;
Dira les bataillons sous Mastricht[3] enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins[4] sous le joug ont ployé;
Besançon[5] fume encor sur son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur[6] d'avoir su l'éviter?
Que de remparts détruits! Que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!
Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

1. Benserade, auteur de sonnets, des *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, et de poésies diverses.

2. Jean Regnault de Segrais, né à Caen en 1625, mort en 1701, auteur d'églogues et d'une traduction de l'*Enéide*.

3. Ville assiégée par Louis XIV, et prise le 29 juin 1673.

4. Places de la Franche-Comté prises en plein hiver. (B.) Note inexacte; car Dôle se rendit le 6 juin 1674, et Salins le 22.

5. Soumis le 15 mai de la même année.

6. Montécuculli s'applaudissait d'avoir évité de livrer bataille, en 1673.

Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta jeune encor, du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts;
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

NOTICE SUR BOILEAU DESPRÉAUX..... 1

I. — Préface pour les éditions de 1666 à 1669... 33

II. — Préface pour les éditions de 1674, in-4° et 1675, in-12..... 39

III. — Préface pour les éditions de 1674 et 1675, in-12..... 41

IV. — Préface pour les éditions de 1683, 1685 et 1694..... 44

V. — Avertissement pour l'édition de 1694..... 47

VI. — Préface pour l'édition de 1701..... 51

DISCOURS AU ROI..... 62

SATIRES. — Discours sur la satire..... 67

Satire I. — Adieux d'un poëte à la ville de Paris. 77

Satire II. — A Molière. — Accord de la rime et de la raison..... 85

Satire III. — Description d'un repas ridicule.... 89

Satire IV. — A M. l'abbé Le Vayer. — Les folies humaines.....

Satire V. — A M. le marquis de Danjeau. — Sur la noblesse..... 105

Satire VI. — Les embarras de Paris..... 111

Satire VII. — Sur le genre satirique..... 117
Satire VIII. — A M. M..., docteur de Sorbonne.
— Sur l'homme..... 121
Satire IX. — A son esprit..... 133
Au lecteur..... 147
Satire X. — Les femmes..... 149
Satire XI. — A Valincourt. — Sur l'honneur.... 175
Discours sur la satire XII..... 183
Satire XII. — L'équivoque..... 191
L'Art poétique..... 203

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLECTION

DE

L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE

DÉDIÉE

A LA JEUNESSE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

OEUVRES POÉTIQUES

DE BOILEAU

TOME SECOND

PARIS
PUBLICATION DE L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE
RUE DE FLEURUS, 9

1872

OEUVRES POÉTIQUES

DE BOILEAU.

ÉPITRES.

AU LECTEUR.

Je m'étois persuadé que la fable de l'huitre, que j'avois mise à la fin de cette épître au roi, pourroit y délasser agréablement l'esprit des lecteurs qu'un sublime trop sérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'apercevois le premier; mais j'avoue qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé longtemps si je l'ôterois, parce qu'il y en avoit plusieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient; mais enfin je me

suis rendu à l'autorité d'un prince[1], non moins considérable par les lumières de son esprit que par le nombre de ses victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette fable, quoique très-bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'ouvrage, je n'ai point résisté; j'ai mis une fin à ma pièce, et je n'ai pas cru, pour une vingtaine de vers, devoir me brouiller avec le premier capitaine de notre siècle. Au reste, je suis bien aise d'avertir le lecteur qu'il y a quantité de pièces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, et entre autres une satire contre les maltôtes ecclésiastiques. Je ne crains pas que les habiles gens m'attribuent toutes ces pièces, parce que mon style, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître; mais comme le nombre des sots est grand, et qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire savoir que, hors les onze pièces qui sont dans ce livre, il n'y a rien de moi entre les mains du public ni imprimé, ni en manuscrit.

1. Le prince de Condé.

ÉPITRE I[1].

1669.

AU ROI.

CONTRE LES CONQUÊTES.

Grand roi, c'est vainement qu'abjurant la satire
Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé; que fais-tu?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages!
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre et César;
Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de Mars et d'Alcide,
Te livrer le Bosphore, et d'un vers incivil,
Proposer au sultan de te céder le Nil :

1. Cette épître fut composée l'année qui suivit la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1669. On prétend que Colbert en indiqua le plan à Boileau, espérant ainsi détourner Louis XIV de rompre la paix. Malheureusement les vers de Boileau restèrent sans effet et la paix fut rompue.

Mais, pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire;
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différens,
Phébus même auroit peur s'il entroit sur les rangs,
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace;
Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet auteur, l'effroi de *la Pucelle*,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle,
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous?
Quoi! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous!
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui dans nos vers pris Memphis et Byzance,
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban?
De quel front aujourd'hui vient-il, sur nos brisées,
Se revêtir encor de nos phrases usées?
Que répondrois-je alors? Honteux et rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et, de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique.
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur[1] le sucre et la cannelle.
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart[2] le silence prudent.

1. Fameux épicier. (B.)

2. Conrart, quoiqu'il fût membre de l'Académie, n'avait jamais rien écrit. D'une nature généreuse et bienveillante, il recevait les auteurs, qui trouvaient chez lui des auditeurs bien disposés, et c'est ainsi que s'est formé dans sa maison le bureau de l'Académie, dont il devint le premier secrétaire perpétuel. Il a cependant laissé des mémoires intéressants qui furent publiés sous la Restauration en 1826.

Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ, assis sur la barrière.
  Malgré moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
Quoi! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer
Que ma tremblante voix commence à se glacer?
Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelle,
Sans le chercher au nord de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand roi, laissons là les siéges, les batailles :
Qu'un autre aille en rimant renverser les murailles;
Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
Échauffer ta valeur, déjà trop allumée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.
  « Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage? »
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident[1],
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
  « Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute, on les peut vaincre : est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras; et bientôt sans effort,

1. Paraphrase de la conversation de Cinéas et Pyrrhus, racontée par Plutraque.

Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir de là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Seythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère;
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »
Le conseil étoit sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivoit heureux s'il eût pu l'écouter;
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence [1].
Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,

1. Les prélats de cour ne résidaient pas au milieu de leurs paroissiens, et laissaient ordinairement ce soin à de pauvres prêtres. C'est ce qui donna lieu à l'épigramme suivante de Racine :

Un ordre venu hier de Saint-Germain
Veut qu'on s'assemble, on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère :
C'est seulement chose très-claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque climat produit des favoris de Mars;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars :
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérans goths, vandales, gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets;
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans;
Le ciel à les former se prépare longtemps.
Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée[1].
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner, au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix[2] une plus juste gloire?
Ce sont là les exploits que tu dois avouer;
Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.

1. Allusion au fameux mot de Titus : *Diem perdidi.*
2. La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1668.

Assez d'autres, sans moi, d'un style moins timide,
Suivront au champ de Mars ton courage rapide;
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers[1].
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton règne paisible :
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans[2];
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans[3].
On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance[4];
On verra les abus par ta main réformés,
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés,
Du débris des traitans ton épargne grossie,
Des subsides affreux la rigueur adoucie;
Le soldat, dans la paix, sage et laborieux;
Nos artisans grossiers rendus industrieux;
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loisir d'un héros nobles amusemens.
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrenées.
Déjà de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
Oh! que ta main par là va sauver de pupilles!

1. Louis XIV venait de conquérir la Franche-Comté en plein hiver, et cette campagne n'avait pas duré plus d'un mois, car parti le 2 février le roi était de retour à Versailles le 28 du même mois.

2. Les fêtes, les ballets, les courses de bagues que Louis XIV donna à Versailles sous le nom de *plaisirs de l'Ile enchantée*. Ce fut pendant ces fêtes que Molière joua à la cour les trois premiers actes du *Tartuffe*.

3. Fouquet, arrêté et emprisonné en 1661.

4. En 1662 Colbert fit venir de la Russie des quantités considérables de blé qui atténuèrent les effets de deux mauvaises récoltes et prévinrent ainsi la famine.

Que de savans plaideurs désormais inutiles!
Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux?
L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux?
Est-il quelque vertu, dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies
De leur longue disette à jamais affranchies.
Grand roi, poursuis toujours, assure leur repos.
Sans elles un héros n'est pas longtemps héros :
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une Muse fidèle
Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
Apollon te la doit : ouvre-lui tes trésors.
En poëtes fameux rends nos climats fertiles :
Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
Vont pour toi déposer à la postérité!
Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,

Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

ÉPITRE II[1].

1669.

A M. L'ABBÉ DES ROCHES[2].

CONTRE LES PROCÈS.

A quoi bon réveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies[3]?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
O le plaisant docteur, qui, sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse!

1. Cette épître, quoique fort courte, démontre l'antipathie qu'inspirait à cette époque l'esprit de chicane. C'est la même pensée qui a dicté à Racine sa comédie des *Plaideurs*, à La Fontaine sa fable de *l'Huître et les Plaideurs* que nous retrouvons d'ailleurs à la fin de cette épître.

2. Jean-François-Armand-Fumée des Roches possédait le revenu de plusieurs abbayes en vertu de droits assez obscurs, qui donnèrent lieu à de nombreux procès; c'est sans doute pour cela que cette épître lui est dédiée.

3. Boileau fait ici allusion à son *Art poétique*, auquel il travaillait alors.

Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux?
J'entends déjà d'ici Linière furieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier! dit-il ; qu'on nous enferme!
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers.
Moi donc, qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi, qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice?
Attends-tu qu'un fermier, payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise?
Crois-moi, dût Auzanet[1] t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'imite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice;
Qui, toujours assignant, et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits ; sot est celui qui donne.
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
Ce sont là les leçons dont un père manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi, qui, nourri bien en deçà de l'Oise,
As sucé la vertu picarde et champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficier,

1. Auzanet, célèbre avocat au Parlement de Paris, jouissait d'un grand crédit, par l'expérience et la sagesse de ses conseils, qui lui valut le titre honorifique de Conseiller d'État. Il a laissé des ouvrages de jurisprudence fort estimés. Il mourut en 1683 dans un âge fort avancé.

Faire enrouer pour toi Corbin[1] ni Le Mazier[2].
Toutefois si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt, terminant la bataille :
« Tenez; voilà, dit-elle à chacun, une écaille;
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix. »

1. Corbin, célèbre avocat qui criait beaucoup en parlant et s'enrouait souvent.

2. Le Mazier, autre avocat du Parlement, qui faisait également grand bruit et grande fortune au barreau.

3. La Fontaine a heureusement remplacé la figure allégorique de la justice par le juge lui-même, Perrin-Dandin; son récit d'ailleurs est bien plus animé :

Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous sur ma vie.
— Eh bien! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.

ÉPITRE III.

1673.

A M. ARNAULD[1], DOCTEUR DE SORBONNE.

LA MAUVAISE HONTE.

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude[2],
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,

1. Antoine Arnauld, auquel était adressée cette épître, était le vingtième enfant du célèbre avocat Arnauld. Reçu docteur en théologie, il prit bientôt parti pour les jansénistes contre les jésuites, et écrivit plusieurs pamphlets qui le firent exclure de la Faculté de théologie. C'est alors qu'il alla s'enfermer à Port-Royal, où il composa avec Nicole et Pascal les fameux traités de théologie qui ont fait la gloire de cette célèbre société. Il ne revint à Paris que lors de la fameuse paix de Clément IX, et c'est pendant cette période d'apaisement dans la guerre entre les jésuites et les jansénistes que Boileau, toujours fidèle dans son amitié et son admiration pour Arnauld, composa sa troisième épître.

2. Claude, ministre protestant de Charenton, était un prédicateur éloquent et un controversiste habile. Toute sa vie se passa à lutter contre Bossuet, Arnauld et Nicole.

Près d'embrasser l'Église, au prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper;
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : « Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire? »
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton[1] l'hérétique douleur;
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien,
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit?
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?
Le feu sort de vos yeux petillans et troublés,

1. Claude avait eu dans son église de Charenton une célèbre conférence religieuse avec Bossuet, qui l'avait défié de contester aucune de ses propositions.

Votre pouls inégal marche à pas redoublés :
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
« Qu'avez-vous? — Je n'ai rien. — Mais.... — Je n'ai rien, » [vous dis-je,
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené;
Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur,
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grâce il nous donne.
Hâtons-nous; le temps fuit, et nous traîne avec soi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi[1].
Mais quoi! toujours la honte en esclaves nous lie!
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie :
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au démon, par pudeur, il vendit la nature.
Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre;
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon;
La vigne offroit partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,

1. Ce vers est presque la traduction de celui de Perse dans la satire V :

Vive memor lethi, fugit hora : hoc quod loquor inde est.

D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets,
Le serpent venimeux rampa dans les forêts,
La canicule en feu désola les campagnes,
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps, la guerre et la famine,
Des malheureux humains jurèrent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'avare, des premiers en proie à ses caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté :
L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître[1] ;
La piété chercha les déserts et le cloître.
Depuis on n'a point vu de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,

1. Ces deux vers ne riment plus qu'aux yeux ; au temps de Boileau la prononciation en faisait une rime régulière.

Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard, je me sens alarmer;
Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

ÉPITRE IV.

1672.

AU LECTEUR.

Je ne sais si les rangs de ceux qui passèrent le Rhin à la nage devant Tholus sont fort exactement gardés dans le poëme que je donne au public; et je n'en voudrois pas être garant, parce que franchement je n'y étois pas, et que je n'en suis encore que fort médiocrement instruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que M. de Soubise, dont je ne parle point, est un de ceux qui s'y est le plus signalé. Je m'imagine qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, et j'espère de leur faire justice dans une autre édition. Tout ce que je sais, c'est que ceux dont je fais mention ont passé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'histoire du fleuve en colère, que j'ai apprise d'une de ses naïades, qui s'est réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pu aussi parler de la fameuse rencontre qui suivit le passage; mais je la réserve pour un poëme à part. C'est là que

j'espère rendre aux mânes de M. de Longueville[1] l'honneur que tous les écrivains lui doivent, et que je peindrai cette victoire qui fut arrosée du plus illustre sang de l'univers ; mais il faut un peu reprendre haleine pour cela[2].

1. Le duc de Longueville périt au passage du Rhin.
2. Boileau n'a exécuté aucun des projets annoncés dans cet avertissement.

AU ROI.

LE PASSAGE DU RHIN [1].

En vain, pour te louer, ma muse toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête.
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres,
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel.
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut sans frémir aborder Voërden?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
Oseroit approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,

1. Le passage du Rhin eut lieu le 12 juin 1672.

Le vers est en déroute, et le poëte à sec.
Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière;
Mon Apollon s'étonne; et Nimègue[1] est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi[2].
Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons :
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer :
Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques;
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adule[3], entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante;
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,

1. Capitale du duché de Gueldre, prise par Turenne, le 7 juillet 1672, après six jours de siége.

2. Place forte du duché de Clèves, prise en deux jours, au commencement du mois de juin 1672, et devant laquelle l'armée avait fait un long séjour avant d'entrer en campagne.

3. Le mont Adule est le Saint-Gothard, montagne située entre la Suisse et l'Italie et où le Rhin prend sa source.

Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain[1], dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,
Son front cicatricé[2] rend son air furieux;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars;

1. Jules César.
2. Boileau a écrit *cicatricé* et non *cicatrisé*, qui se dit d'une plaie qui se ferme, tandis qu'ici *cicatricé* veut dire couvert de cicatrices.

Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde; et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie[1] ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :
Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattans, inutiles soldats;
Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras :
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Gramont[2] le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros :
Son coursier écumant sous son maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

1. Les drapeaux hollandais avaient pour devise :

Pro honore et patria.

2. M. le comte de Guiche, lieutenant général, fils du maréchal de Gramont.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière[1],
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart[2];
Chacun d'eux au péril veut la première part :
Vendôme[3], que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance :
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois[4],
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux[5] :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse!

1. M. de Créqui, duc de Lesdiguières et comte de Saulx, était gouverneur du Dauphiné. Il reçut au passage du fleuve une blessure, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver le premier sur la rive opposée.

2. Vivonne, duc de Mortemart, était le frère de Mme de Montespan, et était ami de Boileau ainsi que le chevalier de Nantouillet. Le duc de Coislin fut blessé dans cette affaire. Salart était un simple capitaine au régiment des gardes françaises.

3. Le chevalier de Vendôme, depuis grand prieur de France, n'avait pas encore 17 ans en 1672.

4. Les marquis de la Salle et de Béringhen furent blessés au passage du Rhin; le comte de Nogent y fut tué. Cavois, qui fut nommé depuis grand maréchal des logis de la maison du roi, était un ami de Boileau.

5. C'étaient des bateaux de cuivre.

Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Gramont courent Mars et Bellone :
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne,
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé[1] sont passés ;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles ;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.
Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts[2] jusqu'en son camp va porter l'épouvante.
Wurts, l'espoir du pays, et l'appui de ses murs ;
Wurts.... Ah! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurts.
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vu Skink[3] dans mes vers emporté
De ses fameux remparts démentir la fierté ;
Bientôt.... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim[4],
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim[5].
Oh! que le ciel, soigneux de notre poésie,
Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie!

1. Le Grand Condé et son fils le duc d'Enghien.
2. Wurts était le nom du commandant de l'armée ennemie.
3. Fort qui passait pour imprenable et qui fut pris le 21 juin, après trois jours de siége.
4. Ville du duché de Gueldre.
5. Ville de l'électorat de Trèves.

Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre ;
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?
Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

ÉPITRE V.

1674.

A M. DE GUILLERAGUES, SECRÉTAIRE DU CABINET.

SE CONNOÎTRE SOI-MÊME.

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais et parler et te taire[1],
Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler,
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater,
Quand mon esprit plus jeune, et prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret et de sage;
Que mes cheveux plus noirs[2] ombrageoient mon visage.
Maintenant, que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,

1. « Guilleragues, dit Saint-Simon, quoique maître en l'art de plaire, n'étoit rien qu'un garçon, gourmand, plaisant, de beaucoup d'esprit, qui avoit des amis, et qui vivoit à leurs dépens, parce qu'il avoit tout fricassé. »

2. Boileau commençait alors à grisonner.

Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre[1],
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés;
Que tout, jusqu'à Pinchêne[2], et m'insulte et m'accable,
Aujourd'hui vieux lion je suis doux et traitable;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés :
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.
Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis :
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connoître, et me cherche en moi-même,
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que, l'astrolabe en main[3], un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe[4];
Que Rohaut[5] vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;

1. L'auteur n'avait réellement que trente-huit ans quand il composa cette épître; il lui manquait donc au moins deux années avant d'atteindre son neuvième lustre ou quarante-un ans, puisqu'un lustre est de cinq ans.

2. Pinchêne, neveu de Voiture, et plat écrivain, loin de voir une épigramme dans ce vers, crut que Boileau lui demandait grâce.

3. Boileau se trompe ici sur l'emploi de l'astrolabe, instrument qui sert à mesurer la distance d'un astre à la terre, et non à déterminer s'il est fixe ou errant.

4. Parallaxe est du féminin. Les astronomes entendent par ce mot la différence entre le lieu véritable et le lieu apparent d'un astre.

5. Le problème du plein et du vide était alors un sujet de controverse animée entre les disciples de Descartes et ceux de Gassendi. Descartes tenait pour le plein et Gassendi pour le vide, nécessaires au mouvement des atomes ronds et crochus.

Ou que Bernier[1] compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errant parmi le vide :
Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou, rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter,
Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco,
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco[2] :
On ne le tire point des veines du Potose[3].
Qui vit content de rien possède toute chose.
Mais, sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

1. Bernier, voyageur célèbre, élève de Gassendi, avait composé un abrégé de la philosophie de ce maître.

2. Cusco, capitale du Pérou sous les Incas. La capitale actuelle est Lima.

3. Montagne où se trouvent des mines d'argent.

« Oh! que si cet hiver un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil!
Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense! »
Disoit le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarrheux :
Voilà son gendre riche ; en est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.
Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
Il vivroit plus content, si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scélérat ;
L'argent seul au palais peut faire un magistrat[1].
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme?
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.

1. On achetait alors les charges de juge.

Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
J'estime autant Patru[1], même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce sage insensé[2]
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : « Je suis libre. »
De la droite raison je sens mieux l'équilibre;
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger, et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poëte naissant[3] :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès lors à la richesse il fallut renoncer :
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et surtout redoutant la basse servitude,

1. Fameux avocat et le meilleur grammairien de son siècle. (B.)
2. Ce trait est attribué à Cratès, philosophe cynique.
3. La famille de Boileau, dont presque tous les membres avaient été greffiers, voyait en effet avec déplaisir Boileau quitter la robe pour prendre la plume.

La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits
C'en est trop ; mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille;
Me dit que ses bienfaits, dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme.
Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

ÉPITRE VI.

1677.

A. M. DE LAMOIGNON, AVOCAT GÉNÉRAL[1].

LA CAMPAGNE ET LA VILLE.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village[2] ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,

1. Chrétien-François de Lamoignon, fils aîné du premier président du Parlement de Paris, Guillaume de Lamoignon, était alors avocat général au Parlement. Homme d'esprit et de goût, il aimait à recevoir pendant les vacances, à sa maison de campagne, les hommes distingués dans les lettres, tels que Racine, Boileau et Bourdaloue. Il ne fut pas, comme son père, premier président, mais seulement président à mortier.

2. Ce petit village est Hautile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, qui appartenait à Dongois, greffier en chef du Parlement et neveu de Boileau.

Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui;
Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain[1],
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne;
Et mieux que Bergerat[2] l'appétit l'assaisonne.

1. René Brulart, comte du Broussin, faisait partie du fameux ordre des Coteaux. Il traitait sérieusement de l'ordonnance d'un repas et dogmatisait sur la vertu des ragoûts et des sauces.

2. Bergerat était le premier restaurateur de l'époque.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !
Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter :
Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
« Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire[1].
— Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
Pradon a mis au jour un livre contre vous[2] ;
Et, chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un caudebec[3] j'en ai lu la préface.
L'autre jour, sur un mot la cour vous condamna ;
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina ;
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
D'un pasquin[4] qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
— Moi ? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal. »
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal

1. Allusion au duc de Montausier, qui voulait qu'on jetât les poëtes satiriques à la rivière.

2. Il s'agit de la préface de la *Phèdre* de Pradon.

3. Caudebec est une ville de Normandie où l'on faisait alors des chapeaux de laine assez à la mode.

4. On disait alors un pasquin pour un récit satirique. Ce mot vient sans doute de la malicieuse statue qui porte à Rome le nom de Pasquin, et dont nous avons fait le mot *pasquinade,* qui n'a pas la même signification que celui de pasquin.

Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un foible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi[1];
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
« Non ; à d'autres, dit-il; on connoît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?
— Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
— Ah! monsieur, vos mépris vous servent de louanges. »
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les Muses :
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.
« Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambrai[2], des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur[3] rend la gloire complète.

1. On faisait alors courir sous le nom de Boileau une foule de mauvais écrits qui le blessaient doublement dans son honneur d'homme et de poëte.

2. Cambrai, assiégé plusieurs fois en vain, venait d'être pris en 1677.

3. Philippe duc d'Orléans, frère du roi, avait gagné la bataille de Cassel. Malheureusement les applaudissements exagérés qu'il reçut mécontentèrent le roi, qui ne lui confia plus dès lors aucune armée à commander.

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler! »
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler
Et, dans ce temps guerrier, si fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
Et, justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît; et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion [1],
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux.
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville[2].
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux
Où Polycrène [3] épand ses libérales eaux,

1. Le Lion, un des signes du zodiaque.
2. Maison de campagne de M. de Lamoignon.
3. Fontaine, à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par feu le premier président Guillaume de Lamoignon, pour rendre plus facile aux poëtes qu'il recevait à Bâville la comparaison avec l'Hippocrène, la fontaine des Muses.

Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude;
Chercher quels sont les biens véritables ou faux,
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Où la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse!
Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux!

ÉPITRE VII[1].

1677.

A M. RACINE.

LE PROFIT A TIRER DES CRITIQUES.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé[2].
Ne crois pas toutefois, par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

1. Quand parut cette épître, la *Phèdre* de Racine venait d'être représentée, et malgré sa supériorité sur celle de Pradon, les ennemis de Racine, à la tête desquels se trouvait le duc de Nevers, avaient usé de tous les moyens pour éloigner ce chef-d'œuvre de la scène. Racine avait dès lors pris le parti de renoncer à travailler pour le théâtre. C'est dans la pensée de le dissuader de ce dessein que Boileau écrivit cette épître.

2. Célèbre comédienne formée par les avis et les conseils de Racine.

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent :
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux ;
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie ;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière[1],
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habit de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur[2] vouloit la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortoit au second acte :
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu[3];
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre[4].

1. Sans l'intervention du roi, le corps de Molière n'aurait pu être placé en terre sainte, car il était mort sous le coup de l'excommunication qui frappait alors tous les comédiens.

2. Le commandeur de Souvré, dont Boileau a déjà parlé dans la satire du repas ; il s'était prononcé contre l'*École des Femmes*. L'autre était le vicomte de Broussin, de l'ordre des Coteaux, qui pour faire la cour au commandeur de Souvré, sortit d'une représentation de *l'École des Femmes*, au second acte, n'ayant pas, disait-il, la patience d'écouter une pièce où les règles étaient à ce point violées.

3. Bourdaloue avait prêché contre l'auteur du *Tartuffe*.

4. Le nommé Plapisson, qui eut l'insolence de se retourner vers le parterre à une représentation de *l'École des Femmes* en s'écriant : « Ris donc, parterre! ris donc. » Molière a retracé ce fait dans sa petite comédie intitulée la *Critique de l'École des Femmes*.

Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Sur les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli[1] sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid*[2] persécuté *Cinna* doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de *Pyrrhus*[3]
Doit les plus nobles traits dont tu peignisBurrhus[4].
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,

1. Corneille avait alors complétement abandonné le théâtre.

2. Le *Cid* parut en 1636 et fut l'occasion d'une véritable émeute littéraire qui, loin de l'éteindre, augmenta encore l'enthousiasme public.

3. L'*Andromaque* de Racine fut au début l'objet de critiques aussi vives que le *Cid*, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir un égal succès.

4. Burrhus, gouverneur de Néron, un des principaux personnages de la tragédie de *Britannicus*.

Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant, m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Eh! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin[1] les admire;
Que l'auteur du *Jonas*[2] s'empresse pour les lire;

1. Traducteur de l'*Énéide* et auteur du premier opéra qui ait paru en France.
2. Coras.

Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot[1],
Ou le sec traducteur du françois d'Amyot[2] :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché ; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne[3],
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits ;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché[4] préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

1. Linière.

2. Le sec traducteur d'*Amyot* est l'abbé Tallemant qui gâta plus souvent, dans sa version des Vies de Plutarque, l'excellente traduction d'*Amyot* qu'il ne la rajeunit.

3. Les grands seigneurs que nomme ici Boileau étaient pour lui des amis sincères et des juges éclairés.

La Rochefoucauld est l'auteur des *Maximes*, Marsillac est son fils. Pomponne, fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu d'Antoine Arnauld le théologien janséniste, était un homme de goût, qui mourut ministre d'État en 1699.

4. Fameux joueur de marionnettes qui donnait ses représentations près du Pont-Neuf, au bas de la rue Guénégaud.

ÉPITRE VIII.

1675.

AU ROI.

REMERCÎMENT.

Grand roi, cesse de vaincre[1], ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon style est né pour la satire;
Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer
Tantôt, dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode;
Tantôt d'une Énéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux :

1. Au moment où Boileau allait publier cette épître qu'il appelle son « remerciement au roi », le grand roi Louis XIV n'avait que trop cessé de vaincre, et Turenne venait de mourir. Le début pouvait sembler une ironie, et Boileau fut forcé d'attendre, avant de laisser imprimer sa pièce, le rétablissement des affaires.

Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume, et ne t'honorent pas.
Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissoit, pour le moins, respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sauroit se racquitter.
Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un mot à décrire.
Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés.
Ton courage, affamé de péril et de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
Nous laisse pour un an d'actions à compter.
Que si quelquefois, las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus:
Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes :
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontens :
Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
A besoin, pour marcher, de colère et de bile.
Notre style languit dans un remercîment,
Mais, grand roi, nous savons nous plaindre élégamment.
Oh! que, si je vivois sous les règnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres,

Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtoient que leur nom;
Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toujours sous ton règne il faut se récrier :
Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée,
Et mes chagrins sans fiel et presque évanouis,
Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant *la Pharsale*[1] approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée;
La licence partout règne dans les écrits :
Déjà le mauvais sens, reprenant ses esprits,
Songe à nous redonner des poëmes épiques[2],
S'empare des discours mêmes académiques;
Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
Et la scène françoise est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le pénible volume,
Et ma muse, occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi[3]!
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher :
Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
Et, depuis que tes dons sont venus m'accabler,

1. La *Pharsale*, de Brébeuf.
2. *Childebrand* et *Charlemagne*, poëmes qui n'ont point réussi. — Le premier était de Carel de Sainte-Garde; le second, de Louis le Laboureur.
3. Boileau venait d'être nommé historiographe du roi.

Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je? un remords légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnoissance;
Et que par tes présens mon vers décrédité
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.
Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps, comme moi tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius[1],
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius[2],
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités,

1. Sénateur romain. César l'exclut du sénat; mais il y rentra après sa mort.

2. Fameux musicien, le plus estimé de son temps et fort chéri d'Auguste. Il avait la manie de ne pas chanter quand on l'en priait, et ne s'arrêtait plus quand on ne lui demandait rien. Horace ajoute qu'il menait un train magnifique et que c'était un bourreau d'argent.

Quand j'entends le lecteur qui me crie : « Arrêtez.
Horace eut cent talens ; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous passez en audace et Perse et Juvénal ;
Mais sur le ton flatteur Pinchêne est votre égal. »
A ce discours, grand roi, que pourrois-je répondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre ;
Et, sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

ÉPITRE IX.

1675.

AU MARQUIS DE SEIGNELAY.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI.

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay[1], c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Èbre[2] jusqu'au Gange[3],
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, et rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui, dans un vain sonnet, placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;

1. Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État, mort en 1690, fils de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État. Son père le formait aux grandes affaires et lui confia l'année suivante l'administration de la marine où il développa les talents d'un véritable homme d'État. Aussi quand il mourut, à l'âge de 40 ans, sa mort fut considérée comme une perte publique.
2. Rivière d'Espagne.
3. Rivière des Indes.

Et, fiers du haut étage où La Serre[1] les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte :
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens;
Mais un auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage,
Va louer Monterey[2] d'Oudenarde forcé[3],
Ou vante aux Électeurs Turenne repoussé[4].
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux-arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'égaler à Mécène,
Le comparoit au fils de Pélée[5] ou d'Alcmène[6] :
Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient Louis;
Et, glaçant d'un regard la muse et le poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrète.

1. La Serre composait, sous le titre de *Portraits*, des éloges en vers et en prose.
2. Gouverneur des Pays-Bas.
3. Monterey avait assiégé Oudenarde; Condé le força de lever le siége avec précipitation le 12 septembre 1674.
4. Turenne, au contraire, avait battu l'armée des Électeurs à Turckheim, le 5 janvier 1675.
5. Achille.
6. Hercule.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et petiller mes yeux?
Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend;
C'est là ce que n'ont point *Jonas* ni *Childebrand*[1],
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, *Miroir d'amour*, *Amitiés*, *Amourettes*[2],
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

1. *Jonas*, poëme de Coras; *Childebrand*, poëme de Sainte-Garde.
2. *La Montre*, mélange de vers et de prose, par Bonnecorse; *le Miroir d'amour*, ou *la Métamorphose d'Oronte en miroir*, conte de Charles Perrault; *Amitiés, Amours et Amourettes*, par Le Pays.

Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent :
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin[1] plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis[2] étoit né doux, commode, agréable;
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
Des auteurs décriés il prend en main la cause;

1. Le duc de Montausier.
2. Le comte de Fresque qui avait, dit Brossette, une ignorance aimable, et disait agréablement des incongruités.

Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux [1];
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
Le vice toujours sombre aime l'obscurité ;
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
  Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé :
On ne connoissoit point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignoroit le parjure;
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.

1. Lulli, qui adorait la bouffonnerie et aimait à jouer de méchants tours pour le plaisir de les jouer. On les lui passait, parce que ses plaisanteries amusaient. Boileau a dû en prendre de l'humeur ainsi que La Fontaine, qui ne s'est mis qu'une seule fois en colère dans sa vie contre ce même Lulli.

Chacun chercha pour plaire un visage emprunté :
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins;
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil [1].
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que, d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers :
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.

1. Ménage avait comparé Abel Servien au soleil, tout borgne qu'il était. Il est vrai de dire que Servien, surintendant des finances, pouvait

Faire dans un écu reluire le soleil.

Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues;
Décrire ton esprit ami de la raison,
Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse;
Ta probité sincère, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable[1],
Et, non moins qu'aux Flamands, qu'aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle tableau;
Et, dans Senef[2] en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux!
Il auroit beau crier : « Premier prince du monde!
« Courage sans pareil! lumière sans seconde[3]! »
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet[4].

1. Louis de Bourbon, prince de Condé, mort en 1686.
2. Combat fameux de M. le Prince.
3. Commencement du poëme de *Charlemagne*. (B.)
4. Louis le Laboureur, ayant présenté au prince de Condé le poëme de *Charlemagne*, le prince en lut quelques vers et donna le livre à Pacolet, son valet de chambre.

PRÉFACE

COMPOSÉE EN 1695, ET PUBLIÉE A LA TÊTE DES TROIS DERNIÈRES ÉPITRES.

Je ne sais si les trois nouvelles épîtres que je donne ici au public auront beaucoup d'approbateurs; mais je sais bien que mes censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique : car tout y est extrêmement hasardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, et n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage; dans le second, je m'entretiens avec mon jardinier de choses très-basses et très-petites; et dans le troisième, je décide hautement du plus grand et du plus important point de la religion, je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces censeurs, pour attaquer en moi et le poëte orgueilleux, et le villageois grossier, et le théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a longtemps de ne rien répondre, au moins

sur le ton sérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes épitres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes; et si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le public n'est pas un juge que l'on puisse corriger, ni qui se règle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces écrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, et à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs; et la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois épitres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, et principalement celle de l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, et où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit et de lumières. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles pour être présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux; mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux épitres, quoique dans le style enjoué, étoient pourtant des épitres morales, où il n'étoit rien enseigné que de vertueux; qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pour-

roient même faire une diversité agréable ; et que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si légère satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, et on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront guère de lire les entretiens que je puis avoir avec mon jardinier et avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière, savoir celle qui traite de l'amour de Dieu ; et que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vraisemblablement sera la dernière pièce de poésie qu'on aura de moi ; mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, et mes emplois historiques ne me laissant guère le temps de m'appliquer à chercher et à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux lecteurs. Avant néanmoins que de finir cette préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui, n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon épître soit fort infaillible, et appréhenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu

plusieurs fois cette épître à un fort grand nombre de docteurs de Sorbonne, de pères de l'Oratoire et de jésuites très-célèbres, qui tous y ont applaudi, et en ont trouvé la doctrine très-saine et très-pure; que beaucoup de prélats illustres à qui je l'ai récitée en ont jugé comme eux; que Mgr l'évêque de Meaux[1], c'est-à-dire une des plus grandes lumières qui aient éclairé l'Église dans les derniers siècles, a eu longtemps mon ouvrage entre les mains, et qu'après l'avoir lu et relu plusieurs fois, il m'a non-seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit; enfin, que, pour mettre le comble à ma gloire, ce saint archevêque[2] dans le diocèse duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand prélat, dis-je, aussi éminent en doctrines et en vertus qu'en dignité et en naissance, que le plus grand roi de l'univers, par un choix visiblement inspiré du ciel, a donné à la ville capitale de son royaume, pour assurer l'innocence et pour détruire l'erreur, Mgr l'archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon épître, et a eu même la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis; et m'a

1. Jacques-Bénigne Bossuet. Bossuet écrivait, en 1695, à l'abbé Renaudot : « Si je me fusse trouvé ici quand vous m'avez honoré de votre visite, je vous aurois proposé le pèlerinage d'Auteuil, avec M. l'abbé Boileau, pour aller entendre de la bouche inspirée de M. Despréaux l'hymne céleste de *l'Amour de Dieu*. C'est pour mercredi. Je vous invite à dîner.... Après nous irons, je vous en conjure. »

2. Louis-Antoine de Noailles, cardinal, archevêque de Paris.

enfin accordé aussi son approbation, avec des éloges dont je suis également ravi et confus.

Au reste, comme il y a des gens qui ont publié que mon épître n'étoit qu'une vaine déclamation qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé ; je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue et dans les termes qu'on la soutient en plus d'un école. La voici : « Attritio ex gehennæ metu suf-« ficit, etiam sine ulla Dei dilectione, et sine ullo ad « Deum offensum respectu ; quia talis honesta et su-« pernaturalis est[1]. » C'est cette proposition que j'attaque et que je soutiens fausse, abominable, et plus contraire à la vraie religion que le luthéranisme ni le calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, et qu'on ne l'ait même insérée dans quelques catéchismes en des mots fort approchans des termes latins que je viens de rapporter.

1. C'est-à-dire : « L'attrition qui résulte de la crainte de l'enfer suffit, même sans aucun amour de Dieu, et sans aucun rapport à ce Dieu qu'on a offensé ; une telle attrition suffit, parce qu'elle est honnête et surnaturelle. »

ÉPITRE X[1].

1695.

A MES VERS.

DÉTAILS DE LA VIE DE L'AUTEUR.

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine,
Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine.
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déjà chez Barbin[2], ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains et foibles enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyez sur les pas de vos heureux aînés
Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville et les provinces;
Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.

1. Boileau avait près de soixante ans quand il composa cette épître, pour laquelle il eut toujours une grande prédilection, et qu'il intitulait lui-même ses *inclinations*.
2. Libraire du Palais.

Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
Le temps n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force[1],
Du Parnasse françois formant les nourrissons,
De si riches couleurs habilloit ses leçons[2];
Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime[3];
A tout le genre humain sut faire le procès[4],
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès[5].
Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.
  Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sur mes faux cheveux blancs déjà toute chenue[6],
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans[7],
Cessez de présumer dans vos folles pensées,
Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés;
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés :
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Du public exciter les justes moqueries;
Et leur auteur, jadis à Regnier préféré,
A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier : « O vieillesse ennemie!
« N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie[8]? »

1. Boileau passe ici en revue ses principaux écrits.
2. Allusion à l'*Art poétique*.
3. — à la Satire II adressée à Molière.
4. — aux Satires IV et VIII.
5. — à la Satire IX.
6. L'auteur avait pris perruque.
7. Cinquante-huit ans; mais il en avait réellement cinquante-neuf en 1695.
8. Premiers vers du monologue de don Diègue dans le *Cid*.

Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards
Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.
« Que veut-il? dira-t-on; quelle fougue indiscrète
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète?
Quels pitoyables vers! quel style languissant!
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène. »
Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux,
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de chimie[1];
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté,
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique;
Vous irez à la fin, honteusement exclus,
Trouver au magasin *Pyrame* et *Régulus*[2],
Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
Les méditations de Buzée et d'Hayneuve[3];
Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,

1. Pradon était d'une ignorance fabuleuse.
Il s'excusait de ne pas connaître la place d'une ville parce qu'il n'avait pas étudié la *chronologie*. Il était donc possible de supposer qu'il confondait des figures de rhétorique avec des figures de géométrie.

2. *Pyrame* et *Régulus* sont deux tragédies de Pradon.

3. Buzée et Hayneuve étaient deux pères jésuites, auteurs de méditations pieuses. Il paraît que Thierri, le libraire de Boileau, employait à cet usage les tragédies de Pradon.

Souffrir tous les affronts au *Jonas*[1] reprochés.
Mais quoi! de ces discours bravant la vaine attaque,
Déjà, comme les vers de *Cinna*, d'*Andromaque*,
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité!
Eh bien! contentez donc l'orgueil qui vous enivre;
Montrez-vous, j'y consens : mais du moins dans mon livre,
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture :
Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit sans être malin ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage;
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune,

1. Le *Jonas* est la fameuse épopée biblique de Coras qui revient si souvent sous la plume de Boileau.

Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère [1],
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes;
Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits;
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vue à Colbert inspiroit l'allégresse;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens [2] affoibli,
Retiré de la cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude [3].
Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
Etant, comme je suis, ami si déclaré [4],
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,

1. Anne de Niélé, mère de Boileau.
Elle mourut à l'âge de vingt-huit ans, en 1638, deux ans après la naissance de son fils.
2. La vue et l'ouïe.
3. A Auteuil.
4. Les jésuites Rapin, Bourdaloue, Bouhours, d'Olivet, etc.

Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie[1].
Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer :
Allez, jusqu'où l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe[2],
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspe :
Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
Adieu, mes vers, adieu, pour la dernière fois.

1. Arnauld avait fait une dissertation pour justifier Boileau contre ses détracteurs.
2. Fleuve des Indes.

ÉPITRE XI.

1695.

A MON JARDINIER[1].

LE TRAVAIL.

Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître,
Antoine[2], gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil[3],
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de La Quintinie[4];

1. Horace a également adressé une épître à son fermier, dans laquelle il établit un parallèle entre la vie des champs et celle de la ville. Boileau, au contraire, en s'adressant à son jardinier lui démontre qu'il existe d'autres travaux que les travaux matériels, et que ceux de l'esprit ne sont pas moins pénibles.

2. Le jardinier de Boileau s'appelait Antoine Riquet ou Riquié.

3. On écrit chèvrefeuille. C'est ce qui fit dire à Voltaire dans son épître à Boileau :

J'ai vu le jardinier de la maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil.

4. Jean de La Quintinie était directeur des jardins du Roi, et tan-

Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines !
Mais parle : raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux.
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin[1] des quatre fils Aimon
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?
Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.
Que penserois-tu donc, si l'on t'alloit apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes insensées
Un bizarre portrait de ses folles pensées ?
« Mon maître, dirois-tu, passe pour un docteur,

dis que Le Nôtre dessinait les jardins, que Mansard construisait les palais, il plantait les arbres et disposait les fleurs dans les parterres et les plates-bandes.

1. Ce cousin des quatre fils Aymon est l'enchanteur Maugis, un des héros importants de ce poème.

Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui falloit toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée. »
Antoine, tu crois donc de nous deux, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi?
Oh! que tu changerois d'avis et de langage,
Si deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poëte et bel esprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit
Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses;
Fît, des plus secs chardons, des œillets et des roses;
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité;
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau[1], sût satisfaire Termes[2];
Sût, dis-je, contenter, en paroissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour!
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle et ton rateau :
« J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,

1. Daguesseau n'avait encore que vingt-sept ans, et déjà son talent s'était fait remarquer dans les délicates fonctions d'avocat général. Il fut nommé plus tard procureur général et enfin chancelier de France, et a laissé à sa mort, en 1750, la réputation d'un savant jurisconsulte et d'un intègre magistrat.

2. De Pardaillan de Gondrin, marquis de Termes, premier valet de chambre du roi. Saint-Simon prétend que le fils et le neveu du prince de Condé lui firent donner à Versailles une grêle de coups de bâton par des gardes-suisses, et qu'il n'en demanda aucune réparation.

Me lasser à chercher des visions cornues,
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.
Approche donc, et viens; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poëtes
Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais;
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées[1],
On voit sous les lauriers haleter les Orphées[2],
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfans de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,

1. Les Muses.
2. Les poetes.

Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords ;
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique et les gouttes cruelles;
Guenaud, Rainssant, Brayer [1], presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

1. Médecins alors en grand renom.

ÉPITRE XII.

1695.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT[1].

L'AMOUR DE DIEU.

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme, au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles germaniques[2],
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,

1. En écrivant cette épître, Boileau ne cédait pas seulement à un besoin religieux d'exprimer sa pensée, il voulait montrer que la poésie sait s'élever aux sujets les plus graves. L'abbé Renaudot, auquel elle est dédiée, était un savant de l'Académie française, lié avec Bossuet et les grands écrivains de son temps, et c'est lui qui a continué l'ouvrage d'Arnauld, *la Perpétuité de la Foi*.

2. Luther.

Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.
Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme;
Le Saint-Esprit revient habiter dans son âme,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême
Pour chasser le démon se sert du démon même.
Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire;
Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour, essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous dispose et nous aide;
Mais il ne vient jamais, que l'amour ne succède.
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensés, ignorans séducteurs,
Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,
Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.
Quoi donc! cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,

Par des formalités gagner le paradis!
Et parmi les élus, dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacremens reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés!
Peut-on se figurer de si folles chimères[1]?
On voit pourtant, on voit des docteurs même austères
Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidèles;
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à le repousser, les plus hardis mollissent;
Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi? Non ; sans peur, sur ta trace,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le soutiens, il seroit moins affreux
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est, et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme;
Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connoître un créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,

1. Boileau semble ici prendre la défense du jansénisme, tout en exprimant cependant une doctrine irréprochable.

Je n'entends pas ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie et de ravissement,
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs;
Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même;
Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique [1],
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu, dans les bras du démon.
Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
Combattez-vous vos sens? domptez-vous vos foiblesses?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve;
Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,

1. Quiétistes, dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII, et qui eurent pour chef le prêtre espagnol Molinos, qui publia un livre ascétique, où il enseignait des pratiques faites pour élever l'âme à un état de *quiétude* où elle ne faisait plus aucun usage de ses facultés.

Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphème,
Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.
« Mais s'il faut qu'avant tout, dans une âme chrétienne,
Diront ces grands docteurs [1], l'amour de Dieu survienne,
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole. »
Oh! le bel argument digne de leur école!
Quoi! dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
Le vœu du sacrement n'est-il pas renfermé?
Un païen converti, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême,
Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché
Qu'il ne veuille à l'église avouer son péché?
Du funeste esclavage où le démon nous traîne
C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne :
Aussi l'amour d'abord y court avidement;
Mais lui-même il en est l'âme et le fondement.
Lorsqu'un pécheur, ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer.
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser :
C'est par lui que dans nous la grâce fructifie;
C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie;
Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien;
Et sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.
A ces discours pressans que sauroit-on répondre?
Mais approchez; je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc : quand nous sommes absous,

1. Les Jésuites.

Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous?
S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son amour suprême?
Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse :
Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie, et que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici-bas souvent inquiète et sans joie,
Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre âme soit remplie;
Et Dieu, sourd à nos cris s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes;
Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes,
Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle
Un jour des vrais enfans doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un esclave craintif,
Où crut voir Abéli[1] quelque amour négatif.
Mais quoi! j'entends déjà plus d'un fier scolastique
Qui, me voyant ici sur ce ton dogmatique
En vers audacieux traiter ces points sacrés,
Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés;
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,

1. Abéli, ou plutôt Abelly, d'abord curé de Saint-Josse, à Paris, puis évêque de Rodèz, est l'auteur d'un ouvrage qui n'est lu de personne, intitulé *la Moelle théologique* et dans lequel il cherchait à adoucir certaines doctrines, en quelque sorte implacables sur la pénitence.

Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val[1]?
Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains docteurs encore, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problème douteux!
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du chrétien rayer la charité!
  Si j'allois consulter chez eux le moins sévère,
Et lui disois : « Un fils doit-il aimer son père?
— Ah! peut-on en douter? » diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce même moment :
« L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable? »
Leur plus rigide auteur n'ose le décider,
Et craint, en l'affirmant, de se trop hasarder!
  Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bizarre, et pourtant assez vive,
Que je sus l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au sujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre eux[2] m'insulta sur ce que j'osai dire
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,

1. Gamache, Isambert et du Val, disciples de la philosophie de saint Thomas, ont laissé des ouvrages de théologie.
2. Le jésuite Cheminais.

Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
« Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme. »
O ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant réprouvé! « Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans et les morts,
Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse,
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, donc infâme,
« Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
« Malheureux qui soutins que l'homme dut m'aimer;
« Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer,
« Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
« Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
« De quelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
« Et garda le premier de mes commandemens? »
Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage :
Mais à vous tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé,
« Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :
« Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles
« Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles[1],
« Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur!
« De l'importun fardeau d'aimer son Créateur;
« Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
« Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges. »
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je crois, sans l'offenser,

1. Le concile de Trente, qui se tint de 1545 à 1563 et qui fut provoqué par les demandes des protestants qui récusèrent cependant son autorité même avant sa réunion. Néanmoins ses décisions furent accueillies en France et dans toute la chrétienté sans presque aucune difficulté.

« Oh! que pour vous mon cœur moins dur et moins farouche,
« Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche! »
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,
Soutenir l'amertume et la dérision. »
  L'audace du docteur, par ce discours frappée,
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout à coup, et, murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce [1],
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

1. Binsfeld, chanoine de Trèves et Basile Ponce, de l'ordre de Saint-Augustin, étaient deux défenseurs de la fausse attrition.

LE LUTRIN

POËME HÉROÏ-COMIQUE[1].

1672-1683.

AU LECTEUR[2].

Je ne ferai point ici comme Arioste, qui quelquefois, sur le point de débiter la fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue, et l'appuie même de l'autorité de l'archevêque Tur-

1. Le trésorier remplit la première dignité du Chapitre dont il est ici parlé et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la deuxième dignité. Il y avait autrefois dans le chœur, à la place de celui-ci (du chantre) un énorme pupitre ou lutrin qui le couvrait presque tout entier; il le fit ôter. Le trésorier voulut le faire remettre. De là arriva une dispute qui fait le sujet de ce poëme.

2. Cet avis est placé avant *le Lutrin* dans les éditions des Œuvres de Boileau publiées en 1674 et 1675.

pin[1]. Pour moi, je déclare franchement que tout le poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, et que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé Pourges[2], du nom d'une petite chapelle qui étoit autrefois proche de Montlhéry. C'est pourquoi le lecteur ne doit pas s'étonner que, pour y arriver de Bourgogne, la Nuit prenne le chemin de Paris et de Montlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce poëme. Il n'y a pas longtemps que dans une assemblée où j'étois, la conversation tomba sur le poëme héroïque. Chacun en parla suivant ses lumières. A l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis; je soutins ce que j'ai avancé dans ma poétique : qu'un poëme héroïque pour être excellent, devoit être chargé de peu de matière, et que c'étoit à l'invention à la soutenir et à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup; mais, après bien des raisons alléguées pour et contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces sortes de disputes : je veux dire qu'on ne se persuada point l'un l'autre, et que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée,

1. Turpin, Tulpin ou Tilpin, moine de Saint-Denis, puis archevêque de Reims, mourut à la fin du huitième siècle. Il n'y a nulle apparence qu'il soit l'auteur de la chronique fabuleuse qui porte son nom. Ce roman n'a été composé, selon Huet, qu'après l'an 1000; et ceux qui l'attribuent à un moine du Dauphiné, en retardent la composition jusqu'à 1092.

2. Le poëte, ne voulant pas nommer la Sainte-Chapelle de Paris, avait d'abord indiqué celle de Bourges; il jugea ensuite à propos de changer Bourges en Pourges.

on parla d'autre chose, et on se mit à rire de la manière dont on s'étoit échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie à faire sérieusement de très-grandes bagatelles, et qui se font souvent une affaire considérable d'une chose indifférente.

A propos de cela un provincial raconta un démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite église de sa province, entre le trésorier et le chantre, qui sont les deux premières dignités de cette église, pour savoir si un lutrin seroit placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela un des savans de l'assemblée, qui ne pouvoit pas oublier sitôt la dispute, me demanda si moi qui voulois si peu de matière pour un poëme héroïque, j'entreprendrois d'en faire un sur un démêlé aussi peu chargé d'incidens que celui de cette église. J'eus plutôt dit, pourquoi non? que je n'eus fait réflexion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, et je ne pus m'empêcher de rire comme les autres, ne pensant pas en effet moi-même que je dusse jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je rêvai à la chose, et ayant imaginé en général la plaisanterie que le lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient m'en fit faire encore vingt autres : ainsi de vingt vers en vingt vers, j'ai poussé enfin

l'ouvrage à près de neuf cents vers[1]. Voilà toute l'histoire de la bagatelle que je donne au public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée; mais des raisons très-secrètes[2], et dont le lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eût été les misérables fragmens qui en ont couru[3]. C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé dans notre langue : car, au lieu que dans l'autre burlesque, Didon et Énée parloient comme des harengères et des crocheteurs, dans celui-ci une horlogère et un horloger[4] parlent comme Didon et Énée. Je ne sais donc si mon poëme aura les qualités propres à satisfaire un lecteur; mais j'ose me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'ouvrage de cette nature en notre langue, *la Défaite des bouts-rimés* de Sarasin[5], étant plutôt une pure allégorie qu'un poëme comme celui-ci.

1. *Le Lutrin* a plus de douze cents vers aujourd'hui.
2. Le poëme n'était pas achevé : voilà tout le secret.
3. Ces fragments avaient même été imprimés en 1673, à la suite de *la Réponse au Pain bénit* du sieur de Mariguy.
4. Dans la suite l'horloger et l'horlogère ont été remplacés par un perruquier et une perruquière.
5. *Dulot vaincu* ou *la Défaite des bouts-rimés*, poëme de Sarasin.

AVIS AU LECTEUR[1].

Il seroit inutile maintenant de nier que le poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le trésorier et le chantre ; mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction ; et tous les personnages y sont non-seulement inventés, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens, non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y

1. Cet avis terminait la préface générale que Boileau avait mise à la tête de ses œuvres, dans l'édition de 1683 : il le plaça en 1701 à la tête du *Lutrin*.

soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi, qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes satires faisoient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissemens, c'est-à-dire à ses lectures et

à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité et de justice! Quel fonds inépuisable de piété et de zèle! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans; et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables; et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point; et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

CHANT I.

1672.

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église[1] exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!
Et toi, fameux héros[2], dont la sage entremise

1. L'édition in-4° de 1674 porte : *Dans Pourges autrefois*. On avait imprimé *Bourges ;* mais Boileau fit gratter dans tous les exemplaires la boucle inférieure du *B*. On aperçoit encore dans ces exemplaires les traces de cette opération faite avec la pointe du canif. Quelques-unes des éditions suivantes n'offrent ici que l'initiale *P* : *Dans P.... autrefois*. Celle de 1683 porte la leçon qui est restée : *Dans une illustre église*.

2. M. le premier président de Lamoignon.

De ce schisme naissant débarrassa l'Église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.
  Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle
Paris voyoit fleurir son antique chapelle ;
Ses chanoines vermeils et brillans de santé
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde encor toute noire de crimes
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes[1],
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Évreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands;
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse;
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
Elle seule la brave; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

1. Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvents à l'occasion de quelques supérieurs qu'on y voulait élire.

« Quoi! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes, et Célestins[1]!
J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins[2]!
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels? »
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier[3].
Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,

1. Les dissensions de ces moines avaient donné lieu à un arrêt du Parlement rendu au mois d'avril 1667 sur le réquisitoire de l'avocat général Talon.

2. Tous les deux ans, les Augustins du grand couvent nommaient, en chapitre, trois jeunes religieux pour faire leur licence en Sorbonne. L'an 1658, le chapitre, au lieu de trois, en nomma neuf, pour trois licences consécutives. Le Parlement cassa cette élection prématurée, ordonna aux Augustins de procéder à une nomination plus régulière, c'est-à-dire pour une seule licence; et, sur leur refus, envoya des archers pour les y contraindre. Les religieux se mettent en défense, sonnent le tocsin, tirent sur les archers, apportent le saint sacrement sur le champ de bataille, et sont pourtant forcés de capituler. On se donne des otages de part et d'autre; on convient que les assiégés auront la vie sauve. Les commissaires du Parlement entrent dans le monastère; ils font arrêter et conduire à la Conciergerie onze religieux. Mais vingt-sept jours après, le cardinal Mazarin, l'ennemi du Parlement, met en liberté les onze prisonniers qui sont reconduits en triomphe et dans les carrosses du roi, à leur couvent. Leurs confrères vont les recevoir en procession, des palmes à la main, sonnent toutes les cloches et chantent le *Te Deum*. La Fontaine a composé sur cet événement une ballade.

3. Titre du prélat qui gouverne la Sainte-Chapelle.

En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat [1], muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'Église,
Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
« Tu dors, prélat, tu dors! et là-haut à ta place
Le chantre [2] aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les OREMUS, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions!
Tu dors! attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché. »
Elle dit : et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie;
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens :

1. Ce personnage était Claude Audri, d'abord camérier du cardinal Mazarin, puis évêque de Coutances, enfin trésorier de la Sainte-Chapelle.

2. Le chantre se nommait Jacques Barrin, et était le fils du maître des requêtes La Galissonnière.

Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle[1],
En vain par ses conseils sagement le rappelle;
Lui montre le péril; que midi va sonner;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »
Ainsi dit Gilotin; et ce ministre sage
Sur table, au même instant, fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin; mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et, sortant, de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher des bataillons de grues[2],
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre[3] ou du Strymon[4] vient d'occuper les bords

1. Le véritable nom de ce personnage était Gueronnet. Le trésorier lui donna depuis la cure de la Sainte-Chapelle.

2. Imitation d'un passage d'Homère au commencement du livre III de l'*Iliade*.

3. Fleuve de Thrace.

4. Fleuve de l'ancienne Thrace.

A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton ;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
Il l'avale d'un trait, et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :
« Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses lignes,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé ;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe ;
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos !*
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes. »
Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours :
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire ;
Quand Sidrac[1], à qui l'âge allonge le chemin,

1. Sidrac est le vrai nom d'un vieux chapelain de la Sainte-Chapelle.

Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :
Il sait de tous les temps les différens usages :
Et son rare savoir, de simple marguillier[1],
L'éleva par degrés au rang de chevecier[2].
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance;
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :
« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs.
Prélat, et, pour sauver tes droits et ton empire,
Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le chantre,
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,

1. C'est celui qui a soin des reliques. (B.)
2. C'est celui qui a soin des chapes et de la cire. (B.)

Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Église :
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :
Ces vertus dans Aleth[1] peuvent être en usage ;
Mais dans Paris plaidons : c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;
Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même. »
Ce discours aussitôt frappe tous les esprits ;
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
« Le sort, dit le prélat, vous servira de loi[2] :
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »
Il dit : on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.

1. Nicolas Pavillon, alors évêque d'Aleth, fut un modèle de vertu évangélique. Il fut cependant soupçonné de jansénisme.
2. Homère, *Iliade*, livre VII, vers 171.

Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire ; et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait ; et bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour[1].
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière.
Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit longtemps, dit-on, avant le sacrement ;
Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblage,
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le prélat par grâce
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude[2], sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur ;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,

1. Molière en a peint le caractère dans *le Médecin malgré lui*. Ce héros comique était d'abord un horloger. Boileau avait pris ce biais pour déguiser un peu le personnage réel qu'il voulait peindre, et qui était le perruquier Didier L'Amour, fort connu dans la cour du Palais, où il tenait sa boutique.

2. Boirude pour François Sirude, sacristain, puis vicaire de la Sainte-Chapelle : il portait la croix ou la bannière à la procession.

Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève ; et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT II.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles[1],
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière ;
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :
« Oses-tu bien encor, traître, dissimuler[2] ?
Dit-elle; et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée,
Ni ton épouse enfin, toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir !
Perfide! si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle,

1. *Énéide*, liv. IV, vers 118.
2. *Énéide*, liv. IV, vers 305.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas?

L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quel aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église?
Où vas-tu, cher époux? est-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes désirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens, ni promesses,
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ. »
En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet [1] voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin rappelant son audace première :
« Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée,
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre :

1. Placet, sorte de siége qui n'a ni dos ni bras; espèce de tabouret fort bas. Autant valait tomber par terre.

Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre;
Et toi-même, donnant un frein à tes désirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le ciel qui m'appelle.
Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs. »
Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle, et la vue égarée;
La force l'abandonne; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix [1].
Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage;
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alison la rattrape et la suit.
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude,
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
« Partons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.

1. Dans les premières éditions, Boileau avait parodié ici tout le passage où Virgile décrit dans son *Énéide* les amours de Didon et d'Énée. Mais sur les conseils de ses amis il a sacrifié le passage à des scrupules de bon goût.

D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi! le pardon sonnant te retrouve en ces lieux!
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend. »
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois;
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau;
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Citeaux[1] réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour;
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour :
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble,
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble,
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.

1. La célèbre abbaye de Citeaux n'avait point encore été réformée.

Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais ;
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître ;
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
  A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, et, me servant sans honte, [comte?
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour :
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux ; l'hiver n'a point de glace :
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir [1] :

1. Le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu en 1668, et les propositions

Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assuroit un asile :
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi ;
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie,
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie[1] ;
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux,
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux[2].
Cîteaux dormoit encore, et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidèle ;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
O toi ! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au Jour,

de paix faites par la Hollande, en 1672, et repoussées par le crédit de Louvois.

1. Abbaye de Saint-Bernard dont Armand Le Bouthillier, abbé de Rancé, venait de réformer la règle.

Il était le filleul du cardinal de Richelieu ; et reçut les ordres, mais il n'en mena pas moins pendant longtemps la vie d'un homme de plaisir.

Frappé dans ses affections par la mort de Mme de Montbazon, il se démit de ses bénéfices, sauf l'abbaye de la Trappe et se retira en 1663 dans cette maison où il opéra la réforme radicale qui a fait des Trappistes le plus sévère des ordres monastiques.

2. Première abbaye fondée par saint Bernard.

Le cardinal de La Rochefoucauld avait travaillé à remettre en vigueur les règles monastiques dans les abbayes de Clairvaux, de Saint-Denis, de Sainte-Geneviève, etc.

Du moins ne permets pas.... » La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

CHANT III.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Montlhéri voit la fameuse tour[1].
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funèbres
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle;
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.

1. Tour très-haute, à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans. Cette tour de Montlhéri dominant la vaste plaine où elle est située, semble en effet suivre les yeux des voyageurs. Boileau passait devant en allant à Bâville, chez M. de Lamoignon.

La plaintive Progné de douleur en frémit,
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
« Suis-moi, » lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allégresse
Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit : et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité;
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère[1];
Et chacun, tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
« Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons; il est temps qu'ils connoissent la Nuit. »
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée;
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.
Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire[2], au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt

1. On appelle verres de fougère ceux dans la composition desquels il entre des cendres de fougère. (Brossette.)

2. Ribou avait vendu *la Satire des satires*, par Boursault, et d'autres écrits où les ouvrages de Boileau étaient critiqués.

L'amas toujours entier des écrits de Haynaut[1] :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête ; et, tirant un fusil de sa poche[2],
Des veines d'un caillou[3], qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
  C'est là que du lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les momens précieux :
« Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le temps est cher; portons-le dans le temple,
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple. »
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du pupitre sort une voix effroyable[4].
Brontin en est ému, le sacristain pâlit;
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine

1 Pour Hesnault.

2. On nomme fusil un morceau de fer fondu qui fait l'office de briquet et se met facilement en poche. L'arme à feu qui porte aujourd'hui ce nom l'a tiré de la plaque de métal fondu, à l'aide de laquelle on faisait jaillir l'étincelle dans le bassinet.

3. Virgile, *Géorg.*, livre I, vers 135; et *Énéide*, livre I, vers 178.

4. *Énéide*, livre III, vers 39.

L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
Achève d'étonner le barbier frémissant;
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus,
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affoiblissent;
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit [1].
Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu;
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Discorde qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts;

1. Daunou raconte que le pape Jean XIII tenant un concile à Rome, un hibou s'élança du coin de l'église dès que les pères eurent pris leurs places. L'animal regardait le pape en jetant des cris horribles. Le souverain pontife en fut si déconcerté qu'il s'enfuit, et tout le monde en fit autant. A la seconde séance le hibou reparut, et l'on décampa de même. A la fin les prélats le tuèrent à coups de bâton et de crosse. C'est ce curieux incident qui a donné à Boileau l'idée de ce comique épisode du hibou.

Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :
« Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au barreau;
S'il falloit, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
L'Église étoit alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines[1];
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.

1. *Iliade*, livre I, discours de Nestor.

Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront. »
En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière,
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre[1],
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Èbre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.
La colere à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte :
Ils rentrent ; l'oiseau sort ; l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée,
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent ;
Les murs en sont émus ; les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes!

1. En 1649. (B.) — La date 1649 est inexacte, la bataille de Lens fut gagnée par le prince de Condé contre les Espagnols et les Allemands, le 20 août 1648.

Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du lutrin le funeste appareil!
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place,
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.
Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton ommeil, à ta honte élevée :
Le sacristain achève en deux coups de rabot ;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
Appeloient à grand bruit les chantres à matines,
Quand leur chef[1], agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier;
La porte dans le chœur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église.
« Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil?
Quoi! voulez-vous au chœur prévenir le soleil?
Ah! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.
— Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur;
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux

1. Le chantre.

Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux,
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissans,
Je bénissois le peuple, et j'avalois l'encens,
Lorsque du fond caché de notre sacristie
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance;
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain; et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur. »
Le chantre s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire;
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts[1].

1. En l'absence du trésorier, le chantre était en possession de célébrer l'office avec les ornements pontificaux, de se faire encenser et de donner des bénédictions; mais le trésorier obtint un arrêt qui lui rendit le privilége exclusif d'être encensé et qui condamna le chantre à porter un rochet plus court : toutefois le chantre fut maintenu dans

Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main [1] il marche vers l'église ;
Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.
O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille [2] ;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau [3] :
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :

le droit de bénir en l'absence du trésorier, à la charge d'être béni lui-même par le trésorier présent.

1. Boileau avait mis, avant l'impression :

> Alors d'un domino couvrant sa tête grise,
> Déjà l'aumusse en main.....

Louis XIV fit remarquer au poëte que l'aumusse était un habillement d'hiver et le domino un habillement d'été. « Ne soyez pas étonné, ajoutait-il, de me voir instruit de ces usages, je suis chanoine en plusieurs églises. » En effet, le roi de France, disent les commentateurs de Boileau, est chanoine de Saint-Jean de Latran, de Saint-Jean de Lyon, de Saint-Martin de Tours, des églises d'Angers, du Mans et de quelques autres.

2. Homère, auteur de la *Batrachomyomachie*, ou *la Guerre des rats et des grenouilles*.

3. *La Secchia rapita*, poëme italien. (B.) — Ce poëme héroïque, très-inférieur au *Lutrin*, a pour sujet la guerre qu'entreprirent les Bolonais afin de recouvrer un seau de sapin que les Modénois avaient fait enlever du puits public de la ville de Bologne. L'auteur est Alexandre Tassoni, qui naquit à Modène en 1565, et y mourut en 1635.

« La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable !
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager !
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse?
Quoi, même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas !
O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place !
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu !
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne vous voit plus.
Sortons.... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé !
Non, s'il n'est abattu, je ne saurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut; mais de ses ais brisés
Entraînons, en mourant, les restes divisés. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit déjà la machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard [1],
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience

1. Le sonneur Girard est un personnage réel et d'une rare intrépidité. Boileau l'avait vu plus d'une fois monté sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle, débouchant et vidant une bouteille de vin. Ce téméraire sonneur se noya dans la Seine qu'il avait parié de traverser huit fois à la nage.

Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
« Du lutrin, disent-ils, abattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé. »
Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
« J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre :
Allez donc de ce pas par de saints hurlemens[1],
Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
Partez. » Mais ce discours les surprend et les glace.
« Nous! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager!
De notre complaisance osez-vous l'exiger?
Hé! seigneur, quand nos cris pourroient, du fond des rues.
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire?
— Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois, sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien! allez; sous lui fléchissez les genoux :
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle ;

1. Racine a dit aussi ; *saintement homicide*.

Prenons du saint jeudi la brillante crécelle[1].
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui. »
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée,
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent;
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent :
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois[2];
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres,
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.
Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer
Et le Batave encore est prêt à se noyer[3].
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse

1. Instrument dont on se sert le jeudi saint au lieu de cloches.
2. Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1618.
3. En 1672 les Hollandais, pour échapper à la conquête, avaient rompu leurs digues et inondé tout le pays. Ce courageux sacrifice les sauva de l'invasion.

Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Évrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand, le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse, et se lève ; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la *Somme* [1],
Qui possède Abéli [2], qui sait tout Raconis [3],
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis [4].
« N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier.
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire,

1. *La Somme des Péchés* est le titre d'un livre du jésuite Bauny, livre publié en 1634, et réimprimé plusieurs fois.

2. Fameux auteur qui a fait *la Moelle théologique, Medulla theologica.* (B.)

3. Charles-François d'Abra de Raconis, évêque de Lavaur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, a écrit trois in-4° contre le livre d'Arnauld sur *la Fréquente communion.*

4. Thomas A-Kempis (né à Kempis, en Allemagne, en 1680, et mort en 1781) est l'un des auteurs auxquels le livre de l'*Imitation* a été attribué.

Sans doute il aura lu dans son saint Augustin[1]
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin[2].
Il va nous inonder des torrens de sa plume :
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé;
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
Étudions enfin, il en est temps encore;
Et, pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli[3]. »
Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Surtout le gras Évrard d'épouvante en frissonne.
« Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau?
O le plaisant conseil! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque[4] :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser;
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :

1. Arnauld, docteur de Sorbonne, avait fait une étude particulière des écrits de saint Augustin, dont il a traduit en français plusieurs traités, comme celui des *Mœurs de l'Église catholique*, celui *de la Correction* et *de la Grâce*, celui *de la Véritable Religion*, le *Manuel de la Foi*, etc. — Il a déjà été fait plusieurs fois mention d'Antoine Arnauld.

2. On sait que saint Augustin est antérieur de huit siècles à saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

3. Voyez la note 2, p. 133.

4. Une partie du revenu de la Sainte-Chapelle consistait en vins du territoire de Reims. Chaque chanoine en percevait un muid par an.

C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais. »
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage;
Mais le chantre surtout en paroît rassuré.
« Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré :
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence;
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Longtemps nous tienne à table, et s'unisse au dîner. »
Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte :
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte;
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.
Tel sur les monts glacés des farouches Gélons[1]
Tombe un chêne battu des voisins aquilons;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

1. Peuples de Sarmatie, voisins du Borysthène.

CHANT V.

1681-1683.

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple longtemps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit, impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête ;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il sort demi-paré ; mais déjà sur sa porte

Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
« Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter. »
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple, entend, non sans frémir,
De l'antre redouté les soupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux[1], des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans et l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :

1. Pilier des consultations. (B.) — Le rendez-vous des plaideurs et des avocats.

Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois :
Ses griffes, vainement par Pussort[1] accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts[2].
Le vieillard humblement l'aborde et le salue;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
« Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne;
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière.
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Épuise en sa faveur ta science fatale :
Du Digeste et du Code[3] ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thémis. »

1. M. Pussort, conseiller d'État, est celui qui a le plus contribué à faire le Code. (B.) — Henri Pussort, oncle de Colbert, passe pour l'un des principaux rédacteurs des ordonnances de 1667 et 1670. Dans le procès de Fouquet il se montra passionné et servit avec trop d'ardeur les ressentiments de son neveu.

2. Personne n'était mieux placé que Boileau pour tracer un portrait de la chicane, puisque fils, père, neveu de greffier, il avait été nourri dans le Palais et connaissait de vieille date le monstre qu'il décrit.

3. Le Digeste et les Pandectes, ou recueil des décisions des jurisconsultes formé par ordre de Justinien, ainsi que le Code et les Institutes, collection de lois.

La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême;
Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :
« Chantres, ne craignez plus une audace insensée :
Je vois, je vois au chœur la masse replacée;
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort;
Et surtout évitez un dangereux accord. »
Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît.
Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Évrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où sans cesse, étalant bons et méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix[1].

1. Barbin se piquoit de savoir vendre des livres quoique méchans. B.

Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux[1], de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude :
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du *Cyrus* un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac :
Le vieillard, accablé de l'horrible *Artamène*[2],
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle,
Les livres sur Évrard fondent comme la grêle,
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,

1. Virgile, *Géorg.*, livre III, vers 215.
2. *Artamène*, ou *le grand Cyrus*, roman de Mlle de Scudéri.

Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'*Édit d'amour*, l'autre en saisit *la Montre*.
L'un prend le seul *Jonas* qu'on ait vu relié;
L'autre, un Tasse françois [1], en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini [2] Térence tombe à terre;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, *Almerinde et Simandre* [3];
Et toi, rebut du peuple, inconnu *Caloandre* [4],
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois [5],
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure;
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.

1. Boileau lance ici un trait épigrammatique à chacun de ces auteurs, ennemis du goût et du bon sens, qu'il n'a cessé de poursuivre.

L'*Édit d'amour* est de Regnier-Desmarais, alors académicien, et qui devint plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie.

La Montre est du Marseillais Bonnecorse, qui, pour se venger de cette attaque, publia une parodie du *Lutrin* sous le nom de *Lutrigot*.

Le *Jonas*, ce poëme si souvent ridiculisé, de Coras.

Le Tasse français était une traduction faite par Michel Leclerc, académicien, qui composa en collaboration avec Coras la tragédie d'*Iphigénie*, connue seulement par une épigramme de Racine.

2. Auteur du *Pastor fido*, mort en 1612 à Venise.

3. *Almerinde et Simandre*, traduction d'un roman italien de Luca Assarino.

4. Roman italien, traduit par Scudéri.

5. Pierre Tardieu, sieur de Gaillerbois, avait été chanoine de la Sainte-Chapelle : il était frère du lieutenant criminel Tardieu, si fameux par son avarice et par sa mort tragique. Voyez t. I, satire X.

D'un Le Vayer[1] épais Giraut est renversé;
Marineau, d'un Brébeuf[2] à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale* aux provinces si chère.
D'un Pinchêne in-quarto Dodillon[3] étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un *Charlemagne*[4]
(Des vers de ce poëme effet prodigieux!),
Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la *Clélie*[5] est fatale :
Girou dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri[6] :
Ce guerrier, dans l'Église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
  Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvoient à l'abri de leur tours :

1. La Mothe Le Vayer.
2. Brébeuf, traducteur de *la Pharsale*.
3. Dodillon, chantre de la Sainte-Chapelle, devenu imbécile dans les dernières années de sa vie.
4. Poëme de Louis le Laboureur.
5. Roman de Mlle de Seudéri en dix volumes.
6. Fabri pour Le Febvre, conseiller clerc, homme très-violent. Quant à Girou, c'est, dit-on, un nom suppo, , ainsi que Guibert, Grasset, Gorillon, Grandin, Gerbais, Guérin.

Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphant du prélat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage :
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre les yeux,
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux ;
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit ; de colère embrasé :
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »
A ces mots il saisit un vieil *Infortiat*[1],
Grossi des visions d'Accurse[2] et d'Alciat[3],
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne[4],
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine :
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort ;
Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,

1. Livre de droit d'une grosseur énorme. (B.) — On avait donné le nom barbare d'Infortiat (*Infortiatum*) à la seconde partie du Digeste.
2. Accurse (Francesco Accorso), commentateur du Droit romain.
3. Poëte latin et jurisconsulte du seizième siècle.
4. Auteur arabe.

Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
  Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans : « Profanes, à genoux ! »
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré ;
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné [1].
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,

1. Allusion au coadjuteur de Retz, qui au temps de la Fronde sut bénir à l'improviste le prince de Condé.

Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

CHANT VI.

1681-1683.

Tandis que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée[1],
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine :
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et, la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
« Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, règle tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs, et pleurer mes misères ?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix,
Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares !
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux

1. La Grande Chartreuse est dans les Alpes.

Ravager mes États usurpés à tes yeux?
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on couroit au martyre.
Chacun, plein de mon nom, ne respiroit que moi :
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force,
Ces cœurs, que les bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couroient chercher le ciel au travers des épines.
Mais, depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages,
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit.
Le moine secoua le cilice et la haire;
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire;
Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,
Et, pour toutes vertus, fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition partout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux;
Traîna tous mes sujets aux pieds des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières :
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,

Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté;
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
« Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au séjour des frimas,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place :
Mais, jusque dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle ;
J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois[1]
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire?
Quoi! ce temple, à ta porte, élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux!
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate :
Assez et trop longtemps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux. »
Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée :
La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours :
« Chère et divine sœur, dont les mains secourables

1. Saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie ;
D'un ciment éternel ton Église est bâtie,
Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer :
Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révéré[1]
Et de clients soumis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,
Ariste[2] dont le ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la chicane ennemie :
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois assez : Ariste est ton ouvrage;
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans;
Son mérite sans tache est un de tes présens.

1. L'hôtel du premier président, aujourd'hui la préfecture de police.
2. M. de Lamoignon, premier président.

Tes divines leçons, avec le lait suées,
Allumènent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche désaveu;
Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître
Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille;
Tout y garde tes lois, enfans, sœur, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer. »
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en son âme calmée.
Elle court chez Ariste; et s'offrant à ses yeux :
« Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puissans ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur. »
Elle sort à ces mots. Le héros en prière
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le chantre et le prélat.
Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.
Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.

Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout à coup le chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre
Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
Et comment le prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
Parle donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit, pour moi, d'avoir su, par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.
  Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre,
Quand, la première fois, un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré;
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hésite, il bégaye; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur[1].

1. L'orateur demeurant muet, il n'y a plus d'auditeurs : il reste seulement des spectateurs. (B.)

ODES.

DISCOURS SUR L'ODE.

1693.

L'ode suivante a été composée à l'occasion de ces étranges dialogues[1] qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains et avec les Cotins, et où, voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare y est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vrai-

1. *Parallèle des anciens et des modernes*, en forme de dialogues.

semblablement ne sait point de grec, et qui n'a lu Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la faiblesse de ses lumières ne lui permettoit pas de comprendre. Il a surtout traité de ridicules ces endroits merveilleux où le poëte, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours; et afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteroient l'âme à la poésie lyrique. Le censeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des psaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon *Art poétique*, à propos de l'ode :

« Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

Ce prétexte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût, qui croit que la *Clélie* et nos opéras sont les modèles du genre sublime; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homère de mau-

vais sens, et qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours, dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se seroient un peu familiarisé le grec ; mais comme cette langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux justifier ce grand poëte qu'en tâchant de faire une ode en françois à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvemens et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poëte. J'y ai jeté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots ; et, à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est en effet comme une espèce de comète fatale à nos ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réussi ; et je ne sais si le public accoutumé aux sages emportemens de Malherbe, s'ac-

commodera de ces saillies et de ces excès pindariques. Mais, supposé que j'y aie échoué, je m'en consolerai du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace,

Pindarum quisquis studet æmulari, etc.,

où Horace donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit cru en grand hasard de tomber.

Au reste, comme parmi les épigrammes qui sont imprimées à la suite de cette ode, on trouvera encore une autre petite ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes écrits, je suis bien aise, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le lecteur que les Anglois que j'attaque dans ce petit poëme, qui est un ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du temps de Cromwell.

J'ai joint aussi à ces épigrammes un arrêt burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un arrêt très-sérieux, que l'Université songeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, et est toute dans les termes de la pratique; mais il falloit qu'elle fût ainsi, pour faire son effet, qui fut très-heureux, et obligea,

1. Quiconque s'efforce d'égaler Pindare, etc.

pour ainsi dire, l'Université à supprimer la requête qu'elle alloit présenter.

. . . . . Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res [1].

1. Souvent le ridicule attaque plus sûrement et plus fortement que la vivacité.

I

I. — ODE SUR LA PRISE DE NAMUR[1].

1693.

1

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes Nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe savante :
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, vents, faites silence :
Je vais parler de Louis.

1. Louis XIV commença le siége de Namur le 26 mai 1692; la ville fut prise le 5 juin, et le château le 30.

II

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare, étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle lyre!
Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports,
Les chênes des monts[1] de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

III

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune[2],
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse
La Sambre, unie à la Meuse,
Défend le fatal abord;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

1. Hémus, Rhodope et Pangée.
2. Ils s'étaient loués à Laomédon pour rebâtir les murs de Troie.

IV

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts;
Et, dans son sein infidèle,
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui, soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

V

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

VI

N'en doute point, c'est lui-même;
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards;
En vain au lion belgique
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards :

VII

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux;
Ceux-ci, des champs où la neige
Des marais de la Norwége
Neuf mois couvre les roseaux.

VIII

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les Gémeaux effrayés,
Des froids torrens de décembre
Les champs partout sont noyés[1].
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et, sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses,
Tous ses trésors submergés.

IX

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous, Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand la superbe Espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dôle,
Ypres, Mastricht et Cambrai.

1. Le siége se fit au mois de juin, et il tomba durant ce temps-là de furieuses pluies.

X

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler ;
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

XI

Accourez, Nassau, Bavière,
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis à tous, donnant l'âme,
Marcher, courir avec eux

XII

Contemplez dans la tempête
Qui sort de ces boulevards,
La plume qui sur sa tête[1]
Attire tous les regards.
A cet astre[2] redoutable
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire
Vole, et le suit à grands pas.

XIII

Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage ! vers la Méhagne[3]
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leur foibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc; qui vous retarde?
Tout l'univers vous regarde :
N'osez-vous la traverser?

1. Le roi porte toujours à l'armée une plume blanche.
2. Homère, *Iliade*, livre XIX, vers 299 (il fallait dire 381), où il dit que l'aigrette d'Achille étincelloit comme un astre. (B.)
3. Rivière près de Namur.

XIV

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi! leur seul aspect vous glace!
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient, de la Tamise
Et de la Drave[1] soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher?

XV

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur :
Son gouverneur qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes
La flamme et le fer en main;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

1. Rivière qui passe à Belgrade, en Hongrie.

XVI

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse : ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France;
Et, désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

XVII

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du *Saint-Paulin*[1].

1. Poëme héroïque du sieur P..... (Perrault.) (B.)

II

ODE[1]

SUR UN BRUIT QUI COURUT EN 1656 QUE CROMWELL ET LES ANGLOIS ALLOIENT FAIRE LA GUERRE A LA FRANCE.

Quoi? ce peuple aveugle en son crime,
Qui, prenant son roi pour victime,
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le ciel complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers;
Et croit que l'Europe étonnée,
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

1. Je n'avois que dix-huit ans quand je fis cette ode, mais je l'ai raccommodée. (B.) — Boileau était, quoi qu'il en dise, dans sa vingtième année en 1656.

Arme-toi, France ; prends la foudre ;
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines ;
Et leurs corps, pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

CHANSONS

STANCES, SONNETS, ÉPITAPHES, ETC.

I

CHANSON A BOIRE, QUE JE FIS AU SORTIR DE MON COURS DE PHILOSOPHIE A L'AGE DE DIX-SEPT ANS.

1653.

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.
S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
Un docteur est alors au bout de son Latin ;
Un goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux fous, etc.

II

CHANSON A BOIRE.

1653-1656.

Soupirez jour et nuit, sans manger et sans boire,
Ne songez qu'à souffrir :
Aimez, aimez vos maux, et mettez votre gloire
A n'en jamais guérir.
Cependant nous rirons
Avecque la bouteille,
Et dessous la treille
Nous la chérirons.
Si, sans vous soulager, une aimable cruelle
Vous retient en prison,
Allez aux durs rochers, aussi sensibles qu'elle,
En demander raison.
Cependant nous rirons, etc.

III

VERS SUR MARIE PONCHER DE BRETONVILLE, MIS EN MUSIQUE PAR LAMBERT EN 1671.

Voici les lieux charmans, où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!

Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

IV

CHANSON A BOIRE, FAITE A BAVILLE OU ÉTOIT LE PÈRE BOURDALOUE.

1672.

Que Bâville me semble aimable,
Quand des magistrats le plus grand
Permet que l'acchus à sa table
Soit notre premier président!

Trois muses, en habits de ville,
Y président à ses côtés :
Et ses arrêts par Arbouville[1]
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu sévère
Nous dit : « Craignez la volupté ;

1. Gentilhomme, parent de M. le premier président. (B.)

— Escobar, lui dit-on, mon père,
Nous la permet pour la santé. »

Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne, il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janséniste, qui pis est.

V

VERS DANS LE STYLE DE CHAPELAIN, QUE BOILEAU CHANTAIT SUR UN AIR FORT TENDRE.

Droits et roides rochers dont peu tendre est la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous savez :
Savez aussi, durs bois par les hivers lavés,
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magnanime.

VI

SONNET SUR LA MORT D'UNE PARENTE[1].

1653 ou 1654.

Parmi les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours;
Iris que j'aime encore, et que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle;

1. Mlle Dongois, nièce du poete.

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah! qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versai de pleurs! que je poussai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi;
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Helas! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

VII

SONNET SUR UNE DE MES PARENTES QUI MOURUT TOUTE JEUNE ENTRE LES MAINS D'UN CHARLATAN.

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante;

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Ah! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bientôt, la plume en main signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

VIII

STANCES A M. MOLIERE SUR SA COMÉDIE DE L'*Ecole des Femmes*, QUE PLUSIEURS GENS FRONDOIENT[1].

1663.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris,
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance[2],
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi?

1. L'*Ecole des Femmes* avait été représentée pour la première fois le 26 décembre 1662 : huit jours après, c'est-à-dire le 1er janvier 1663, Molière recevait de son ami Despréaux, comme étrennes, ces stances élégantes.

2. Scipion Émilien, fils de Paul-Émile, adopté par un fils de Scipion l'Africain. Il était le protecteur du poëte Térence, et passe même pour avoir été son collaborateur.

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

IX

ÉPITAPHE DE LA MÈRE DE L'AUTEUR.

1670.

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité :
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

X

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE MON PERE, GREFFIER DE LA GRAND'CHAMBRE DU PARLEMENT DE PARIS.

Ce greffier, doux et pacifique,
De ses enfans au sang critique
N'eut point le talent redouté;
Mais, fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite dans le Palais
Partout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée
Fit la satire des Rollets.

XI

M. LE VERRIER, MON ILLUSTRE AMI, AYANT FAIT GRAVER MON PORTRAIT PAR DREVET, CÉLÈBRE GRAVEUR, FIT METTRE AU BAS DE CE PORTRAIT QUATRE VERS, OU L'ON ME FAIT AINSI PARLER :

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace, et Juvénal[1].

1. Brossette raconte qu'un graveur, désirant mettre quelques vers au bas d'un portrait de Boileau, pria ce poëte de les composer lui-

XII

A QUOI J'AI RÉPONDU PAR CES VERS :

1704.

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait;
Et le graveur en chaque trait
A su très-finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais, dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image ?

XIII

SUR LE BUSTE DE MARBRE QU'A FAIT DE MOI M. GIRARDON, PREMIER SCULPTEUR DU ROI[1].

Grâce au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers ;

même, et que celui-ci répondit : « Je ne suis ni assez fat pour dire du bien de moi, ni assez sot pour en dire du mal. » Cependant le même Brossette nous assure que Boileau est le véritable auteur des quatre vers n° XI : *Au joug de la raison*, etc. ; et c'est d'ailleurs ce qu'on pourrait conclure d'une lettre écrite par le poëte à son commentateur, le 6 mars 1705. D'un autre côté, Boileau a fait semblant de se trouver trop loué dans ce quatrain : il va s'en plaindre dans la pièce n° XIe.

1. François Girardon, sculpteur, né à Troyes en 1630, mort à Paris le 1er septembre 1715, le même jour que Louis XIV.

Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

XIV

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE TAVERNIER, LE CÉLÈBRE VOYAGEUR[1].

1668.

De Paris à Delhi[2], du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois;
De l'Inde et de l'Hydaspe[3] il fréquenta les rois,
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui :
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante[4],
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

1. Tavernier s'était fort enrichi dans ses voyages à travers l'Orient, dont il a fait un récit très-intéressant.
2. Ville et royaume des Indes. (B.)
3. Fleuves du même pays. (B.)
4. Il étoit revenu des Indes avec près de 3 millions de pierreries. (B.)

XV

VERS POUR METTRE AU BAS D'UN PORTRAIT DE MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE, ALORS ENFANT, ET DONT ON AVAIT IMPRIMÉ UN PETIT VOLUME DE LETTRES, AU DEVANT DESQUELLES CE PRINCE ÉTAIT PEINT EN APOLLON, UNE COURONNE SUR LA TÊTE.

1677.

Quel est cet Apollon nouveau,
Qui presque au sortir du berceau
Vient régner sur notre Parnasse?
Qu'il est brillant! Qu'il a de grâce!
Du plus grand des héros je reconnois le fils.
Il est déjà tout plein de l'esprit de son père;
Et le feu des yeux de sa mère
A passé jusqu'en ses écrits.

XVI

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE MLLE DE LAMOIGNON.

1687.

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété;

Jusqu'aux climats[1] où naît et finit la clarté,
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables,
Et jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

XVII

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE DÉFUNT M. HAMON, MÉDECIN DE PORT-ROYAL[2].

1687.

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité,
Aux pauvres consacra ses biens et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'obscurité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

1. Mlle de Lamoignon faisoit tenir de l'argent à beaucoup de missionnaires jusque dans les Indes orientales et occidentales. (B.) — L'édition de 1713 insère dans cette note les mots : « sœur de M. le premier président. »

2. Hamon, habile médecin, était un des solitaires de Port-Royal, où il avait la direction des études.

XVIII

VERS POUR METTRE SOUS LE BUSTE DU ROI, FAIT PAR GIRARDON, L'ANNÉE QUE LES ALLEMANDS PRIRENT BELGRADE.

1688.

C'est ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui seul fait à son gré le destin de la terre.
Tout reconnoît ses lois, ou brigue son appui.
De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au delà du Bosphore.

XIX

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE M. RACINE.

Du théâtre françois l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

XX

AUTRE MANIÈRE (COMMUNIQUÉE PAR RACINE FILS A L'ÉDITEUR DE BOILEAU EN 1740).

Du théâtre françois l'honneur et la merveille,
J'ai su ressusciter Sophocle dans mes vers,
Et, sans me perdre dans les airs,
Voler aussi haut que Corneille.

XXI

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE M. DE LA BRUYÈRE, AU DEVANT DE SON LIVRE DES *Caractères du temps*.

1693.

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri;
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

XXII

ÉPITAPHE DE M. ARNAULD, DOCTEUR DE SORBONNE.

1694.

Au pied de cet autel de structure grossière[1],
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté.
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

1. Antoine Arnauld, mort en Flandre le 8 août 1694, dans sa quatre-vingt-troisième année, est enterré dans un faubourg de Bruxelles, sous l'autel d'une petite chapelle.

XXIII.

A MME LA PRÉSIDENTE DE LAMOIGNON, SUR LE PORTRAIT DU PÈRE BOURDALOUE QU'ELLE M'AVOIT ENVOYÉ.

1704.

Du plus grand orateur dont la chaire se vante,
M'envoyer le portrait, illustre présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présens.
J'ai connu Bourdaloue, et dès mes jeunes ans
Je fis de ses sermons mes plus chères délices.
Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices,
Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise surtout gagna sa bienveillance.
Enfin après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux.

XXIV

ÉNIGME.

1653.

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amans envieux de mon sort.
Je me repais de sang, et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort[1].

1. Une puce. (B.)

XXV

SUR LE CHEVAL DE DON QUICHOTTE.

1653-1656.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui trottant nuit et jour et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie[1].

XXVI

LE BUCHERON ET LA MORT.

FABLE. 1668[2].

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.

1. Boileau, âgé de dix-sept à vingt ans, allait souvent à Saint-Prix, monté sur un très-mauvais cheval, et avait fait une relation de ce voyage dont il reste ces vers.

2. Comparée à celle de La Fontaine, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette fable est plus que médiocre et peu digne de l'auteur.

La Mort vint à la fin : « Que veux-tu? cria-t-elle.
— Qui? moi! dit-il alors prompt à se corriger :
Que tu m'aides à me charger. »

XXVII

SUR HOMÈRE.

1702.

Ἤειδον μὲν ἐγών, ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος[1].

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'*Iliade* et l'*Odyssée*,
Chacune à les louer se montrant empressée,
« Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers :
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux plein d'une douce ivresse :
Je chantois, Homère écrivoit. »

1. Vers grec de l'*Anthologie*. (B.) — Le dernier vers de cette pièce est une traduction de ce vers grec.

ÉPIGRAMMES.

I

SUR UN FRÈRE AINÉ QUE J'AVOIS, ET AVEC QUI J'ÉTOIS BROUILLÉ.

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés;
Il a cent belles qualités;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très-bon orateur;
Mais je n'y trouve point de frère.

II

CONTRE SAINT-SORLIN.

Dans le palais hier Bilain[1]
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.

1. Avocat dont le vrai nom était Vilain.

« Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires,
Attendez.... C'est depuis vingt ans;
On en tira cent exemplaires.
— C'est beaucoup, dis-je en m'approchant;
La pièce n'est pas si publique.
— Il faut compter, dit le marchand;
Tout est encor dans ma boutique. »

III

SUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'*Agésilas* DE M. DE CORNEILLE, QUE J'AVOIS VUE.

1666.

J'ai vu l'*Agésilas*.
Hélas!

IV

SUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'*Attila*.

1667.

Après l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà [1]!

1. On prétend que Corneille prit naïvement ces deux épigramme pour des éloges.

V

A M. RACINE.

1674.

Racine, plains ma destinée :
C'est demain la triste journée,
Où le prophète Desmarets[1],
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits;
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire *Clovis*[2].

VI

A UN MÉDECIN (CLAUDE PERRAULT).

1674.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,

1. Desmarets de Saint-Sorlin avait écrit contre les religieuses de Port-Royal, et il était sur le point de mettre au jour *la Défense du poëme héroïque*, dirigée contre Boileau.
2. Poëme de Desmarets, ennuyeux à la mort. (B.)

D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma muse est trop correcte;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

VII

CONTRE LINIÈRE.

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies.
A quiconque en veut dans Paris,
Il en présente des copies :
Mais ses couplets, tout pleins d'ennui,
Seront brûlés même avant lui.

VIII

SUR UNE SATIRE TRÈS-MAUVAISE QUE L'ABBÉ COTIN AVAIT FAITE, ET QU'IL FAISAIT COURIR SOUS LE NOM DE L'AUTEUR.

En vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

IX

CONTRE COTIN.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

X

CONTRE UN ATHÉE.

Alidor, assis dans sa chaise [1],
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

XI

VERS EN STYLE DE CHAPELAIN.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;

1, On croit que cette épigramme était dirigée contre Saint-Pavin « Il étoit, dit Boileau, tellement goutteux qu'il ne pouvoit marcher. »

Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents[1].

XII

LE DÉBITEUR RECONNOISSANT.

1681.

Je l'assistai dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien.
Mois quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence.
Oh! la rare reconnoissance!

XIII

PARODIE DE CINQ VERS DE CHAPELLE.

Tout grand ivrogne du Marais
Fait des vers que l'on ne lit guère.
Il les croit pourtant fort bien faits ;
Et quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encor plus mauvais[2].

1. *La Pucelle* a douze livres, chacun de douze cents vers. (B.)
2. Voici les cinq vers de Chapelle que Despréaux parodie :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.

XIV

A MM. PRADON ET BONNECORSE, QUI FIRENT EN MÊME TEMPS PAROITRE CONTRE MOI CHACUN UN VOLUME D'INJURES[1].

1685.

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent :
Linière et Perrin vous attendent.

XV

A LA FONTAINE DE BOURBON, OU L'AUTEUR ÉTAIT ALLÉ PRENDRE LES EAUX, ET OU IL TROUVA UN POÊTE MÉDIOCRE QUI LUI MONTRA DES VERS DE SA FAÇON.

1687.

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apopleetique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,

Pour moi, c'est ainsi que j'en fais;
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais.

1. Pradon, les *Nouvelles remarques* sur tous les ouvrages de M. D*** et Bonnecorse, *le Lutrigot*, ardodie du *Lutrin*.

Et guérir tous les maux les plus invétérés;
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paroît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

XVI

SUR LA MANIÈRE DE RÉCITER DU POÈTE S*** (SANTEUL)[1].

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine, au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux
Faits pour les habitans des cieux[2],
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains;
Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les saints.

XVII

IMITATION DE MARTIAL.

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

1. Jean Santeul, né à Paris en 1639, se fit victorin, composa des hymnes et d'autres poésies latines, et mourut en 1697.
2. Il a fait des hymnes latines à la louange des saints. (B.)

XVIII

A M. P.... (CHARLES PERRAULT.)

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

XIX

A M. P*** (CHARLES PERRAULT), SUR LES LIVRES QU'IL A FAITS CONTRE LES ANCIENS.

Pour quelque vain discours, sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécile.
Vous donc qui, dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
P**, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XX

SUR LE MÊME SUJET.

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXI

SUR CE QU'ON AVAIT LU A L'ACADÉMIE DES VERS CONTRE HOMÈRE ET CONTRE VIRGILE.

1687.

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitoit d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
« Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
On peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?
— C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie. »

XXII

SUR LE MÊME SUJET.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
Qui, de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue ;
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu *Topinamboue*.

XXIII

A PERRAULT.

1693.

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon, le dieu des beaux-arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux, enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé[1] vous assure

1. L'auteur du *Mercure galant*. (B.) — Jean Donneau de Visé a fait

Que vous avez pour vous Mercure,
Mais c'est le *Mercure galant*.

XXIV

CONTRE PERRAULT ET SES PARTISANS.

1693.

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,
Virgile, Aristote, Platon,
Il a pour lui, monsieur son frère,
G...., N...., Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXV

PARODIE DE LA PREMIÈRE ODE DE PINDARE, A LA LOUANGE DE M. PERRAULT[1].

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans *la Pucelle*.

des pièces de théâtre, des nouvelles galantes, et commencé en 1672 le *Mercure galant*.

1. J'avois dessein de parodier l'ode (entière); mais dans ces temps-là, nous nous raccordâmes, M. Perrault et moi; ainsi il n'y eut que ce couplet de fait. (B.)

Mais, ô ma lyre fidèle!
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil préférable;
Ni, dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers
Chez Coignard rongé des vers,
Un poëte comparable
A l'auteur inimitable
De *Peau-d'Ane* mis en vers[1].

XXVI

SUR LA RÉCONCILIATION DE L'AUTEUR ET DE M. PERRAULT.

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser;
Perrault l'anti-pindarique
Et Despréaux l'homérique
Consentent de s'embrasser;
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux, l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

1. Perrault, dans ce temps-là, avoit rimé le conte de *Peau d'Ane*. (B.)

XXVII

CONTRE BOYER ET LA CHAPELLE.

J'approuve que chez vous, messieurs, on examine
Qui du pompeux Corneille ou du tendre Racine
Excita dans Paris plus d'applaudissemens :
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un temps
(La question n'est pas moins belle)
Qui du fade Boyer ou du sec La Chapelle
Excita plus de sifflemens.

XXVIII

SUR UNE HARANGUE D'UN MAGISTRAT DANS LAQUELLE LES PROCUREURS ÉTAIENT FORT MALTRAITÉS.

Lorsque dans ce sénat à qui tout rend hommage
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir, en fureur,
Gronder maint et maint procureur ;
Car leurs chicanes sans pareilles
Méritent bien ce traitement :
Mais que vous ont fait nos oreilles
Pour les traiter si durement?

XXIX

ÉPITAPHE.

Ci-gît justement regretté
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

XXX

SUR UNE GRAVURE QU'ON A FAITE DE MOI.

Du célebre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi! c'est là, diras-tu, ce critique achevé!
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

XXXI

AUX RÉVÉRENDS PÈRES JÉSUITES AUTEURS DU *Journal de Trévoux*

1703

Mes révérends pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,

Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace ?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier :
« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires. »

XXXII

RÉPLIQUE A UNE ÉPIGRAMME PAR LAQUELLE LES JOURNALISTES DE TRÉVOUX AVAIENT RÉPONDU A LA PRÉCÉDENTE.

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs écrits, ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes pères, non plus qu'en vos livres.

XXXIII

AUX MÊMES SUR LE LIVRE DES *Flagellans*, COMPOSÉ PAR MON FRÈRE LE DOCTEUR DE SORBONNE[1].

1703

Non, le livre des *Flagellans*
N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes pères,
Ces rigidités salutaires
Que, pour ravir le ciel, saintement violens,
Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
Il blâme seulement ces abus odieux
D'étaler et d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienséance;
Et combat vivement la fausse piété
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même et par la pénitence,
Sait allumer le feu de la lubricité.

1. Ce livre, publié en latin, en 1700, fut amèrement critiqué par les jésuites dans le cahier de juin 1703 de leur *Journal de Trévoux*.

XXXIV

L'AMATEUR D'HORLOGES[1].

1704.

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?
Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

XXXV

Qui ne hait point tes vers; ridicule Mauroi,
Pourroit bien, pour sa peine, aimer ceux de Fonteroi.

XXXVI

La figure de Pellisson[2]
Est une figure effroyable ;

1. Cet original était un parent de Boileau, M. Targas, secrétaire du roi.

2. Ces vers, ainsi que les suivants, ont été attribués à Boileau. — Sapho, c'est Mlle de Scudéri.

Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe et qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas;
Mais je ne m'en étonne pas :
Car chacun aime son semblable.

XXXVII

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui :
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

LETTRE

DE BOILEAU A BROSSETTE

AU SUJET DU *CHAPELAIN DÉCOIFFÉ.*

Paris, 10 décembre 1701.

Je pourrois, monsieur, vous alléguer d'assez bonnes excuses du long temps que j'ai été sans vous écrire et vous dire que j'ai eu durant ce temps-là affaires, procès et maladies; mais je suis si sûr de mon pardon, que je ne crois même pas nécessaire de vous le demander. Ainsi, pour répondre à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vous dirai que je l'ai reçue avec les deux ouvrages qui y étoient enfermés. J'ai aussitôt examiné ces deux ouvrages, et je vous avoue que j'en ai été très-peu satisfait.

Celui qui porte pour titre l'*Esprit des cours* vient d'un auteur[1] qui a, selon moi, plus de malin vouloir

1. Gueudeville.

que d'esprit, et qui parle souvent de ce qu'il ne sait point. C'est un mauvais imitateur du gazetier de Hollande, et qui croit que c'est bien parler, que de parler mal de toutes choses.

A l'égard du *Chapelain décoiffé*, c'est une pièce, où je vous confesse que M. Racine et moi avons eu quelque part; mais nous n'y avons jamais travaillé qu'à table, et le verre à la main. Il n'a pas été proprement fait *currente calamo*, mais *currente lagena*, et nous n'en avons jamais écrit un seul mot. Il n'étoit point comme celui que vous m'avez envoyé, qui a été vraisemblablement composé après coup, par des gens qui avoient retenu quelques-unes de nos pensées, mais qui y ont mêlé des bassesses insupportables. Je n'y ai reconnu de moi que ce trait :

> Mille et mille papiers, dont ta table est couverte,
> Semblent porter écrit le destin de ma perte;

et celui-ci :

> En cet affront La Serre est le tondeur,
> Et le tondu, père de *la Pucelle*.

Celui qui avoit le plus de part à cette pièce, c'étoit Furetière, et c'est de lui :

> O perruque ma mie!
> N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?

Voilà, monsieur, toutes les lumières que je vous puis donner sur cet ouvrage, qui n'est ni de moi ni digne de moi. Je vous prie donc de bien détromper ceux

qui me l'attribuent. Je vous le renvoie par cet ordinaire.

J'attends la décision de vos messieurs sur la prononciation du latin, et je ne vous cacherai pas qu'ayant proposé mes questions à l'Académie des médailles, il a été décidé tout d'une voix que nous ne le savions point prononcer, et que, s'il revenoit au monde un *civis latinus* du temps d'Auguste, il riroit à gorge déployée en entendant un François parler latin, et lui demanderoit peut-être quelle langue parlez-vous là? Au reste, à propos de l'Académie des médailles, je suis bien aise de vous avertir qu'il n'est point vrai que j'en sois ni pensionnaire ni directeur, et que je suis tout au plus, quoi qu'en dise l'écrit que vous avez vu, un volontaire qui y va quand il veut, mais qui ne touche pour cela aucun argent. Je vous éclaircirai tout ce mystère, si j'ai jamais l'honneur de vous voir. Cependant faites-moi la faveur de m'aimer toujours, et de croire que, tout négligent que je suis, je ne laisse pas d'être très-cordialement....

CHAPELAIN DÉCOIFFÉ

OU PARODIE DE QUELQUES SCÈNES DU *CID* [1].

SCÈNE I.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous accable de dons qui n'étoient dus qu'à moi.
On voit chez vous rouler tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite et font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :

1. Boileau est tout au plus un des auteurs de cette parodie. Voy ci-dessus, p. 210.

Ils se trompent en vers comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux présens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite :
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant, peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquens
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que La Serre
Volume sur volume incessamment desserre,
Je parlerai de vous avec monsieur Colbert,
Et vous éprouverez si mon amitié sert.
Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Philipote doit prétendre;
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, et vante notre prince;
Va te faire admirer chez les gens de province,
Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, et des railleurs l'effroi.
Joins à ces qualités celle d'une âme vaine :
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser nuit et jour un rouge justaucorps,
Pour avoir de l'encens, donner une bataille,
Ne laisser de sa bourse échapper une maille;
Surtout sers-leur d'exemple, et ressouviens-toi bien
De leur former un style aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de Linière[1],
Ils liront seulement ma Jeanne tout entière.
Là, dans un long tissu d'amples narrations,
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée,
Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir.
Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
Bilaine et de Sercy sans moi seroient des drilles;
Mon seul nom au Palais nourrit trente familles :
Les marchands fermeroient leurs boutiques sans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
Cahiers dessus cahiers, volume sur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté,
Feroit un livre entier, marchant à mon côté;
Et loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère,
Il deviendroit auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vu rimailler et traduire sous moi.
Si j'ai traduit *Gusman*[2], si j'ai fait sa préface,
Ton galimatias a bien rempli ma place.

1. Linière avait fait une épigramme contre le poëme de (Jeanne) *la Pucelle*, par Chapelain.

2. Chapelain avait traduit de l'espagnol le roman de *Gusman d'Alfarache*.

Enfin pour épargner ces discours superflus,
Si je suis grand flatteur, tu l'es et tu le fus.
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois, tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui arrache sa perruque.*)

CHAPELAIN.

Achève, et prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muse a vu rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

CHAPELAIN.

O dieux! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce sale trophée avoit souillé ma main.
Adieu; fais lire au peuple, en dépit de Linière,
De tes fameux travaux l'histoire tout entière :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encor durer trois jours.

SCÈNE II.

CHAPELAIN, *seul.*

O rage, ô désespoir! ô perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Nouvelle pension fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte!
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés!
Services de vingt ans en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crottée, ou te laisser à terre?
La Serre, sois d'un roi maintenant régalé :
Ce haut rang n'admet pas un poëte pelé ;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace, inutile ornement,
Plume jadis vantée, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, et s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCÈNE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître

L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte.
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'une insulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins, sans mon âme caduque.
Ma plume, que mes doigts ne peuvent soutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage.
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage.
Rime, ou crève. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu fort poudreux au milieu des libraires,
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? c'est perdre temps en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus;
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est....

CASSAIGNE.

De grâce, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connois ton fatras :
Combats sur ma parole, et tu l'emporteras.
Donnant pour des cheveux ma *Pucelle* en échange,
J'en vais chercher; barbouille, écris, rime, et nous venge.

SCÈNE IV.

CASSAIGNE, *seul.*

Percé jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, et ma veine abattue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu, père de *la Pucelle.*
Que je sens de rudes combats!
Comme ma pension, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente:
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtés mon mal est infini
O la peine cruelle!

Faut-il laisser un La Serre impuni?
Faut-il venger l'auteur de *la Pucelle?*

Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou pension finie.
D'un côté je suis lâche, et de l'autre indigent.
Cher et chétif espoir d'une veine flatteuse,
Et tout ensemble gueuse,
Noir instrument, unique gagne-pain,
Et ma seule ressource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourse?

Il vaut mieux courir chez Conrart;
Il peut me conserver ma gloire et ma finance,
Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On sait comme en traités excelle ce vieillard.
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle
Vide notre querelle.
Si pas un d'eux ne veut me secourir,
Et si l'on me ballotte,
Cherchons La Serre; et, sans tant discourir,
Traitons du moins, et payons la calotte.

Traiter sans tirer ma raison!
Rechercher un marché si funeste à ma gloire!
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison!
Respecter un vieux poil, dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce dessein négligent,
Qui passeroit pour crime.

Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
Puisqu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,
Autant que mon honneur, mon intérêt me presse :
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence.
Courons à la vengeance :
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire-d'aile,
Puisqu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
Et le tondu, père de *la Pucelle*.

SCÈNE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son temps? le sais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux!

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées,
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henri Quatre!

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je suis?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi,
En comptant tes écrits, pourroit trembler d'effroi.
Mille et mille papiers, dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
Je veux venger mon maître; et ta plume indomptable,
Pour ne point se lasser, n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce phébus, qui paroît au discours que tu tiens,

Souvent par tes écrits se découvrit aux miens ;
Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
Je disois : Chapelain lui laissera sa place,
Je sais ta pension, et suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent son devoir ;
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Étayer d'un pédant l'agonisante estime ;
Et que, voulant pour singe un écolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'admire ton audace, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire :
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire ;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne ;
Qui pèle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si prêt d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer ?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

LA MÉTAMORPHOSE

DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMÈTE.

La plaisanterie que l'on va voir est une suite de la parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes auteurs, à l'occasion de la comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. Hessein, frère de l'illustre Mme de La Sablière.

On feignoit que Chapelain, ayant été décoiffé par La Serre, avoit laissé sa perruque à calotte dans le ruisseau, où La Serre l'avoit jetée.

Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'aperçut, et du plus haut des airs
Jetant sur les railleurs un regard de travers :
Quoi! dit-il, je verrai cette antique calotte,
D'un sale chiffonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la description de cette fameuse perruque :

Qui de tous ses travaux la compagne fidèle,
A vu naître *Guzman* et mourir *la Pucelle ;*
Et qui de front en front passant à ses neveux
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en comète. Je veux, disoit ce dieu, que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel astre, soient poëtes,

Et qu'ils fassent des vers, même en dépit de moi.

Furetière, l'un des auteurs de la pièce, remarqua pourtant que cette métamorphose manquoit de justesse en un point : c'est, dit-il, que les comètes ont des cheveux; et que la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus. Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience les satires que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'épigramme suivante, qui n'est pas de lui :

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque;
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque,
Que défroqué de pension.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉPITRES.

Au lecteur..... 1
I. Au roi. Contre les conquêtes..... 3
II. A M. l'abbé des Roches. Contre les procès..... 11
III. A M. (Antoine) Arnauld, docteur de Sorbonne. La mauvaise honte..... 15
Au lecteur, à la tête de l'épître IV..... 21
IV. Au roi. Le passage du Rhin..... 23
V. A M. de Guilleragues. Se connoître soi-même... 31
VI. A M. de Lamoignon, avocat général. La campagne et la ville..... 37
VII. A M. Racine. Le profit à tirer des critiques..... 45
VIII. Au roi. Remercîment..... 51
IX. Au marquis de Seignelay. Rien n'est beau que le vrai..... 57
Préface aux trois Épîtres suivantes..... 65
X. A mes vers. Détails de la vie de l'auteur..... 71
XI. A mon jardinier. Le travail..... 77
XII. A M. l'abbé Renaudot. L'amour de Dieu..... 83

LE LUTRIN.

Au lecteur..... 94
Avis au lecteur..... 97
Chant I. 101
— II. 111
— III. 119
— IV. 127
— V. 137
— VI. 147

ODES.

Discours sur l'ode..... 152
Ode I. Sur la prise de Namur..... 159
— II. Sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwel et les Anglais allaient faire la guerre à la France 169

CHANSONS, STANCES, SONNETS, ÉPITAPHES, etc.

I. Chanson à boire. 171
II. Autre chanson à boire..... 172
III. Vers sur Marie Poncher de Bretonville..... 172
IV. Chanson à boire, faite à Bâville..... 173
V. Vers dans le style de Chapelain..... 174
VI. Sonnet sur la mort d'une parente..... 174
VII. Autre sonnet sur le même sujet..... 175
VIII. Stances à Molière..... 176

IX. Épitaphe de la mère de l'auteur..... 177
X. Vers pour mettre au bas du portrait de mon père..... 178
XI. Vers au bas du portrait de l'auteur..... 178
XII. Vers à Le Verrier, sur le même portrait..... 179
XIII. Sur le buste de l'auteur, sculpté par Girardon. 179
XIV. Vers au bas du portrait de Tavernier..... 180
XV. Vers au bas du portrait du jeune duc du Maine. 181
XVI Vers pour mettre au bas du portrait de Mlle de Lamoignon..... 181
XVII. Vers du portrait de M. Hamon..... 182
XVIII. Vers à mettre sous le buste du roi..... 183
XIX. Vers au bas du portrait de Racine 183
XX. Autres vers sur le même sujet..... 184
XXI. Vers au bas du portrait de La Bruyère..... 184
XXII. Épitaphe d'Antoine Arnauld..... 185
XXIII. A Mme la présidente de Lamoignon, sur le portrait du père Bourdaloue..... 186
XXIV. Énigme..... 186
XXV. Sur le cheval du don Quichotte..... 187
XXVI. Le bûcheron et la mort, fable..... 187
XXVII. Sur Homère..... 188

ÉPIGRAMMES.

I. Contre Gilles Boileau, frère aîné de l'auteur.. 189
II. Contre Saint-Sorlin..... 189
III. Sur l'*Agésilas*, de P. Corneille..... 190
IV. Sur l'*Attila*, de P. Corneille..... 190
V. A Racine contre Desmarets..... 191
VI. A un médecin (Claude Perrault)..... 191
VII. Contre Linière..... 192
VIII Contre Cotin..... 192

IX. Contre Cotin 193
X. Contre un athée (Saint-Pavin)..... 193
XI. Contre Chapelain..... 193
XII. Le débiteur reconnaissant..... 194
XIII. Parodie de cinq vers de Chapelle 194
XIV. Contre Pradon et Bonnecorse..... 195
XV. A la fontaine de Bourbon..... 195
XVI. Sur la manière de réciter du poëte S. (Santeul). 196
XVII. Imitation de Martial..... 196
XVIII. A Charles Perrault..... 197
XIX. A Charles Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens..... 197
XX. Sur le même sujet..... 198
XXI. Sur ce qu'on avait lu à l'Académie française des vers contre Homère et contre Virgile.. 198
XXII. Sur le même sujet..... 199
XXIII. A Perrault..... 199
XXIV. Contre Perrault et ses partisans..... 200
XXV. Parodie de la première ode de Pindare, à la louange de M. Perrault..... 200
XXVI. Sur la réconciliation de l'auteur et de M. Perrault..... 201
XXVII. Contre Boyer et La Chapelle..... 202
XXVIII. Sur une harangue d'un magistrat..... 202
XXIX. Épitaphe..... 203
XXX. Sur une gravure du portrait de l'auteur..... 203
XXXI. Aux jésuites, auteurs du *Journal de Trévoux*. 203
XXXII. Réplique aux mêmes..... 204
XXXIII. Aux mêmes, sur le livre des *Flagellans* (du frère de Boileau)..... 205
XXXIV. L'amateur d'horloges..... 206
XXXV. Sur Mauroi..... 206
XXXVI. Sur Pellisson..... 206
XXXVII. Sur l'abbé Roquette..... 207

Lettre de Boileau à Brossette, sur le *Chapelain décoiffé*..... 209
CHAPELAIN DÉCOIFFÉ, parodie de quelques scènes du *Cid*..... 213
LA MÉTAMORPHOSE de la perruque de Chapelain en comète..... 225

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9